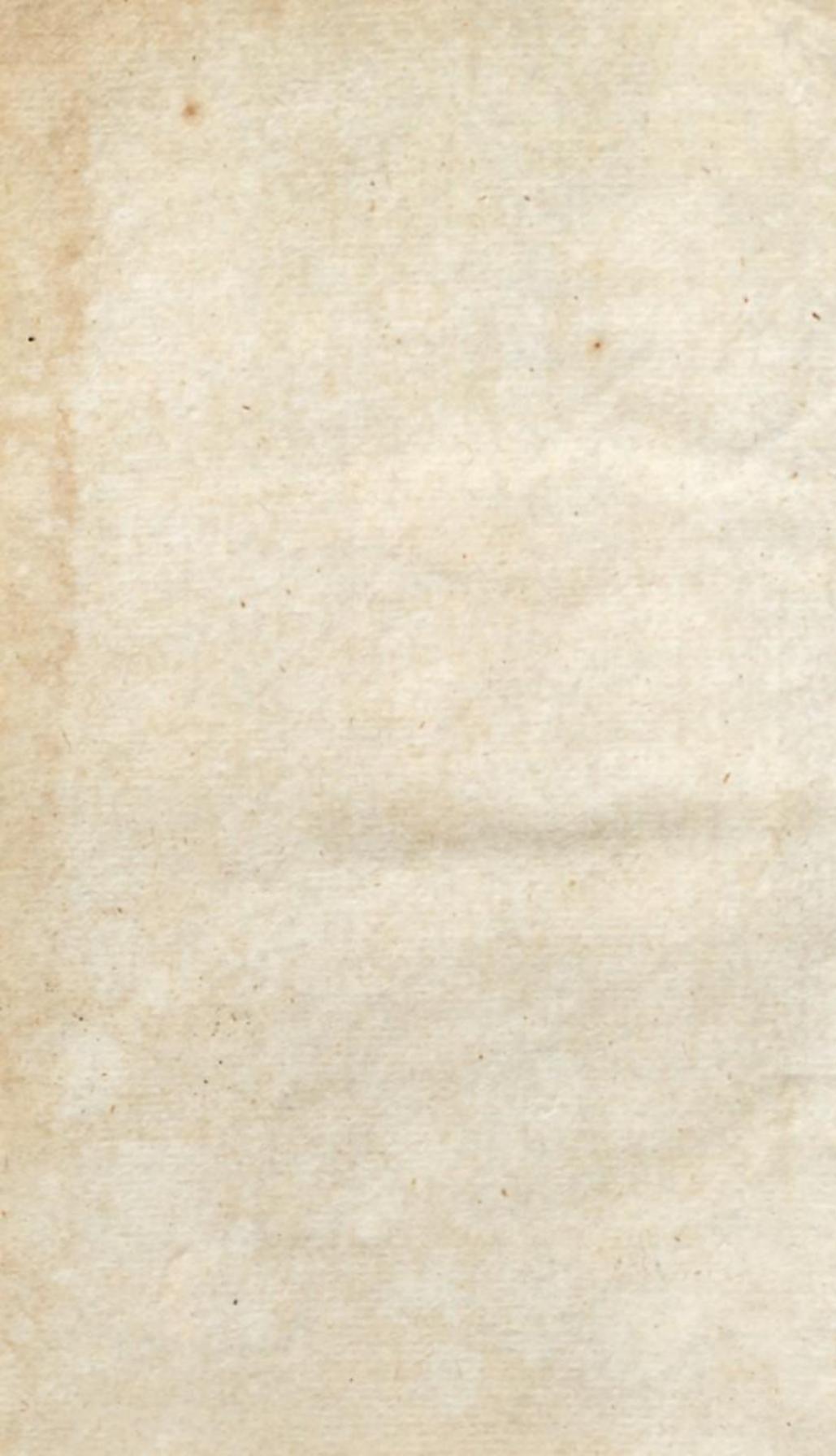


2741. I. G. g. 1. d.

ABRÉGE
HISTOIRE
DES
PROFESSEURS
DE
L'UNIVERSITE
DE
PARIS
DE
1200
A
1789



ABRÉGÉ
CHRONOLOGIQUE
OU
HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les
différentes parties du Monde ,

*EXTRAIT des Relations les plus exactes
& des Voyageurs les plus véridiques ,*

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire
Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.

DELORMEL, rue du Foin.

DESAINT, rue du Foin.

PANCKOUCKE, rue de la Comédie Française.



M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ABRÉGÉ
CHRONOLOGIQUE

ou

HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les
différentes parties du Monde,

Extraits des Relations les plus exactes
& des Voyages les plus récents,

Par M. Jean BARROU, Auteur du Dictionnaire
Géographique.

Traité de l'Asie par M. TARDY.

TOME SEPTIÈME



A PARIS,

SALENTANT, rue de la Harpe,
DEFORME, rue du Foin,
DESAINT, rue de la Harpe,
PANCHOUZE, rue de la Comédie Française.

M. D. C. C. L. X. V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

*Faites par les Européens dans les
différentes parties du monde.*

Suite de la Description de CEYLAN.

CHAPITRE VII.

*Troubles après la mort de Dom Juan :
Donna Catharina prend la Régence,
& épouse Cenuwieraat, qui avoit
assassiné le Prince d'Ouve : Les Hol-
landois envoient une Ambassade au
nouveau Roi, qui leur accorde de
prodigieux avantages : Honneurs
rendus à l'Ambassadeur de cette na-
tion : Les Rois de Cotiarum & de
Panua sont accusés de haute tra-*

Tom. VII.

A

L D É C O U V E R T E S

hison : Le dernier est décapité : Mort de l'héritier présomptif de la couronne : On soupçonne qu'elle est occasionnée par le poison : Magnificence de ses funérailles.

Description
de Ceylan.

Chap. VII.

Donna Catharina prend
la Régence.

APRES la mort du Roi Jean, il s'éleva plusieurs factions, dont chacune fit ses efforts pour disposer du gouvernement. Les principales avoient pour chefs le Prince d'Ouve, qui aspirait ouvertement au trône, & Cenuwieraat, qui en qualité de frere du dernier Monarque, reclamoit la Régence, jusqu'à ce que son neveu fût en âge. Donna Catharina arrêta tous ces mouvements, en déclarant que son intention étoit de conserver elle-même pour ses enfants le trône qu'elle possédoit, & en faisant tomber hardiment les têtes de plusieurs des plus turbulents de ceux qui s'opposoient à son gouvernement. Cependant les peuples des pays les plus voisins de la mer, fatigués des ravages que commettoient le Prince d'Ouve & Cenuwieraat, formerent contre cette Princesse une confédération avec les Portugais. Elle refusa l'alliance qu'ils lui offrirent, ce qui

auroit pu lui être préjudiciable, si elle n'avoit déclaré dans une assemblée générale des Etats que la conduite de ces Princes étoit contre les loix, qu'ils étoient des rebelles, & que leurs biens devoient être confisqués.

Malgré cette sentence, ils eurent peu de temps après la permission de venir à la cour : l'un & l'autre avoit en vue d'épouser l'Impératrice, & se tenoit en garde contre les entreprises de son compétiteur. Cependant la bonne fortune de Cenuwieraat l'emporta : rencontrant le Prince d'Ouve, qui étoit le plus âgé, à la porte du Palais, il lui fit la politesse de lui céder le pas, ce que ce Prince crédule accepta, & Cenuwieraat lui donna un coup de poignard dans le dos, en disant seulement : » Traître ! voilà ta récompense. » Le Prince mourut sur le champ, & Cenuwieraat sortit de la ville avec ses gens.

Ce meurtre fut suivi de quelques mouvements tumultueux dans Candi, où il y eut du sang répandu : mais ils furent apaisés par la présence de l'Impératrice, qui déclama fortement contre Cenuwieraat, paroissant

Description
de Ceylan.

Chap. VII.

Le Prince
est assassiné.

Cenuwieraat
épouse l'Im-
pératrice.

Description.
de Ceylan.
Chap. VII.

ne respirer que vengeance d'un outrage aussi atroce, commis presque en sa présence. Cependant le meurtrier réussit en peu de temps à lui persuader que cet assassinat avoit été inévitable, & nécessaire pour la propre conservation de Sa Majesté; elle lui accorda même l'honneur de partager son lit & son trône, & il y monta en prenant à son couronnement le nom de Camapati Mahadascyn.

Vers le même temps, les Rois d'Espagne & de Portugal firent une trêve de douze ans avec les Etats Généraux, & les Hollandois profitèrent de cette circonstance pour établir plus solidement leur commerce aux Indes orientales, en écrivant & en envoyant des Ambassadeurs à tous les Princes qu'ils croyoient être de leurs amis. Marcellus de Boschouwer l'un des sous-facteurs de la Compagnie fut envoyé à Ceylan avec des lettres de créance & de pleins pouvoirs pour entrer en traité avec le nouveau Roi. Camapati Mahadascyn le reçut avec la plus grande joie, lui fit donner un vêtement blanc, & le fit asseoir près de lui sur un siège d'or.

Dans cette conférence , entre plusieurs articles très avantageux pour les Hollandois , il leur fut accordé qu'aucune autre nation Européenne n'auroit la permission de commercer dans l'Isle : Qu'ils auroient la liberté d'y bâtir un fort , pour lequel le Roi leur fourniroit des ouvriers & des matériaux : Qu'il disposeroit de ce qu'il voudroit vendre de ses trésors en faveur des Hollandois seulement : Qu'il leur permettroit la libre exportation de toutes fortes de marchandises sans payer aucuns droits : Qu'il leur fourniroit le bois & tout ce qui seroit nécessaire pour la construction des Yachts , barques & autres bâtimens de mer dont ils auroient besoin : Que les domestiques de la Compagnie ne seroient responsables qu'à elle seule de toutes les fautes dans lesquelles ils pourroient tomber : enfin que Sa Majesté les aideroit de toutes ses forces contre les Portugais , & contre leurs autres ennemis. Les Hollandois s'engagerent réciproquement à soutenir le Monarque s'il arrivoit qu'il fût attaqué.

Après la conclusion de ce traité , M. Boschouwer vouloit prendre son

Description
de Ceylan.

Chap. VII.

Traité avec
les Hollan-
dois.

Description
de Ceylan.

Chap. VII.

audience de congé, & partir avec quelques Eléphants qui alloient au comptoir Hollandois de Tegnapatam; mais l'Empereur l'engagea à rester plus long-temps en le comblant de faveurs: il le créa Prince de Migonne, Chevalier de l'Ordre du Soleil d'or, Président du Conseil de guerre, la seconde personne de son Conseil-privé, & Grand-Amiral de Ceylan: enfin il acquit une telle faveur que ce Prince ne faisoit aucune démarche qu'il ne commençât par le consulter.

Vers le même temps, les Portugais ayant fait quelques entreprises sur les Comptoirs Hollandois, & tué quelques-uns des gens de M. Boschouwer, on envoya un corps de cinq mille Cingalèses à leur poursuite. Ils raillèrent en pièces vingt-trois Portugais, avec six cents Indiens de leurs alliés, & rapporterent à Candi un butin considérable.

Ligue contre
les Portugais.

Cette incursion déterminâ l'Empereur à convoquer les Etats, dans l'intention d'entreprendre la guerre, pour chasser les Portugais de Gale, de Columbo & des autres places fortes. On y procéda aussi juridiquement contre quelques Princes tributaires,

accusés ou soupçonnés d'avoir fait alliance avec l'ennemi commun. De ce nombre étoient les Rois de Cotiarum & de Panua , dont le premier fut déclaré innocent après une information régulière ; mais on regarda la faute du dernier comme manifeste , sur ce qu'il refusa d'obéir à la sommation qui lui fut faite de venir répondre aux charges portées contre lui. Les Princes de Migonne & d'Ouve marcherent vers ses Etats à la tête de trente-cinq mille hommes, déterminés à ravager son pays par le fer & par le feu ; mais les habitants prévirent leur dévastation , en payant une très forte contribution , & en promettant que leur Prince paroîtroit en personne à la cour dans six ou huit jours , ce qu'il fit exactement.

Après une longue information pardevant le Conseil-privé, il parut évidemment par les dépositions des témoins : » Qu'il avoit concerté » conjointement avec les Portugais » une dangereuse conspiration contre » l'Etat , & qu'il avoit gagné un » scélérat pour tuer l'Empereur au » moyen d'une récompense considérable. » Ce Prince reconnut son

Description
de Ceylan.

Chap. VII.

Le Roi de
Panua a la tête
tranchée.

Description
de Ceylan.

Chap. VII.

crime & demanda grace , mais ce fut inutilement , & il fut condamné à perdre la tête. Le 24 de Mars 1613, jour destiné à l'exécution , on le fit monter le matin dans le château de Meddema-Honore sur un échafaud couvert de blanc , couleur particulière en ce pays à la Royauté : il s'affit sur un siège doré , & quoiqu'il eût marqué d'abord beaucoup de courage , quand il entendit la proclamation publique par laquelle il étoit dépouillé de sa dignité , il commença à déplorer son sort , & demanda s'il n'y avoit aucune espérance de pardon. On lui répondit que non , & il se laissa deshabiller par les Gentilshommes qui l'accompagnoient , auxquels il distribua son or & ses joyaux : ensuite il mâcha du Betel & de l'Arecca : fit deux ou trois tours sur l'échafaud , comme s'il eût espéré que l'exécution de sa sentence seroit différée : fit quelques exclamations qui parurent involontaires : demanda à être enterré conformément à sa dignité Royale , & mit enfin la tête sur le bloc. Elle fut séparée d'un seul coup , & son corps fut inhumé honorablement sur les instances de la noblesse.

Samarway, oncle de ce Prince, lui succéda avec le consentement de l'Empereur, & après avoir surmonté quelques factions, il s'affura la possession tranquille du trône. Il paya les arrérages dûs à l'Empereur pour le tribut auquel étoit assujetti son royaume, & rejeta des offres très-avantageuses qui lui furent faites par les Portugais.

Description
de Ceylan.

Chap. VII.

Quelque temps avant cet événement, le Prince héréditaire de l'Empire, fils unique de Dom Juan, mourut. L'Impératrice fut inconsolable de cette perte, & le peuple inspiré par quelques esprits turbulents, s'imagina qu'il avoit été empoisonné par les ordres de l'Empereur régnant, ce qui fut près d'exciter un soulèvement : mais ces soupçons, qui peut-être n'étoient pas sans fondement, furent détruits par les soins des Princes de Migonne & d'Ouve, qui assurèrent qu'il étoit mort d'une fièvre. Le tumulte étant apaisé, le corps fut porté au bucher funèbre avec la plus grande magnificence.

Mort du fils
de Dom Juane

Le cortège commençoit par les musiciens du jeune Prince habillés de toile noire : ils étoient suivis de plu-

Description
de Ceylan.

Chap. VII.

fieurs piquiers, de ceux qui portoient des boucliers & des Hallebardiers, tous joignant leurs armes en marchant trois à trois. Ensuite venoient quarante Eléphants de guerre conduits par autant de Gentilshommes, & huit beaux chevaux Persans, montés par huit Chevaliers du Soleil d'or : après eux marchoient les valets de chambre richement vêtus, qui précédoient le sceptre & la couronne, portés sur un couffin de velours noir orné des armes du Prince. Le corps suivoit immédiatement, accompagné de huit des principaux Seigneurs de l'Empire, après lesquels on voyoit la litiere de l'Impératrice entourée de seize porteurs d'éventails, de quatre parassols, de huit boîtes de Bétel, & d'un bouquet sacré en fleurs d'or qui ne sert qu'à l'usage du Souverain. L'Empereur marchoit ensuite, soutenu par les Princes de Migonne & de Mewater, & la cavalcade étoit fermée par les Pairs & par les principaux Gouverneurs de l'Empire.

Les rues par lesquelles ils passerent étoient ornées d'arcades construites en plâtre & garnies de riches étoffes : quand on fut arrivé au lieu destiné

Pour les funérailles, le corps fut déposé au milieu d'un édifice quarré, d'environ sept pieds de haut, orné de branches d'arbres, & dont le dedans étoit rempli d'épices & de bois de Sandal, mêlé d'une grande quantité de beurre odoriférant, & de trois fois autant d'huile de canelle. Au-dessus étoit un dais, sous lequel monterent les Seigneurs pendant que les prêtres prononçoient quelques mots, après quoi le Prince de Migonne s'avança vers le bucher, portant un réchaud d'or, une poignée de paille, & un flambeau allumé, ce qu'il reçut des mains du Prince d'Ammé. Il mit le feu au bucher, le corps fut promptement consumé & tout le cortège se retira.



Description
de Ceylan.

Chap. VIII.

CHAPITRE VIII.

L'Empereur est récompensé de son peu de succès sur terre par ses avantages en mer : Mort de Donna Catharina : L'Empereur est vivement touché de sa perte : Il résigne la couronne & nomme deux administrateurs du Gouvernement pendant la minorité de son fils : Conspiration contre les enfants de l'Empereur : Elle est découverte, & les conspirateurs sont mis à mort. Ambassade des Portugais à Ceylan sans aucun succès. Escarmouches entre les naturels ou Cingalèses & les Portugais. Bouschouwer revient en Europe ; entre au service du Dannemark & meurt. Les Danois sont trompés dans leurs vues pour le commerce de Ceylan : L'armée des Portugais est trahie, & totalement mise en déroute : Columbo reçoit du renfort, & les Cingalèses sont repoussés.

Avantages
de l'Empereur
en mer.

L'EMPEREUR fit marcher une forte armée contre les Portugais qui étoient postés à Walane. Il em-

porta d'assaut la citadelle de cette place, mais il en fut chassé par le peu de discipline de ses gens, & il en fit pendre cent vingt-cinq pour s'être abandonnés au pillage avant que la conquête fût assurée. Ce défaut d'ordre avoit été d'autant plus défavantageux pour lui, qu'il avoit laissé aux ennemis le temps de recevoir des secours, & de se rendre plus formidables qu'ils ne l'étoient avant. Il eut plus de succès en mer; quelques vaisseaux qu'il avoit envoyés sous les ordres d'un neveu du Prince d'Ouve, revinrent avec un butin prodigieux au port de Cotiarum, d'où ils étoient partis, après avoir pillé six vaisseaux Portugais, dont ils jetterent tous les hommes dans la mer, ne conservant que les femmes & les Nègres.

Description
de Ceylan.

Chap. VIII.

Au mois de Juillet 1613, l'Impératrice mourut dans la trente-cinquième année de son âge, après une longue maladie. Peu de temps avant sa mort, elle remit ses cinq enfants, trois fils & deux filles aux soins des Princes de Migonne & d'Ouve: marqua solennellement son repentir d'avoir passé sa vie dans l'Idolatrie, les

Mort de
Donna Catharina.

Description
de Ceylan.
Chap. VIII. prit pour témoins de l'abjuration
qu'elle faisoit de ses erreurs, & mou-
rut convaincue des vérités de la re-
ligion Chrétienne, dans laquelle elle
avoit été élevée.

Quelques mots durs qu'elle dit à
son mari, pendant qu'elle avoit le
transport, affectèrent si vivement ce
Prince, qu'il ne revint jamais dans
son état naturel. Environ un mois
après, il convoqua l'assemblée gé-
nérale des Etats, & de leur consen-
tement unanime, il nomma les Prin-
ces de Migonne & d'Ouve adminis-
trateurs des affaires de l'Empire, pen-
dant la minorité de son fils aîné, le
Prince Comara Singastanne. Ils refu-
serent modestement d'accepter cet
honneur; mais l'inclination du jeune
Prince s'accordant avec la nomina-
tion de l'Empereur, qui leur déclara
que le chagrin joint à la maladie,
le mettoit dans l'impossibilité de s'oc-
cuper des affaires de l'Etat, ils fu-
rent obligés d'accepter, & le lende-
main les Lettres - patentes, qui les
confirmoient dans cette place impor-
tante, reçurent la sanction du grand
sceau.

Empereur. Peu de jours après, l'Empereur

remit son héritier présomptif, & ses autres enfants en la garde des deux Princes, quand les Etats & les Administrateurs leur eurent prêté serment de fidélité. On les envoya secrètement dans le pays de Cockle-
 korle, pour qu'ils fussent élevés dans une retraite particulière, où leurs vies fussent à couvert de tous dessein pernicious, mais les Administrateurs furent bien-tôt obligés de leur faire changer de demeure, pour les raisons que nous allons rapporter.

Description
de Ceylan.

Chap. VIII.

abdique la
couronne.

Gael Heneraed, Gouverneur de Harcissate, & Président du pays de Cocklecorle, qui étoit depuis longtemps dans les intérêts des Portugais, & qui les avoit soutenus secrètement de provisions à Walane, forma une conspiration conjointement avec eux, & soutenue par quelques Seigneurs mécontents, pour tuer les enfants de l'Empereur, les Nobles qui voudroient s'opposer à leur projet, & les Princes Administrateurs. Un Bramine instruisit le Prince de Mignonne de ce complot: il se mit aussitôt à la tête d'un corps de troupes, & s'avança contre un parti des trou-

Description
de Ceylan.

Chap. VIII.

pes de Gael, qui marchoient secrètement avec de la poudre, des balles, & des provisions à Walane. Le Commandant surpris à la vue inattendue du Prince, essaia, mais en vain, de trouver des raisons pour excuser cette démarche. Le Prince donna ordre de le fouiller, & l'on trouva dans sa poche une lettre adressée au Gouverneur Portugais, qui découvroit le complot. Quand le Commandant vit l'extrémité à laquelle il étoit réduit, & que tout étoit découvert, il fit ses efforts avec ses gens pour se mettre sur la défensive: mais ils furent bien-tôt taillés en pièces, & périrent tous, à l'exception d'un petit nombre, qui se sauvèrent dans les bois.

Punition
d'une conspi-
ration.

Gael, qui ignoroit cet événement, fut mandé à la Cour, & s'y rendit aussi-tôt. Il fut interrogé, & fit paroître tant d'innocence, que si l'on n'avoit eu des preuves convaincantes de sa perfidie, il auroit pu être déchargé: mais quand il fut confronté avec le Bramine, le courage lui manqua, il avoua tout le complot, & demanda grace. Cependant il refusa de découvrir les noms de ses

complices, qui étoient au nombre de vingt-six, & toutes personnes de distinction. Son silence n'eut aucun inconvenient, parce que le Bramine étoit très bien instruit : ils furent tous arrêtés. Leur sentence fut prononcée le 25 d'Octobre, & le 29 ils eurent la tête tranchée sur un échaffaud élevé publiquement : leurs corps furent jettés aux chiens.

Quatre des principaux Conseillers de Gael furent écartelés, & pendus sur les murs du Château de Cocklecorle, après qu'on les eut tenaillés avec des fers rouges, & qu'on leur eut coupé les mains. Cinquante soldats, qui avoient fait leurs efforts pour favoriser l'évasion du Gouverneur, après qu'il eut été convaincu, furent aussi décapités. Enfin Gael ayant été spectateur de la mort cruelle de tous ses complices, fut tenaillé au coin de chaque rue avec un fer rouge, il fut rompu vif, & avant qu'il expirât on le livra aux Eléphants, dont un le jetta à une hauteur excessive, le reçut sur ses dents quand il retomba, & le déchira en pièces.

En l'année 1614, Dom Munno

Description
de Ceylan

Chap. VIII.

Guerre où

Description
de Ceylan.
Chap. VIII
les Portugais
sont le dessous.
 de Ferriera arriva à Columbo, avec le titre & l'autorité de Viceroy de Goa. Il envoya une ambassade solennelle à Candi, pour engager l'Empereur à faire alliance avec le Roi d'Espagne & de Portugal, en renonçant à l'amitié des Hollandois. Ses instances furent absolument rejetées, ainsi que toutes les offres de l'Espagne & du Portugal, & ne voyant nulle espérance d'accommodement, les Portugais envoyerent une forte armée de vingt cinq mille hommes contre Candi: mais ils rencontrèrent en chemin les troupes de l'Empereur, qui les mirent en déroute, avec une perte considérable. Le Prince de Migonne qui avoit eu la principale part au commandement & à la victoire, fut reçu avec la plus grande joye à son retour à Candi. Un autre corps des ennemis fut encore défait par les forces de l'Empire, qui s'emparerent d'une grande quantité de provisions, & de munitions qu'il escortoit: mais dans une entreprise semblable qu'on fit quelque temps après, un nombre considérable des troupes de l'Empereur furent trahies, taillées en pièces, & il ne s'en échappa que deux hommes.

Vers la fin de cette année, il s'alluma une guerre sanglante entre les Rois de Botecalo & de Palugam, occasionnée par le meurtre de quelques Ambassadeurs du dernier, qui furent tués en passant à Botecalo. La fortune se déclara pour la justice: le Roi de Botecalo fut tué en trahison, & celui de Palugam fut mis en possession du Royaume de son ennemi, aussi-tôt après sa mort.

Les secours que les Etats de Hollande avoient promis depuis si longtemps, n'arrivant pas avec la diligence qu'on espéroit, & qu'on avoit lieu d'attendre, Marcellus de Boschhouwer, autrement le Prince de Migonne, qui étoit monté aux plus grands honneurs, qu'un Sujet puisse atteindre dans l'isle de Ceylan, se détermina, avec le consentement des Gouverneurs, & Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales dans cette partie du monde, à s'embarquer pour l'Europe, afin de presser le départ de ces secours. L'Empereur lui donna le titre de son Ambassadeur extraordinaire, & Carte-blanche pour stipuler avec qui, & de quelle maniere il le jugeroit à pro-

Description
de Ceylan.

Chap. VIII.

Le Prince
de Migonne
est envoyé
Ambassadeur
en Europe.

Description
de Ceylan.

Chap. VIII. pos, tels articles de Commerce, & tels traités de paix qu'il croiroit le plus à l'avantage de Sa Majesté Impériale.

Il meurt en repassant à Ceylan.

Il arriva en Europe après un voyage très heureux, de peu de mois: mais il ne fut pas reçu des Hollandois avec l'affection cordiale, & la véritable estime qu'il croyoit que méritoient les services importants qu'il leur avoit réellement rendus. Cette froideur le fit renoncer au service des Etats Généraux, il emporta ses trésors, & se retira en Dannemarck vers le milieu de l'année 1617. Il y négocia un traité de paix & de commerce avec Sa Majesté Danoise, au nom du Roi de Ceylan: on lui fournit un vaisseau de guerre, & un yacht pour son retour, & il se remit en mer au mois de Mars 1618, avec sa femme, qui avoit pris le rang & le titre de Princesse de Migonne, & une suite nombreuse, accompagnée de cinq vaisseaux, commandés par Gule Gedde, Seigneur Danois. Bofchouwer mourut dans ce voyage, qui fut très malheureux, les vaisseaux furent près de deux ans, avant d'arriver dans l'isle de Ceylan, où ils mouillèrent en différents ports.

Gule Gedde fit auffi-tôt favoir son arrivée à l'Empereur, en lui déclarant la mort du Prince de Migonne, & lui faisant part du traité que ce Prince avoit conclu avec le Roi de Dannemarck. Campapi refusa de le ratifier, difant qu'il n'avoit pas donné de tels pouvoirs au Prince, enforte que les Danois ne retirèrent pour fe dédommager des frais de cette expédition, que les richesses particulières de Boſchhouwer, qui étoient à bord du vaiſſeau, & que Gule Gedde faiſit auffi-tôt au nom du Roi fon maître. La femme, qui avoit ſauvé quelque partie du naufrage, fut conduite à Candi, d'où elle fut envoyée ſept ans après, avec quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient à Tranquebar. Gule Gedde mit à la voile pour le Dannemarck, après être demeuré quelque temps ſur la côte, où il perdit un de ſes vaiſſeaux, qui périt ſur un rocher, & dont le peuple de Trinquenemale ſ'empara. Les ſoldats & les matelots ſe ſauverent dans leur chaloupe ſur la côte de Coromandel, où les uns ſ'enrollerent au ſervice des Portugais, & d'autres au ſervice des Hollandois.

Description
de Ceylan.

Chap. VIII.

Les Danois
ſont trompés
dans leur eſ-
pérance.

Description
de Ceylan.

Chap. VIII.

Disgraces
des Portugais.

Les Portugais furent délivrés par le départ de Gule Gedde, des craintes qu'ils pouvoient avoir du côté du Dannemarck, & ils prirent les mesures qu'ils crurent les plus efficaces, pour se rendre maîtres du commerce de toute l'isle, à l'exclusion des autres nations Européennes. Dans cette vue, quoiqu'ils fussent convenus positivement, & en termes exprès avec l'Empereur, de ne point élever de nouveaux forts, ils ne laisserent pas, en partie par fraude, & en partie par force, de construire deux nouvelles fortifications, qui jointes à ce qu'ils possédoient déjà, leur fit le nombre de sept forts, avec lesquels ils espéroient se rendre facilement les maîtres des principales avenues de l'isle. L'Empereur, que ces entreprises gênoient excessivement, résolut de faire frapper un grand coup, pour chasser les Portugais, & il espéroit d'autant mieux de réussir, qu'il avoit la promesse d'être soutenu par les Cingalèses de Columbo, qui étoit leur principale forteresse. Quelques Cingalèses, qui s'étoient insinués dans les bonnes graces de Constantin de Saa, Gouverneur de la place, lui

persuaderent d'en faire sortir toutes
ses troupes pour faire le siège d'Ouve.

Description
de Ceylan.

Il s'y porta d'autant plus volontiers,
qu'un corps de huit milles Cingalèses
l'assura qu'ils étoient près de suivre
sa fortune. Pendant qu'il étoit en
route, il survint un violent orage,
qui mit les Portugais dans l'impossi-
bilité de se servir de leurs mousquets,
dont les méches étoient mouillées,
& les Cingalèses profitant de cet ac-
cident, ainsi que de l'approche de
l'armée de l'Empereur, se tournerent
contre leurs alliés. Ils les attaquèrent
en flanc, conjointement avec les
troupes Impériales, lorsqu'ils descen-
doient une hauteur : tirèrent sur eux,
couverts par un bois, d'où ils tom-
berent le cymeterre à la main au mi-
lieu des Portugais, & en firent un
si furieux carnage, qu'il n'en échapa
qu'un très petit nombre par la fuite.

Chap. VIII.

La tête du Commandant Constantin
de Saa, fut coupée par un des Cin-
galèses révoltés, qui la mit sur un
tambour, & la présenta à un des
fils de l'Empereur, qui se baignoit
dans un ruisseau voisin. On ne peut
disconvenir que de Saa ne méritât
un meilleur fort, & plus de sincé-

Description
de Ceylan.

Chap. VIII.

Belle dé-
fense d'un de
leurs Com-
mandants.

rité de la part des Cingalèses de Columbo, envers lesquels il avoit toujours été très humain, & très bien-faisant.

Cette défaite répandit une consternation générale parmi les Portugais, particulièrement à Columbo, parce qu'il ne restoit presque aucunes troupes pour défendre cette place, à moins qu'on ne voulut donner ce nom à un petit nombre d'habitants, dont il n'y en avoit pas un qui n'eût passé la fleur de la jeunesse. Cet état de foiblesse encouragea l'Empereur à envoyer son plus jeune fils Mahastanne, nommé depuis Raja Singa, mettre le siège devant cette place: mais Lancellotte de Sefies, qui avoit succédé dans le Gouvernement à Constantin de Saa, fit une défense si belle & si surprenante, que Raja Singa, après avoir passé un mois devant les murailles, perdu un grand nombre de ses gens, & consommé une quantité prodigieuse de munitions & de provisions, fut obligé de lever le siège. La ville fut peu de temps après renforcée par quatre cents hommes de Goa, avec des provisions,

provisions, des armes, & des munitions, ce qui mit la garnison en état de faire encore tête aux ennemis, & de ne pas craindre leurs attaques; aussi les Cingalèses ne pensèrent plus alors à revenir à la charge.

CHAPITRE IX.

Mort de l'Empereur: Ses Etats sont partagés. Raja Singa prend l'autorité Impériale: Il fait la paix avec les Portugais, qui la violent peu de temps après. Il sollicite l'alliance des Hollandois, & leur accorde de très grands Privilèges. Les Portugais pillent Candi, ils sont attirés dans une embuscade, & entièrement mis en déroute: Ils perdent Batecalo & Caliture: La ville de Pontegale est emportée d'assaut; un gros corps de Portugais est défait: Siège de la ville de Columbo: Le Roi de Ceylan envoie une ambassade au Général Hollandois Hulst, & promet de l'aider dans ce siège: La garnison est réduite à une grande disette, faute de provisions. L'Empereur arrive

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

Troubles
qui suivent la
mort de l'Em-
pereur.

*dans le voisinage du Camp des Hol-
landois, il est visité par le Général,
qu'il reçoit magnifiquement. Hulst
meurt de ses blessures.*

LE vieil Empereur étant mort en 1632, ses trois fils partagerent entr'eux ses Etats; le plus jeune prit le titre Impérial sous le nom de Raja Singa Adascyn, & à la mort de son frere aîné, il s'empara de la Province d'Ouve, qui avoit été la part du premier, sans offrir de la partager avec son second frere Viria Palla Hastanne, ce qui occasionna entre eux une rupture irréconciliable.

Les Portugais avoient forcé la plus grande partie des Princes voisins de la mer à se liguier avec eux, & ils firent leurs efforts pour étendre leurs conquêtes plus avant dans l'intérieur du pays: mais le nouvel Empereur les surprit dans leur Camp, & les obligea de se retirer précipitamment à Columbo, ce qui leur arriva toujours, quand ils voulurent s'établir dans les montagnes. Ils conclurent peu de temps après avec ce Prince, une paix passagere; mais ils manquèrent aux articles à la premiere oc-

casion qu'ils trouverent favorable, ce qui obligea l'Empereur de solliciter le secours des Hollandois. Il écrivit à ce sujet au Gouverneur de Palliacate, nommé Charles Reyners, qui prit de justes mesures pour former une ferme alliance avec Sa Majesté Impériale contre les Portugais, & par reconnoissance, les Hollandois eurent la permission de charger quelques vaisseaux de canelle & de poivre. Vers le même temps il y eut un combat naval à la hauteur de Goa, entre les flottes des Portugais & des Hollandois: les premiers furent battus, & leur marine dans cette partie du monde, fut réduite à un état de foiblesse, qui leur fit perdre ensuite deux ou trois vaisseaux, richement chargés.

Ils commencerent alors à soupçonner sur de fortes conjectures, la confédération de l'Empereur avec leurs ennemis, & pour la détruire efficacement, leurs Généraux de Mello, Damijao Bottado & Sorde, résolurent unanimement de marcher contre Candi, jugeant que par la prise de cette place, ils affoibliroient considérablement Raja Singa.

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

Nouvelles
pertes des
Portugais.

L'Empereur, informé de leur dessein, abandonna cette ville, & se retira dans les montagnes, où il emporta ses effets les plus précieux. Il jugea que les ennemis, après avoir pillé la place, & y avoir mis le feu, ne manqueroient pas de le suivre précipitamment dans sa retraite, où ils penseroient qu'il seroit hors d'état de soutenir leurs attaques. L'événement justifia sa prévoyance, mais les Portugais furent cruellement trompés dans leur attente. L'Empereur, qui étoit campé dans une très forte situation, donna ses ordres aussi-tôt qu'il les vit engagés au milieu des montagnes, pour que le chemin par lequel ils y étoient entrés, & toutes les autres avenues, par où ils auroient pu se retirer, fussent embarrassées de grands arbres qu'on abatit, & qu'il n'étoit pas possible d'ôter par la seule force des hommes. Ensuite il chercha l'occasion favorable pour les attaquer, & une pluie abondante ayant mis leurs armes à feu presque hors de service, il tomba tout-à-coup sur eux avec toutes ses forces : ils furent bien-tôt mis en désordre, & la déroute fut totale,

Le massacre fut si horrible, que de deux mille trois cents Portugais & Maures, il n'y en eut que soixante & dix, dont la vie fut épargnée par la clémence du vainqueur, qui les fit prisonniers.

Les Portugais perdirent dans cette journée tous leurs grands Officiers, entre autres le brave Général de Melo, dont l'épée fut ensuite présentée à l'Empereur, qui avoit été témoin de l'action, s'étant tenu sur un terrain élevé de l'autre côté de la rivière, qui bordoit le lieu où le combat avoit été livré. On fit devant ce Prince un monceau en pyramide des têtes de tous ceux qui furent tués dans cette défaite. Après cette victoire il fit marcher son armée contre le fort de Batecalo, que l'Amiral Hollandois Westerwold attaqua en même-temps par mer. Après neuf jours de siège, ce fort se rendit par Capitulation, les Portugais & les Mélices, au nombre de cent-huit furent transportés, avec leurs femmes, & leurs enfants à Negapatnam : cinquante Cingalèses, qui avoient eu part au meurtre d'un Gentilhomme de la Cour de l'Empereur

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

Nouveau
traité avec les
Hollandois.

de Ceylan, furent empalés, & quelques autres furent mis en esclavage. Après la reddition de cette place, il y eut un nouveau traité de paix & de commerce, conclu entre le Ceylan & la Hollande, il fut signé d'un côté par l'Empereur, avec le grand sceau, qui étoit une garde de cimenterre, imprimée sur de la cire rouge; & de l'autre par l'Amiral Westerwold, & par Guillaume Jacob Roster, pour les Etats Généraux. Les articles étoient en substance les mêmes que ceux qu'on avoit réglés précédemment avec Boschhower, & en conséquence de cette nouvelle convention, on fournit immédiatement aux Hollandois quatre cents balles de canelle, quatre vingt-sept quintaux de cire, & trois mille cinquante-neuf livres de poivre, pour les rembourser des dépenses extraordinaires qu'ils avoient faites pour secourir l'Empereur. Ce Prince envoya ensuite deux Ambassadeurs à Batavia, avec des présents considérables, & la ratification du traité, adressée au Général & au Conseil des Indes. Ils furent reçus avec les plus grands égards, & renvoyés à

Ceylan, après leur avoir rendu tous les honneurs qu'on pouvoit accorder à leur caractère. Ce nouveau traité fut fait en 1638.

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

AU mois de Mars de la même année, la ville de Pontegale, qu'on nomme plus ordinairement Gale, fut prise d'assaut par le Vice-Amiral Koster, qui commandoit l'attaque, & elle devint ensuite une des plus fortes places des Hollandois dans les Indes Orientales. Il y a une baie très commode, mais l'entrée du port est embarrassée par un rocher très dangereux, & il faut un bon Pilote pour le pouvoir éviter. La rade est sous le canon du fort, & la ville défendue par trois bons bastions, est tellement entourée de rochers, que la plus petite barque n'en peut approcher que très difficilement. Il y a un fallot pour servir de fanal, un canon pour donner le signal, & le pavillon de la Compagnie est planté sur un angle, qui avance assés loin en mer. La ville est bien bâtie, les maisons sont de pierre, & élevées avec de beaux jardins, & de très bonnes eaux: On a pratiqué pour

Ils s'emparèrent de Pontegale.

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

Ils se rendent
maîtres de
Caleture.

y arriver de belles routes, coupées entre les rochers.

Au mois d'Octobre 1655, Caleture, place assés forte, entourée d'un mur de terre, & dans une situation agréable, se rendit au Général Hulst. La garnison Portugaïse, composée de deux cents cinquante-cinq hommes, fut conduite en Europe aux frais de la Compagnie, conformément à la capitulation. On y trouva une grande quantité de munitions de guerre, Ysbraad Godskens en fut nommé Gouverneur, & on lui donna un corps de troupes suffisant pour la défendre. Gaspard Figeiro étoit alors en marche avec six cents soldats, pour secourir Caleture, & les Hollandois en ayant été instruits par un prisonnier, envoyerent aussi-tôt des troupes au-devant de lui. Elles le rencontrèrent à peu de distance, l'attaquerent, le mirent en déroute, & continuerent à marcher vers Columbo, où il ne retourna que cent soixante hommes, des six cents qui avoient accompagné Figeiro.

Ils forment
le siège de
Columbo.

Vers le milieu d'Octobre, le Général Hollandois se prépara à faire le siège de Columbo : le 23 il reçut

de l'Empereur de Ceylan, une lettre que ce Monarque avoit écrite lui-même, & qui contenoit de fortes assurances d'amitié. Elle fut apportée par un de ses postillons particuliers, elle étoit très parfumée, & de chaque côté de l'écriture on avoit représenté une figure de femme avec les mains jointes, & les yeux levés vers le Ciel.

Description
de Ceylan

Chap. LXV

Le 26, on reçut quelques instructions utiles par un Hollandois, qui avoit précédemment déserté vers les Portugais, & qui revint alors à ses drapeaux. Le même jour on finit d'élever quelques batteries, & l'on y conduisit plusieurs pièces de canon pour tirer sur un des quartiers de la ville.

Le 4 de Novembre, le Général Hulst reçut une ambassade très gracieuse de la part de Raja Singa, qui en chargea Tenecon Apuhamy, lequel avoit devant la poitrine une plaque d'or ornée de pierres précieuses, & soutenue par une chaîne du même métal.

Le 9 le Gouverneur Portugais fut sommé de se rendre, mais il en rejeta la proposition, & le 12 on don-

Une flotte
Portugaise est
détruite par
une tempête

na un assaut général à la place. Hulst y reçut une blessure à la cuisse, ce qui mit la confusion dans son armée, & donna quelques mois de relache à la ville. Dans la même attaque le Lieutenant Melchior Van Schonbeek, Gentilhomme Allemand monta sur le bastion de Saint Jean, mais n'ayant pas été secondé, il y fut tué en combattant en homme désespéré, & sa tête fut ensuite exposée sur le même bastion, au bout d'une pique. Peu de temps après, une flotte de trente frégates Portugaises destinées à secourir Columbo, fut dispersée par une tempête, & presque tous les bâtimens périrent. Le Général Hollandois reçut encore un message de Raja Singa, pour l'assurer que malgré les Portugais, qui faisoient tous leurs efforts pour aliéner son amitié des Hollandois, il étoit non-seulement résolu de demeurer ferme dans ses engagements, mais encore de faire la plus grande diligence pour soutenir le siège par une armée de ses sujets.

Le 26 le Général apprit par un Nègre déserteur, que le fils du Gouverneur avoit été tué depuis peu par

une balle de mousquet, lorsqu'il encourageoit ses gens au travail, & qu'on avoit préparé une mine sous le bastion de Saint Jean, pour la faire jouer la première fois qu'on l'attaqueroit. Les habitants de la ville commencèrent alors à souffrir la plus grande disette de provisions: ceux qui étoient en état de porter les armes, se trouverent forcés par la faim à s'enroller, & l'on permit aux femmes & aux enfants, de se retirer vers le camp des Hollandois: mais ils y devinrent bien-tôt si incommodés, que le Général donna ordre de les repousser vers le bastion de Saint Jean. On apprit aussi par des nouvelles sûres, que les provisions de la garnison ne pouvoient durer plus de deux mois, parce qu'il n'y avoit plus qu'une petite quantité de riz, rempli de pierres, & de toutes sortes d'ordures.

L'Empereur ayant établi son camp dans le voisinage des Hollandois, fit savoir au Général par une lettre qu'il attendoit sa visite; & en conséquence Hulst se rendit le 5 d'Avril au quartier de Sa Majesté, avec une suite nombreuse. Il y fut reçu avec la plus

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

Honneur
qu'on rend
au Général
Hollandois.

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

grande magnificence , & logé dans une maison préparée pour sa réception , dont les chambres à lit étoient meublées en étoffes d'or , & les autres en toile de coton blanche. Lorsqu'il approchoit , il rencontra un détachement de soldats , qui venoient au devant de lui , avec des porteurs de parasols , des trompettes , d'autres instruments de musique , onze éléphants & deux beaux chevaux richement caparaçonnés , & ornés d'or & de pierres précieuses. Le lendemain , on apporta dans une barque une grande quantité de différentes provisions pour le Général , & pour ceux qui l'accompagnoient. L'Empereur étoit alors assés dangereusement malade , on l'avoit saigné au bras , & l'on eut tout sujet de craindre que Son Excellence , dont la présence étoit absolument nécessaire devant Columbo , ne retournât sans avoir eu l'honneur de l'entrevue qui avoit été l'objet de son voyage.

Sa Majesté informée du dessein que le Général avoit de partir , lui marqua par une lettre , que malgré sa maladie il lui donneroit audience le lendemain 8 d'Avril ; & le jour in-

diqué on vit à midi sur l'autre bord de la riviere les tambours, les trompettes, & la musique particuliere de l'Empereur, avec quelques personnes de la premiere qualité pour accompagner le Général. Il traversa la riviere à la tête de sa suite : fut reçu par le Capitaine des Gardes-du-corps de l'Empereur ; & se rendit au quartier Impérial dans cet ordre.

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

La marche commençoit par les Gardes-du-corps de Son Excellence suivis des enseignes & des étendards pris sur les ennemis, & qu'on traînoit sur la terre : ensuite venoient les chevaux & les Musiciens de l'Empereur avec cinq éléphants apprivoisés, tout le chemin étant bordé de soldats. Quand les Hollandois furent entrés dans le palais, on ferma la porte, & ils furent introduits dans une salle, où ils trouverent l'Empereur assis sur un trône, avec plusieurs degrés pour y monter : tous les Courtisans se prosternerent, & les Hollandois se mirent à genoux, jusqu'à ce que Sa Majesté par un signe de tête leur marquât de se lever. Quand le Général fut près du trône, il fit une harangue élégante, dans laquelle

Il est admis
à l'audience
de l'Empereur.

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

il affura Sa Majesté de son inviolable attachement, lui marqua la reconnoissance la plus parfaite de l'honneur qui lui étoit accordé de lui faire sa cour, & lui protesta que les Etats de Hollande avoient le plus grand desir d'entretenir avec lui une intime amitié, & de l'aider à chasser de ses Etats une nation qui n'avoit presque aucun égard aux Traités & aux Alliances, quand il étoit de son intérêt de les violer.

Il offrit ensuite à l'Empereur quelques présents de peu de valeur; se mit à genoux sur un couffin qu'on avoit posé à dessein aux pieds du trône, & eut l'honneur de baiser les mains de Sa Majesté, qui lui mit au col un collier d'or, & au doigt une bague très précieuse. Le Général se retira à quelque distance, fit en peu de mots la récapitulation des avantages qu'il avoit remportés sur les ennemis; l'Empereur l'écouta avec la plus grande satisfaction, le fit approcher une seconde fois du trône, & lui donna une jarretiere d'or, en Passurant qu'il l'avoit portée lui-même.

Présents
qu'il fait à
l'Empereur.

Après cette cérémonie les présents

destinés pour Sa Majesté furent apportés. Il y avoit, entr'autres, un bouclier blanc, qui avoit autrefois appartenu à un Seigneur Portugais, & un cimenterre dont la garde étoit un très bel ouvrage d'or & d'agate. En mettant ce cimenterre aux pieds de Sa Majesté, le Général lui dit qu'il étoit destiné pour le jeune Prince, afin qu'il l'employât contre ses ennemis quand il seroit plus avancé en âge, & contre les Hollandois mêmes, s'ils avoient le malheur de mériter son indignation; compliment dont il parut que l'Empereur fut très satisfait.

Les présents de la Compagnie à l'Empereur consistoient en deux beaux chevaux coureurs de Perse, deux arcs aussi de Perse, avec les fleches & les carquois artistement travaillés, un canon de Turquie, une riche robe du Japon, deux lévriers, deux moutons de Perse, deux chevres de Visapour, & un morceau de bois de Sandal.

Les présents pour le Prince étoient un beau cheval Persan, deux fusils, dont les canons étoient d'un très beau poli: un bassin d'argent, deux

Description
de Ceylan.

Chap. IX.

Description de Ceylan. pièces d'étoffe de Perse travaillées en or, deux boîtes d'argent de la Chine, Chap. IX. une pièce de bois de Sandal, & une pierre de Cochon.

Mort du Général Hulst. Quand on eut examiné ces présents, on donna ordre à toute la suite de se retirer, & le Général eut avec l'Empereur une conférence particulière d'un quart d'heure. On le reconduisit ensuite à ses quartiers en grande pompe, & il en partit le lendemain 9 d'Avril pour son camp. Il y arriva le soir, & trouva que les travaux du siège étoient fort avancés: mais le 10, pendant qu'il encourageoit les travailleurs & les soldats à l'une des batteries, il reçut une blessure dans la poitrine, dont il mourut quelques heures après, & par cette mort, les Hollandois perdirent un des meilleurs Officiers qu'il eussent encore eu dans les Indes.



CHAPITRE X.

Continuation du siège de Columbo : La ville se rend : Calomnie sur la conduite des vainqueurs : Les déserteurs Hollandois sont punis : Dispute de Raja Singa avec ses alliés : Il traite avec les Portugais , il en agit mal avec les Hollandois : Thyssen met en déroute quelques-uns de ses gens , & s'empare de plusieurs Elephants : Raja Singa se rend Maître d'un des établissemens Hollandois , il arrive du secours de Batavia : L'Isle de Manaar est prise sur les Portugais , & entièrement réduite par les Hollandois : Vanité d'un Nègre : Soins des Jésuites pour instruire les peuples : Les Portugais se retirent devant les Hollandois , qui assiegent Jafnapatnam : La ville est réduite , & quelque temps après le château se rend par composition : Etat fâcheux de la garnison : Découverte d'un complot fomenté par les Portugais : Punition des chefs. Toute l'Isle est réduite par les Hol-

landois : Avantages qu'ils retirent de leur alliance avec l'Empereur.

Description
de Ceylan.

Chap. X.

Suite du siège
& prise de
Columbo.

LE siège fut poussé avec vigueur, malgré la mort du Général, qui eut pour successeur Adrien Vander Meyden, Gouverneur de Puntegale, & les assiégés furent réduits à une telle extrémité qu'une mere y mangea son enfant. Pour augmenter leur calamité, la flotte Portugaise de Goa qui venoit pour les renforcer, & pour leur apporter des provisions, fut défaite près de Tutocorin par quelques vaisseaux Hollandois, au lieu que ceux-ci reçurent dans leur camp du secours de Batavia.

Le 7 de Mai, son Excellence donna ses ordres pour un assaut général, mais on ne put emporter qu'un bastion, & même après la plus vigoureuse résistance. Cependant on y établit un logement, & l'on en tourna le canon contre la ville, ce qui obligea les assiégés à arborer le drapeau blanc sur les murailles. Le 12 la ville se rendit par capitulation, la garnison Portugaise en sortit avec tous les honneurs de la guerre, tambours battants & enseignes dé-

ployées jusqu'au quartier général , où ils se rendirent librement. Un détachement des vainqueurs entra aussitôt dans Columbo , où l'on arbora le pavillon Hollandois , & c'est ainsi que cette place importante tomba entre leurs mains après un siège de près de neuf mois , & après qu'elle eut été cent cinquante ans en la possession des Portugais.

Detreize cents hommes qui étoient dans la ville au commencement du siège , le nombre se trouva réduit à cent quatre-vingt-dix , entre lesquels il y avoit plusieurs estropiés & même des vieillards , qui avoient aidé de tout leur pouvoir à la défense de la place. On prétend que ce siège coûta aux Hollandois plus de trois mille hommes , & autant d'argent qu'il en auroit fallu pour bâtir un autre Columbo.

Les Portugais ont avancé que leurs ennemis en s'emparant de la place y commirent les plus grands désordres , qu'ils permirent qu'on pillât les habitants , que les prisonniers furent très maltraités , & qu'on dépouilla & profana les images & les Eglises , contre les articles de la ca-

Description
de Ceylan.

Chap. X.

Imputations
contre les
Hollandois.

Description
de Ceylan.

Chap. X.

pitulation réglés entre les Commandants : mais les Hollandois ont soutenu que cette imputation étoit absolument fautive. Notre Auteur assure que bien loin qu'on permît aucune licence , un soldat passa par les verges pour un léger larcin , tant la discipline étoit , dit - il , exactement observée par Vander Meyden. Plusieurs déserteurs Hollandois , qui n'avoient pas été compris dans le traité furent exécutés aussi-tôt que pris ; de ce nombre fut Simon Lopez de Basto , qui avoit causé de grands dommages aux assiégeants.

L'Empereur
leur devient
opposé.

Le butin qu'on trouva dans la ville fut composé d'environ sept charges de ris moisi , quelques bales de canelle , une assez grande quantité d'arrack , vingt-quatre frégates légères , dont neuf étoient coulées à fond ; quinze cents écus d'or en argent comptant ; trente-trois balles de drap ; vingt-cinq cloches de bon métal ; soixante canons de fonte & soixante & dix-huit de fer , un mortier , dix mille boulets , soixante & cinq milliers de bonne poudre , cent cinquante milliers de poudre endommagée , & une grande quantité de

souffre & de salpêtre. Peu de temps après, Raja Singa écrivit une lettre très vive au Général Hollandois pour se plaindre de ce qu'il n'avoit reçu aucun avis formel de la reddition de Columbo, prétendant que cette place devoit lui être remise, en conséquence d'un traité passé entre lui & le Général Hulst. Les Hollandois n'avoient nulle intention de lui accorder sa demande : Vander Meyden lui répondit en termes très respectueux pour s'excuser, & lui envoya en présent un faucon, un épervier, & un fauconnier Persan. Les sujets de l'Empereur commencerent à commettre plusieurs hostilités contre les Hollandois lorsqu'ils les rencontroient en petit nombre, & à faire leurs efforts pour enlever leurs provisions. On apprit aussi par deux déserteurs que ce Prince avoit fait un traité particulier avec les Portugais, & qu'il leur avoit accordé plusieurs établissemens très avantageux. Sa conduite en donna bientôt des preuves : non-seulement il réduisit en esclavage quelques Hollandois qui lui tombèrent entre les mains, mais il fit aussi couper le nez & les oreilles à ceux

Description
de Ceylan.

de leurs esclaves qui eurent le malheur de se trouver en son pouvoir.

Chap. X.

Les Hollandois eurent encore le chagrin de voir que les Cingalèses qui étoient à leur service rompoient toutes leurs mesures, sans qu'ils pussent pénétrer dans les desseins de Raja Singa. Cependant il y avoit lieu de croire que son plan étoit de faire agir les Hollandois contre les Portugais, & les Portugais contre les Hollandois, en donnant toujours du secours au parti le plus foible pour les empêcher de devenir les uns ou les autres si puissants qu'ils pussent ouvertement lui tenir tête. La politique naturelle lui faisoit juger que ceux qui auroient la supériorité mettroient sa couronne en danger, ce qui arriva réellement quand les Européens eurent enfin réussi à s'établir solidement dans cette Isle.

Après la prise de Columbo, & de quelques autres places qui se rendirent ensuite, l'Empereur voyant qu'on ne les lui remettoit pas entre les mains, comme il l'avoit toujours espéré, ne se reconcilia jamais sincèrement avec les Hollandois, quoique les Portugais n'eussent pas beau-

coup lieu de triompher de sa défection. Peu de temps après cet événement, Raja Singa, jaloux des avantages dont paroissoient jouir les Hollandois, favorisa plusieurs vols, commis par ses gens, qui devinrent bientôt si insolents, que M. Jean Thyssen, agent de la Compagnie dans ces Cantons, fut obligé de leur déclarer ouvertement la guerre, & de s'emparer de quelques Eléphants apprivoisés, qui appartennoient au Monarque.

Description
de Ceylan.

Chap. X.

L'Empereur fut tellement irrité de cette insulte, qu'il attaqua & prit un des établissemens Hollandois. Ce succès ne fut pas de longue durée, par l'arrivée de Minheer Maabzuyker, qui vint de Batavia avec quelques troupes. Il s'attacha à renforcer les différentes fortifications, suivant les meilleures méthodes, & à faire recueillir sûrement la canelle aussitôt que Raja Singa se fut retiré. Cet Officier se comporta avec tant de circonspection envers les Sujets de l'Empereur, qu'ils ne purent le regarder comme un ennemi.

Il prend un
de leurs éta-
blissemens.

Dans un voyage que fit notre Auteur en 1661, de Jasnapatnam à Co-

Description
de Ceylan.

Chap. X.

lumbo, il remarqua que tout cet espace, qui est d'environ cinquante lieues, ne produit point de canelle, excepté dans la partie qui est de l'autre côté de la riviere Chilaco : ce pays qui est extrêmement fertile pour toutes les productions qui viennent sans culture, n'a point d'habitants, & l'on y voit paître de tous côtés les Buffles en grands troupeaux, ce qui donne lieu de croire, que s'il étoit peuplé il deviendroit très considérable.

Les Hollan-
dois s'empa-
rent de l'isle
de Manaar.

En l'année 1658, les Hollandois commandés par M. Rijklof Van Goens, firent une descente dans l'isle de Manaar, qui étoit autrefois jointe à la Terre-ferme. Malgré les retranchements qu'on avoit faits sur les rivages, défendus par douze frégates, & par mille Portugais, ils s'avancerent avec tant de courage, & tant de succès, qu'ils se rendirent maîtres de l'isle, sans avoir fait d'autre perte importante, que celle d'un Enseigne & d'un Lieutenant ; au lieu que les Portugais y perdirent plusieurs braves Officiers, entre autres le Général Antonio, l'Amiral de Meneses,

nezes, & Anthonio Mendez d'Aranha.

Description
de Ceylan.

Chap. X.

Orgueil
d'un Indien
humilié.

Les Portugais, après avoir eu plusieurs frégates coulées à fond, jugerent qu'ils ne pouvoient tenir plus long-temps dans cette isle, & traverserent le détroit pour se retirer à Jafnapatnam. Ils laisserent cependant quelques soldats à Manaar pour garder le fort Saint George, sous les ordres d'André Villosa, mais plusieurs désertèrent, & peu de jours après le Commandant se rendit à des conditions avantageuses. On fit en cet endroit deux cents prisonniers, tant Européens que Nègres, & il se trouva entre les derniers, un Affricain qu'on avoit chargé par nécessité de remplir un poste de Capitaine. Il se regarda dès-lors comme un homme important, & insista pour être traité conformément à son rang: mais il fut bien-tôt forcé de renoncer à ses idées de grandeur, quand on le remit en esclavage, après lui avoir donné la bastonade.

Le nom de Manaar est composé de deux mots Malabares, Man & Aar, dont le premier signifie terre, & le second riviere. Cette isle peut

Description
de Manaar.

Description
de Ceylan

Chap. X.

avoir environ deux lieues & demie d'Allemagne de longueur, & une de largeur, en y comprenant la rivière falée. Le Château de Saint George est situé sur le Canal qui sépare Mannaar de Jafnapatnam, & qui peut porter de petits yachts, quand ils ne tirent que trois ou quatre pieds d'eau. Il est entouré de fossés profonds, & les Hollandois en ont augmenté les défenses par plusieurs bonnes fortifications. Il étoit autrefois fameux par la pêche des perles, qui en avoit enrichi les habitants; mais depuis que ce trésor a été épuisé, ils sont tombés dans la pauvreté. Cependant les Hollandois ont recommencé cette pêche en 1666. avec assés de succès.

La langue Malabare est celle qu'on parle le plus communement à Mannaar, où le plus grand nombre des habitants sont Chrétiens, ce qui étoit cause que le Roi de Jafnapatnam les tenoit sous une dure oppression. Il n'y en a que très peu qui entendent le Portugais. Ils furent convertis par Saint François Xavier, le grand Apôtre des Indes, qui établit des Missionnaires en plusieurs districts. Ce furent

d'abord différens Moines, mais ils eurent pour successeurs des Jéfuites, qu'on appelle Pauliftes, dans cette partie du monde, parce qu'ils y furent envoyés la premiere fois par le Pape Paul III. On ne peut difconvenir que ces Pères n'ayent rempli leur miffion avec des travaux infatigables, & qu'ils n'ayent apporté les plus grands foins, & l'attention la plus particulière pour bien instruire les habitans dans les premiers principes de la religion Chrétienne.

Cette ifle eft habitée par des pêcheurs, qui gagnent quelque argent, en confervant & faifant fécher leur poiffon, pour l'aller vendre enfuite fur les côtes voisines. On y trouve un Animal Amphibie, de l'efpece des veaux marins, dont la femelle a des mamelles pour donner à tetter à fes petits. La chair en eft très blanche, on la prendroit pour du veau quand elle eft bouillie, & elle refsemble afés pour le gout à l'Esturgeon.

Monfieur Rijklof Van Goens ayant laiffé une bonne garnifon à Manaar, traversa le canal du côté de Jafnapatnam, où il n'eft pas fort profond, & peut être paffé à gué. Cette par-

Description
de Ceylan.

Chap. X.

Les Hollandois remportent plusieurs avantages.

Description
de Ceylan.

tie du pays, qu'on appelle Mantotte, est très fertile en riz; mais les Eléphants sauvages le gâtent souvent en le foulant aux pieds. Les Hollandois pensoient que les Portugais les attaqueroient au passage du Canal; mais ils furent trompés, & quoiqu'ils eussent pu le faire avec avantage, parce que le rivage opposé est très fangeux, ils préférèrent de se retirer vers la source de la riviere. Lorsque les Hollandois furent passés, les habitans les reçurent très civilement, & leur fournirent toutes sortes de fruits & de provisions. Près de Sandecouli ils eurent un choc assés vif avec un corps de Portugais, qu'ils mirent en déroute, & ils camperent la même nuit sur le terrain où s'étoit passé cette escarmouche.

Ils réduisent
Jafnapatnam.

Le lendemain ils s'avancerent vers la ville de Jafnapatnam, renversant les murs & les murailles, parce qu'il n'y avoit pas de fortifications, & chassant les Portugais de rue en rue, au moyen d'un petit train d'artillerie qu'ils conduisoient, & qui leur fut d'un grand service en cette occasion. Le 18 de Mars ils s'emparerent du Couvent des Dominicains,

& furent maîtres de toute la ville ; les ennemis se retirèrent dans le Château, où les habitants du pays entrèrent avec eux en si grande foule, qu'il n'étoit pas possible de faire le service ; la multitude des hommes se nuisant réciproquement, au lieu de s'aider les uns les autres. Ils s'y enfermerent, & les Hollandois ayant attaqué un de leur meilleurs forts, le manque d'eau les obligea de se rendre par Capitulation. Les soldats eurent la permission de sortir avec tous les honneurs militaires, & le Général Hollandois s'engagea à les faire transporter en Europe aux frais de la Compagnie, s'ils choisissent de prendre ce parti.

Le Château ne pouvant plus recevoir de secours, de munitions, ni de provisions d'aucune espèce, parce que la communication étoit entièrement coupée, se rendit après un siège de plus de trois mois. La Garnison eut la permission de sortir tambours battants, enseignes déployées, avec une pièce de canon, & il fut stipulé qu'on la transporterait en Europe. Les principaux Officiers, du nombre desquels étoient Jean de

Description
de Ceylan.

Chap. X.

Se rendent
maîtres du
Château.

Mels, Leonard d'Olievero, Viador de Fazendas, & Antonio Mondez d'Aranha, furent traités avec la plus grande politesse, & on leur permit de se retirer dans celui qu'ils voudroient de leurs forts : les Ecclésiastiques furent transportés sur la côte de Coromandel, & l'or, l'argent & les joyaux, avec plusieurs autres effets de prix demeurèrent à la discrétion des vainqueurs.

La Garnison fut deux jours à se traîner hors de la place, les hommes étant si affoiblis, qu'ils ne purent emmener la seule pièce de canon qui leur étoit accordée ; ils avoient perdu seize cents hommes pendant le siège. Lorsque l'armée Hollandoise y entra, elle trouva presque tout détruit par les bombes qu'on y avoit jettées. Les cadavres de ceux qui avoient été tués, & l'ordure dont tout ce Château étoit rempli, y causoient une infection insupportable. Le premier soin des vainqueurs fut de choisir M. Jacob Rhee, homme très intelligent pour y commander, en attendant de nouveaux ordres. Il commença par ôter les droits sur le ta-

bac, ce qui encouragea les habitants de la campagne à venir aider les Hollandois, pour enlever les ruines des maisons qui embarassoient le Château, pour le nétoyer de toutes les ordures, pour curer les fontaines, & pour planter, par forme d'ornemens, trois cents cocotiers.

A la réduction de Jafnapatnam, un grand nombre de Portugais entrèrent au service des Hollandois, & furent reçus au nombre des troupes de la garnison : mais ils formerent une conspiration pour tuer tous les Officiers, & le reste du parti des vainqueurs pendant le temps du sermon. Ce complot fut heureusement découvert par M. Jacob Vander Rhee, on doubla les gardes, on ferma les portes, & l'on arrêta tous les traîtres. Quand ils eurent été convaincus, quelques-uns furent pendus, & les autres eurent la tête tranchée.

Les principaux chefs de cette conspiration étoient un habitant de Ma-naar, & deux Portugais. Ils furent rompus vifs, & pendant qu'ils étoient sur la roue, on leur fendit le col & la poitrine d'un coup de

Description
de Ceylan.

Chap. X.

Conspiration
des Portugais
découverte.

hache pour en tirer le cœur, qu'on leur mit tout palpitant sur la bouche. Du nombre de ceux qui souffrirent la mort en cette occasion, fut un Jésuite malade, qui n'avoit jamais consenti à leur dessein, & ne l'avoit nullement approuvé : mais quelques-uns le lui avoient révélé en Confession, & pour avoir gardé le secret, il fut condamné à perdre la tête. Le Château de Jafnapatnam est un quarré très bien fortifié, & entouré de hautes murailles. C'est la Capitale du Royaume, & il contient plus de terrein que le Château de Batavia. Peu de temps après qu'il eût été réduit, Philippe Olivero défît un gros corps de Cingalèses près Achiavelli, dont il se rendit maître, quoique cette place appartient à l'Empereur de Ceylan.

Dans le voisinage d'une grande Pagode ruinée, dont on voit encore les restes, on trouve une source, que les gens du pays regardent comme miraculeuse, à cause de la grande étendue de rocher qui a été coupée, disent-ils, par un coup de tonnerre pour la découvrir.

duite, peu de temps après, par les Hollandois, & toutes les autres places & forts qui appartenoient aux Portugais, eurent successivement le même sort. Enfin cette nation perdit toute l'influence qu'elle avoit dans l'isle : le commerce de la canelle, & des autres denrées précieuses, fut totalement envahi par les Hollandois, qui n'ayant plus de disputes avec aucun ennemi Européen, commencerent à se conduire tyranniquement. L'Empereur fut bien-tôt vaincu, que si les Portugais étoient des voisins perfides, des sujets défobéissans, & des Alliés infidèles, les Hollandois étoient encore plus pernicious, & qu'il avoit perdu beaucoup au changement. Il est vrai qu'il le mérita par la conduite artificieuse & peu sincère, qu'il tint avec les deux partis.

Description
de Ceylan.

Chap. X.

dois se rendre
maîtres
de tous les
pays.

Fin de la Relation de Ceylan.



VOYAGE

AU NORD DE L'EUROPE,

CONTENANT une Description des côtes & des mines de NORVÈGE, de la LAPONIE, de la SIBÉRIE, de la BORANDIE, de l'ISLANDE, de la ZEMBLE, & de plusieurs autres pays, avec des remarques curieuses, à quoi l'on a ajouté quelques mémoires authentiques sur les anciennes mœurs & sur les usages des Russes, tirés des observations d'un Voyageur employé par la Compagnie de la mer du Nord à Copenhague pour faire des Découvertes.

CHAPITRE PREMIER.

Observations sur ce Traité & sur son Auteur: Ce qui a donné lieu à son voyage: Description de la Baye de Schalot: Le vaisseau est en danger.

d'échouer : Il arrive sur la côte de Norvège : L'Auteur descend à Obslo, où il est très bien reçu : Il visite quelques endroits de l'Isle : Description des bâtimens, des bêtes terrestres, des oiseaux & des coutumes de la Norvège : Il va à la chasse de l'Elan & est très bien traité par un Gentilhomme de Campagne : Mal caduc de ces animaux : Le vaisseau met à la voile pour Berghen.

QUOIQUE le voyage dont nous allons donner l'extrait ait été fait il y a plus de cent ans, plusieurs raisons nous empêchent de le passer sous silence, tant parce qu'on y trouve la description du terrain & des mœurs de quelques pays, dont on n'a eu jusqu'à présent que peu de connoissance, que parce qu'il mérite notre attention par la candeur avec laquelle il est écrit ; plusieurs circonstances étant aussi propres à procurer de l'amusement qu'à augmenter nos connoissances. L'Auteur qui étoit d'une famille honnête, fut nommé Chirurgien d'un vaisseau, équipé par la Compagnie de la mer du Nord, avec un privilège du Roi de Danne-

VOYAGE
au Nord,

Chap. I.

An. 1657.

Quel est
l'Auteur de ce
voyage.

VOYAGE
au Nord.
Chap. I.
An. 1653.

marck pour étendre le commerce, & pour faire des découvertes conjointement avec deux autres vers le Pôle Arctique. Nous suivrons l'ordre naturel qu'on trouve dans les mémoires de l'Auteur, excepté en ce qui concerne la Russie, parce que cette partie rompt le fil de sa narration, & nous la donnerons en forme d'appendix.

Il met à la
voile de Co-
penhague.

Au commencement d'Avril 1653, (dit notre Auteur) après nous être chargés de toutes les provisions & des munitions nécessaires, nous mîmes à la voile du port de Copenhague en compagnie de deux autres vaisseaux avec un bon vent de Sud-est. Nous arrivâmes heureusement au détroit de Kat-Gat, qui sépare la mer d'Allemagne de la mer Baltique, passage que les rochers rendent très-dangereux, & qui s'étend depuis Elfeneur jusqu'à Schagerhor dans un espace d'environ quarante lieues.

Lorsque nous fûmes vis-à-vis de Mailstrand, petite ville avec un port de mer à trente lieues de Copenhague, le vent s'étant mis au Nord nous fit retourner en arrière au moins de dix lieues, & nous força de re-

lâcher à Schalot, le premier port où nous mouillâmes. Nous jettâmes l'ancre à l'abri du château, qui paroît presque entièrement ruiné; mais la rade en est très bonne avec un bon promontoire très connu de tous ceux qui commercent dans la mer Baltique. Nous y demeurâmes trois jours, & le quatrième de grand matin, le vent s'étant tourné à l'Est, nous levâmes l'ancre pour continuer notre voyage: mais quatre heures après, le vent nous devint encore contraire, & comme il souffloit avec violence, il nous força de quitter la côte de Gottenbourg, que nous avions toujours eu en vue, & de gagner celle de Jutland. Nous la suivîmes avec de grandes précautions, toujours la sonde à la main, à cause des bas-fonds dont elle est bordée. Si nous n'avions pas eu un habile pilote & de bons matelots, nous aurions certainement échoué, n'ayant trouvé dans un endroit que trois brasses & demie d'eau: mais nous travaillâmes avec la plus grande activité, & ayant recouvré l'avantage du vent, nous nous trouvâmes en une heure & demie avec quinze pieds de fonds.

VOYAGE
au Nord.

Chap. I.

An. 1652

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. I.
 An. 1653.

Il est près
 d'échouer, &
 arrive à
 Obslo.

Nous poursuivîmes notre cours, en cotoyant des bancs de sable l'espace de deux lieues : mais quoique nous eussions ferlé toutes nos voiles à l'exception de celles du grand mâ, & que nous fissions tous nos efforts pour les éviter, nous fûmes jettés sur une barre, où nous nous trouvâmes aussi fortement arrêtés que si nous y eussions été à l'ancre. Nous aurions eu beaucoup de peine à nous tirer de cet endroit si le vent ne s'étoit tourné un peu au Sud-est, & ne fût devenu très frais, ce qui nous mit en état de nous en dégager. Quelques jours après nous fûmes à la vue de Christianfand, promontoire de Norvège, qui prend son nom d'un petit village qui est au pied, avec un port très sûr. Nous n'y demeurâmes que très peu, & le lendemain nous arrivâmes à Christiana ou Obslo, ville capitale d'un des cinq gouvernements de ce royaume.

Nous fûmes très bien reçus par les agents de la Compagnie, l'un d'eux qui étoit un marchand fort estimé, dont j'étois un peu connu, me combla de politesses. Non-seulement il satisfit ma curiosité, en me faisant

remarquer tout ce qui méritoit d'être vu, mais de plus il donna ordre à un de ses domestiques, qui parloit assez bien François, de m'accompagner dans une promenade que je fis le lendemain au-dehors de la place. Nous montâmes à cheval pour gagner un gros village nommé Wisby, situé entre deux collines, environ à neuf milles de Christiana. Les maisons en sont bâties de bois, & couvertes de gazon: elles sont très basses, sans aucun fer & sans fenêtrés, à l'exception d'un treillis placé au toit pour donner passage à la lumière. Il faut remarquer ici pour empêcher de confondre l'une avec l'autre, que la Capitale de la Gothie où l'on a fait les fameuses loix marines, porte aussi le même nom.

Les payfans de Norvège sont tous pêcheurs, & esclaves de la noblesse: mais très simples & fort hospitaliers: les femmes, qui gardent les grands troupeaux dont ce pays est rempli, ont en général une figure très agréable, quoiqu'elles ayent les cheveux rouges, & sont passionnées pour les étrangers. Elles sont aussi très bonnes ménagères, & sont ordinairement

VOYAGE
au Nord.

Chap. I.

An. 1658

Description
du pays.

tous les habillemens de la famille. Le pays est excellent pour la chasse, & l'on y trouve des Elans, des cerfs, des chevreuils, des sangliers, des chèvres, des lapins, des lièvres, des loutres, des lynx & des chats sauvages de diverses couleurs, avec une grande quantité d'oiseaux également sauvages. La Norvège est un pays montagneux, couvert de très bons pâturages & de très beaux bois, mais il ne produit que fort peu de grains, & les habitans en tirent d'autres endroits qui leur en fournissent abondamment. En revenant à Christiana, nous trouvâmes un Gentilhomme du voisinage, avec deux valets & plusieurs chiens, qui alloit à la chasse de l'Elan. Il connoissoit l'homme qui m'accompagnoit, & ayant appris de lui que j'étois étranger, il m'invita à partager son amusement, ce que je fis avec plaisir, ayant assez de temps à pouvoir y employer. Après avoir fait environ un mille avec lui, nous trouvâmes son piqueur, plusieurs de ses domestiques, & dix ou douze paysans, qui nous conduisirent trois milles plus loin dans un bois rempli de buis.

sons : nous mêmes pied à terre en y entrant , & nous donnâmes nos chevaux en garde à un de ses gens.

VOYAGE
au Nord.

Chap. I.

An. 1653.

Les préparatifs de la chasse avoient été faits le jour précédent par les vassaux du Gentilhomme, & nous avions à peine fait cinquante pas dans le bois quand nous apperçûmes un Elan ; mais en peu de temps il tomba mort, faisi, comme on me l'aprit, du mal caduc, ce qui lui fait donner dans le pays le nom d'Elk, qui signifie une créature misérable : il paroît que ces animaux tombent fort souvent de cette manière dès le commencement de la chasse, sans procurer aucun divertissement. Sans cet accident, je crois que nous aurions eu beaucoup de peine à le forcer, puisque nous fûmes plus de deux heures à la poursuite d'un autre, que nous aurions vraisemblablement manqué s'il ne lui étoit aussi arrivé le même accident. Avant de tomber il tua deux chiens avec ses pieds de devant, ce qui causa tant de chagrin au Gentilhomme qu'il quitta aussi-tôt la chasse. Il fit venir un chariot pour emporter les deux Elans, & insista pour que nous l'accompagnassions à son château,

VOYAGE

au Nord.

Chap. I.

An. 1653.

situé environ à quatre milles de Wisby.
Le bâtiment en étoit très vilain, sans
goût & sans élégance, mais nous y
fûmes traités avec autant d'abondan-
ce que d'agrément.

Préjugé sur
les Elans.

A mon départ, mon hôte me pré-
senta les jambes gauches des Elans,
en m'assurant que c'étoit un remède
immanquable contre le mal caduc.
Je le détrompai de son opinion, en
lui faisant observer que c'étoit une
erreur populaire, puisque l'Animal
lui-même ne pouvoit se guérir de
cette maladie. Il m'avoua que depuis
long-temps il soupçonnoit que ce re-
mède n'étoit pas aussi salutaire qu'on
le prétendoit, mais qu'il en étoit
convaincu par mon raisonnement,
& qu'il pensoit même qu'on s'expo-
soit à gagner ce mal, en mangeant
de la chair d'Elan : en effet plusieurs
exemples peuvent servir à prouver
les effets pernicioeux de cette espèce
de nourriture.

Nous passâmes la nuit chez ce Gen-
tilhomme, où nous déjeunâmes le
lendemain matin, & nous revinmes
ensuite à Christiana. Après y être
restés quelques jours, nous mîmes à
la voile pour Berghen, l'un des meil-

leurs ports de l'Europe, où nous avons ordre de décharger une partie de notre cargaison. Nous eumes avant de nous y rendre, un calme de cinq jours, pendant lesquels nous pêchâmes assés de poisson, pour qu'il nous servit long-temps de provision.

VOYAGE
au Nord.
Chap. II.
An. 1653

CHAPITRE II.

Description de Berghen, commerce particulier de cette ville. Singularité d'une Compagnie de Marchands qui s'y sont établis. L'Auteur arrive à Drontheim, & fait un voyage aux mines d'argent & de cuivre: Maniere dont il y est reçu: Il descend dans une mine, dont il donne la description: Une fièvre le met en danger: Règlement des mines, & amusements de ceux qui y travaillent: Hospitalité d'un Paysan: L'Auteur retourne à Drontheim, & continue son voyage au Nord: L'équipage du vaisseau achete le vent d'un prétendu Magicien.

BERGHEN est partagé en ville haute, & ville basse: la dernière est bâtie sur le bord de la mer,

Description
de Berghen

VOYAGE
 au Nord
 Chap. II.
 An. 1653.

& la première sur des rochers plus élevés. Cette ville est grande, d'un commerce fort étendu: elle étoit autrefois le siège d'un Archevêque, mais elle a perdu cet honneur depuis la réformation, qui y est la religion dominante, ainsi que dans tous les Etats du Roi de Dannemarck. Le Palais Archiépiscopeal a été donné aux villes Hanféatiques, pour faire la résidence de leurs anciens Marchands, autant de temps qu'ils demeurent seuls: mais quand ils se marient, ils sont obligés d'en déloger. Ces Marchands sont appelés Moines, quoiqu'ils ne soient assujettis à aucune règle, & leurs magasins portent le nom de cloîtres. Berghen étoit autrefois soumis à la juridiction d'un Couvent; les principales branches de commerce de cette ville, sont le hareng, le merlus, & le stockfiche, qu'on vend très bien en Moscovie, en Suède, en Pologne, en Danemarck, en Allemagne, & en plusieurs autres pays de l'Europe.

Une partie de notre cargaison, composée particulièrement de pain & de bière, étoit destinée pour Drontheim, où nous devions la re-

mettre à l'Intendant des mines d'argent & de cuivre, pour l'usage des hommes qui y travailloient. Nous mêmes à la voile pour cette ville, avec le vent Sud-ouest : mais nous eumes un calme de plusieurs jours, pendant lesquels nous pêchâmes une grande quantité de klip-fiche, que nous mêmes dans des barils, parce que nous en avions beaucoup plus que nous ne pouvions en consommer. Ce poisson est une espèce de merlus, que les Allemands appellent klip-fiche, qui signifie poisson de rocher, parce qu'on le trouve toujours ou sur des rocs, ou dessous.

Lorsque nous fumes arrivés à Drontheim, nous priâmes l'Intendant de faire décharger notre vaisseau le plutôt qu'il lui seroit possible, mais il nous dit, que cela n'étoit pas en son pouvoir, parce qu'il y avoit un Officier particulier, qui étoit alors aux mines, & dont les fonctions comprennoient la Surintendance des provisions destinées pour les travailleurs. L'Intendant offrit d'envoyer un homme à cheval pour lui donner avis de notre arrivée, & j'obtins la permission de l'accompagner. Le chemin

VOYAGE

au Nord.

Chap. II.

An. 1653.

L'Auteur arrive à Drontheim.

VOYAGE

au Nord.

Chap. II.

An. 1653.

qui conduit aux mines est si rude, que nous ne pumes aller ce jour plus loin que Steckley, qui n'est qu'à dix-huit milles de Drontheim. Le lendemain nous passâmes un bois très-long, rempli de sangliers, de loups & de lyns, ce qui le rend fort dangereux.

Il fait un
voyage aux
mines.

Le soir nous atteignimes au but de notre voyage, & nous logeames aux forges, où, suivant la coutume, nous fumes régalez de tabac, de biere, & d'eau-de-vie, par ceux qui ont le soin des mines; notre hôte poussa si loin l'hospitalité, que nous en primes plus qu'il n'étoit convenable, avant de nous mettre au lit. Je fis connoissance avec un Officier des mines, qui parloit François, & qui me promit de me servir de guide, sur le désir que je lui marquai d'y descendre. Le lendemain matin celui avec lequel j'étois venu de Drontheim, partit pour y retourner avec un homme chargé du soin de faire décharger les vaisseaux, je déjeûnai avec l'Officier qui parloit françois, & un maître des mines, chez qui j'étois logé, & qui promit également de me bien guider.

Après le déjeûné, qui fut splendide, parce que les Norvegiens en général, aiment la bonne chere, nous fortimes des forges, & environ à soixante pas nous trouvâmes l'embouchure d'une des mines, sur le sommet d'une montagne fort haute. On avoit élevé au-dessus de l'ouverture une machine qui ressembloit assés à une Grue, que font tourner deux grandes roues, conduites chacune par un homme, ce qui sert à tirer la matiere hors de la mine. Le maître de la mine & moi nous nous mîmes dans un baquet de bois, on attachâ nos mains avec des gantelets de fer, & l'on nous descendit à cinquante toises de profondeur.

Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un séjour plus affreux, que celui où je me trouvai, & que rien dans la nature puisse mieux représenter les régions infernales. Des cavernes, dont le terrain raboteux ne permet pas de faire quatre pas sans être en danger de trébucher; des tourbillons d'un feu violet, qui se répandent de toutes parts; des êtres qui ressemblent plus à des habitants des enfers, qu'à des créatures humai-

VOYAGE
au Nord.

Chap. II.

An. 1652¹Description
d'une mine

VOYAGE
au Nord.

Chap. II.

An. 1653.

nes; tous ces objets semblent réunis pour imprimer dans l'ame la terreur la plus sombre. Ces hommes sont habillés de cuir noir, & couverts de côtes de maille, avec des pièces du même cuir, attachées autour de leur tête, précisément sous les yeux, & qui leur tombent sur la poitrine, outre un tablier de semblable matiere. Tous ont leurs différentes occupations, les uns séparent la matiere minérale de la masse; d'autres cherchent de nouvelles veines du métal; & d'autres sont chargés de veiller sur les torrents d'eau qui s'élancent souvent des entrailles de la terre, & les mettent tous dans un danger imminent d'être submergés: mais quand on peut en prévoir les suites, il est plus facile d'en prévenir les inconveniens.

Le maître de la mine s'imaginant que j'étois près d'être saisi d'un accès de frisson, très commun dans ces souterrains, sonna une cloche, pour servir de signal à ceux qui devoient nous retirer, & nous fumes remontés avec la même facilité qu'on nous avoit descendus. Je n'ai jamais éprouvé de sensation plus agréable, que

que la salubrité de l'air frais que je respirai, après avoir eu la poitrine chargée des vapeurs pernicieuses de cette habitation souterraine.

VOYAGE
au Nord.
Chap. II.
An. 1653.

Je dînai le même jour avec l'Officier qui parloit françois: c'étoit un homme que les voyages avoient poli, & il me traita très bien. Après le dîné nous montâmes à cheval pour aller aux mines d'argent, nous trouvâmes l'Inspecteur, qui nous présenta à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous régala de bière & de tabac. Il se rendit ensuite avec nous aux forges, éloignées d'environ un mille de sa maison, d'où nous allâmes à l'embouchure de la mine; on nous y descendit comme dans celle de cuivre, & tout ce que j'y remarquai, me parut totalement semblable.

Les Mineurs ne travaillent jamais en Hiver: pendant le Printemps & l'Automne, ils ne sont occupés que trois heures le matin, & autant l'après dîné: mais en Eté ils travaillent quatre heures le matin, & cinq après leur repas. Le reste du temps ils le passent fort gayement, ils sont passionnés pour la danse, & la bonne

VOYAGE

au Nord.

Chap. II.

An. 1653.

chere: ils ont des violons, des hautbois, & d'autres instruments qui éveillent les esprits, & sont très en état d'en faire les frais, puisqu'ils gagnent un écu par jour, soit qu'ils travaillent, soit qu'ils ne travaillent pas. J'ai eu occasion de les voir dans leurs amusements, dont la simplicité m'a procuré le plus grand plaisir. Ces mines produisent un revenu très considérable au Roi de Dannemarck, & l'on fabrique une grande quantité d'espèces d'argent sur le lieu même, aussi-tôt qu'il est raffiné.

Après avoir vu tout ce qui me parut mériter quelque attention, nous retournâmes à la maison de l'Inspecteur, qui nous donna pour collation le régal ordinaire de biere, de tabac, & d'eau-de-vie, ce qui fut suivi d'un souper splendide. Le lendemain, le contremaitre des mines & moi, nous fîmes nos remerciements à notre hôte sur sa bonne reception, & nous revinmes aux mines de cuivre. Je pris congé de l'Officier qui parloit françois, & je repris la route de Drontheim, accompagné du Contre-maitre.

Il revient à
Drontheim.

La nuit nous surprit avant que

nous eussions fait huit milles de chemin, & nous fumes obligés de nous arrêter dans un village, à la maison d'un Payfan, qui se crut très honoré de cet événement, & fit tous ses efforts pour nous bien recevoir. Il nous donna d'abord la bierre, le tabac, & l'eau-de-vie distillée de Drêche: ensuite il nous servit pour le souper, deux phaisans & un lièvre qu'il avoit tués depuis peu. Après le repas nous continuâmes à boire de la bierre & de l'eau-de-vie, au milieu des nuages épais de la fumée du tabac. Le Contre-maître tomba enfin ivre-mort, ce qui donna la plus grande satisfaction au Payfan, qui se hâta de se mettre dans le même état, & ma situation approchoit de bien près de la leur. C'est la coutume du pays, & il n'est pas possible de s'en garantir, quelque rang qu'on y tienne, parce qu'ils n'ont point d'autres idées des plaisirs de la société, que de se réunir pour s'énivrer & faire la débauche. Lorsque nous en eumes suffisamment, nous passâmes le reste de la nuit sur de la paille fraîche, dont on avoit couvert le plancher pour notre repos, & nous

 VOYAGE
 au Nord.

Chap. II.

An. 1653.

VOYAGE y dormimes jusqu'au matin. Je fus le
 au Nord. premier éveillé, & je fis entendre
 Chap. II. par signes au fils du Payfan, qu'il
 An. 1653. falloit préparer promptement nos
 chevaux, parce que j'avois dessein
 de gagner Drontheim le jour même,
 s'il étoit possible. Aussi-tôt qu'ils fu-
 rent sellés, j'éveillai mon compa-
 gnon, & notre hôte : nous recom-
 mençâmes à boire & à manger, plus
 que je ne le voudrois faire habituel-
 lement ; nous prîmes congé du Pay-
 fan, nous montâmes à cheval, &
 nous arrivâmes à Drontheim avant
 la nuit.

Il remet à la
 voile.

Deux jours après mon retour, le
 vaisseau étant déchargé, & muni de
 tout ce qui nous étoit nécessaire,
 nous mîmes à la voile avec un bon
 vent, pour continuer notre voyage
 vers le nord. Après quelques jours
 de cours, nous eumes un calme sous
 le cercle polaire, & quelques-uns
 des gens de notre équipage, s'étant
 imaginés que les habitants de la côté
 voisine, semblables à ceux de Fin-
 lande, avoient le pouvoir de com-
 mander aux Eléments, & de disposer
 des vents : notre Capitaine envoya
 à terre la chaloupe, avec le Contre-

maître, que j'eus la curiosité d'accompagner; nous eumes ordre d'acheter un bon vent, marchandise qui nous étoit certainement plus nécessaire que toute autre, dans notre situation actuelle.

Nous descendîmes au premier village que nous découvrîmes, & le Contre-maître, qui parloit un peu le langage du pays, demanda le principal Négromancien. Il lui dit qu'il vouloit acheter un bon vent, qui pût durer jusqu'à Mountmanskinere: mais cet homme lui répondit, que son pouvoir ne s'étendoit que jusqu'au promontoire de Rouxella. Le Contre-maître jugea que si nous nous rendions promptement à ce promontoire, ce seroit pour nous un grand avantage, & il invita le Sorcier à se rendre à bord avec nous. Il fit son marché avec le Capitaine, promit qu'il auroit immédiatement un vent favorable jusqu'à Rouxella: attachâ à notre mât de misaine, une bande d'étoffe de laine d'environ un pied & demi de long, & d'un demi-quartier de large, où il fit trois nœuds, en recommandant de délier le second, & même le troisieme, s'il ar-

VOYAGE

au Nord.

Chap. II.

An. 1653.

Prétendus
forciers qui
vendent le
vent.

VOYAGE

au Nord.

Chap. II.

An. 1653.

rivoit que le vent changeât : on lui donna pour récompense dix kronen, qui valent environ trente schellings, & une livre de tabac, après quoi il retourna au rivage dans un petit bateau de pêcheur, qui l'avoit conduit à bord.

Peu de temps après son départ, le Capitaine défit le premier nœud, conformément à ses instructions, & il commença aussi-tôt à souffler un vent frais de Sud-ouest, qui nous chassa avec vitesse, au moins à trente lieues de Maelfroom, gouffre de la mer de Norvège, fatal à un grand nombre de vaisseaux. Les Pilotes qui connoissent bien la côte, se tiennent toujours à huit ou dix lieues en mer, non-seulement pour éviter ce gouffre, mais aussi pour se garantir de plusieurs barres voisines du rivage, ainsi que des rochers d'Oftraford.

Le vent commençant à tourner un peu du côté du Nord, le Capitaine lâcha le second nœud, & il se rétablit comme il étoit d'abord, ce qui dura jusqu'à ce que nous eussions atteint Rouxella. Quand nous eumes passé le promontoire, l'aiguille dériva de près d'un demi-pouce, & fi

notre Pilote n'eût pas été un homme très habile, & qui connoissoit parfaitement la route, nous aurions perdu certainement notre cours. Il ferma le compas de mer, & fit mettre un pavillon au petit hunier, pour servir de signal aux autres vaisseaux, afin qu'ils dirigeassent leur manœuvre sur le notre. Nous voguâmes ainsi pendant deux jours, le Pilote se conduisant par ses cartes marines: mais le troisieme, comme nous nous trouvâmes à une assez grande distance de Rouxella, l'aiguille reprit sa direction naturelle, d'où nous jugeâmes que nous approchions du Cap Nord.

Le vent commençant alors à nous manquer, le Capitaine délia le troisieme nœud, & aussi-tôt il souffla avec force du Nord-est; mais ce vent fut bien-tôt suivi d'une horrible tempête. Nous fumes alors obligés de plier toutes les voiles, & de courir les mats nus, ce que nous regardâmes comme une juste punition de notre commerce infernal. Nous étions à plusieurs lieues de la côte de la Laponie Danoise, sans aucun danger d'être jettés sur la terre, & nous croyions aussi n'avoir à craindre au-

VOYAGE
au Nord.

Chap. II.

An, 1653.

VOYAGE
au Nord
Chap. II.
An. 1658.

cun rocher, lorsque nous en touchâmes un. Aussi-tôt que nous sentîmes le choc, nous nous jugeames perdus, & chacun commença à avoir recours aux prières: mais par un bonheur inexprimable, la mer agitée, amena une haute vague qui nous enleva par-dessus; cependant le vaisseau avoit souffert quelque dommage: deux ou trois planches du fond de cale étoient brisées, & il s'étoit fait au-dessus de la quille une petite fente, par laquelle l'eau entra en assés grande abondance, ce qui nous obligea de travailler sans relâche à la pompe, autrement nous ne serions pas restés long-temps à la surface de la mer. Enfin la tempête s'appaîsa, le vent nous devint favorable, & nous résolumes de gagner le port le plus proche pour nous radouber.



CHAPITRE III.

Comment on peut expliquer naturellement l'usage de vendre le vent pratiqué par les peuples septentrionaux. Le vaisseau arrive sur la côte de Wardhus, & entre à Varanger pour être radoubé: De quelle façon l'équipage y est reçu: Abrégé de la religion, des superstitions, des usages, & des Mœurs de la Laponie: Les femmes y sont prodigues de leurs faveurs: Description des habillemens de la nation: On y prend souvent le Chat noir pour un esprit familier: L'Auteur & quelques-uns des hommes d'équipage, font un voyage dans le cœur du pays:

LE lecteur a vu sans doute avec surprise, ce que nous avons rapporté de la puissance prétendue surnaturelle de ces peuples septentrionaux, qui font un commerce du vent: mais on ne peut douter, que semblables à toutes les autres espèces de sorts, ou de magie, cette

Conjecture
sur la vente
des vents.

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. III.
 An. 1653.

puissance n'ait son fondement dans la fraude, & dans l'adresse à en imposer au public. Ceux qui s'y attachent, étudient les variations du temps, avec le plus grand soin, & par une suite d'observations, ils se mettent en état de prévoir les changements de vent plusieurs jours d'avance. Quand ils font un de ces marchés, ils ont soin de n'en venir à la conclusion, que lorsqu'ils apperçoivent des signes certains qu'on aura dans peu le vent qu'on demande. Notre prétendu Sorcier déclara, que son pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que Rouxella, parce que réellement ses observations étoient limitées à ce point, & s'il avoit voulu en promettre davantage, il auroit été en danger de perdre son crédit, n'ayant aucune certitude sur les vents au-delà de cet endroit. Nous avons tiré cette remarque de quelques personnes intelligentes, qui ont demeuré en Islande, où il y a des gens fameux pour cette espèce de trafic, & qui disposent des vents, avec plus d'assurance que dans tout autre endroit, parce qu'étant dans une isle, où ils ont la mer libre de tous les

côtés, ils peuvent faire avec plus de facilité leurs observations sur les variations du vent.

VOYAGE
au Nord.

Chap. III.

An, 1653.

Cette espèce de connoissance est bornée à un petit nombre de gens, qui prétendent disposer du vent, comme d'une marchandise qui leur appartient. Par cet artifice ils se soumettent leurs voisins, & font payer une espèce de tribut aux étrangers. Cette conduite, soi-disant diabolique, ne doit pas paroître surprenante dans un climat enveloppé des ténèbres de l'ignorance, & où la science peut à peine envoyer un foible rayon de sa lumière: mais ces absurdités se détruiront à mesure que la raison & la religion feront des progrès, & la barbarie & l'erreur seront toujours forcées de se retirer devant elles.

Comme les ports & les anes sont presque inaccessibles, à cause de la multitude des rochers qui bordent la côte, nous fumes obligés (continue notre Auteur) de tenir la voile pendant deux jours avant de trouver un port commode. Enfin nous abordâmes à la côte de Wardhus, ville Capitale de la Laponie Danoise, où

Il arrive en
Laponie.

VOYAGE
au Nord.

Chap. III.

An. 1653.

il y a deux Compagnies de soldats des troupes du Roi de Dannemarck.

Le Receveur des droits imposés sur les étrangers, qui trafiquent dans la mer blanche, soit par importation, soit par exportation, jugeant que nous étions Danois, tant par nos pavillons, que par le salut que nous fîmes au Château, nous permit de nous rendre à Varanger sans aucune visite. Le pays des environs nous parut entièrement sauvage, & aucun de nous n'en avoit la plus légère connoissance. Le Capitaine impatient de trouver un endroit propre à faire le radoub, & aussi pour connoître un pays qu'il n'avoit jamais vu, fit mettre en mer la grande barque, prit avec lui huit hommes bien armés, & fit ramer vers la ville, où il arriva en une demi-heure. Il trouva le port très bon pour son dessein, & la place bien peuplée; mais les habitants paroissoient dans une espèce de consternation à la vue des étrangers. Ils étoient peu disposés à vouloir commercer, mais ils offrirent volontiers de nous aider à raccommo-der le vaisseau.

Description
du pays où il
aborde.

Le lendemain nous entrâmes dans

le port, qui est très commode, & nous y déchargeames tout notre lest, qui n'étoit autre chose que du sable, qu'on avoit mis dans le vaisseau pour servir de contrepoids à quelques balles de drap, & à quelques rouleaux de tabac, dont nous avions dessein de faire commerce. Ces marchandises furent mises dans un magasin près de la mer, avec une sentinelle pour les garder. Nous fîmes présent de tabac à quelques-uns des principaux habitants, ce qui leur fut plus agréable, que si nous leur avions donné de l'or, & cette générosité nous acquit leur amitié. Par reconnoissance il nous donnerent du poisson sec, qui leur tient lieu de pain, & de la chair de Renne, qui à mon avis n'est pas une nourriture fort délicate, avec de la chair d'Ours, & de quelques autres animaux, dont nous n'avions aucune connoissance. Ils nous régalerent aussi de poisson frais bouilli sans sel, & qu'on mange avec de l'huile, & avec une liqueur aigre, commune dans le pays, qui tient lieu de toute autre sauce. Leurs mets n'étant pas de notre goût, nous fîmes apporter

VOYAGE
au Nord.

Chap. III.

An. 1633.

VOYAGE
au Nord.

Chap. III.

An. 1653.

du bœuf & du biscuit du vaisseau, avec un pot de liqueur, ce qui nous rendit l'appetit; mais nos viandes leur parurent aussi insipides que nous avions trouvé les leurs.

Boisson des
habitants.

Leur boisson dont nous venons de parler comme d'une liqueur aigre est faite d'une infusion de Genièvre, & d'une graine semblable à nos lentilles; elle est fort commune en ce pays, mais je n'en ai trouvé aucune notion dans nos Botanistes. Ils tirent aussi de ce grain une eau-de-vie par distillation qui enivre aussi promptement que la nôtre. Ils préfèrent leur boisson ordinaire à notre bière & à notre eau-de-vie; cependant ils acceptent & boivent très bien l'une & l'autre liqueur.

Leur reli-
gion.

La religion de la Laponie est le Luthéranisme; mais quoiqu'ils aient des Ecclésiastiques dont le devoir est d'instruire le peuple, ils sont très ignorants, conservent plusieurs usages de l'idolâtrie, & sont si superstitieux que s'ils rencontrent en sortant le matin quelque objet qu'ils jugent d'un mauvais présage, ils rentrent aussi-tôt dans leurs maisons, & ne font aucune affaire de toute la jour-

née. Les pêcheurs même abandonnent leur travail & se retirent avec leurs filets s'il leur arrive de ne pêcher qu'un seul poisson à la fois, ce qu'ils regardent comme un terrible pronostique, & comme le présage de quelque malheur prochain. Les hommes & les femmes sont de petite taille, mais forts & actifs; ils ont le visage large & le nez plat: leurs yeux sont petits comme ceux des cochons, & leurs paupières faites de façon qu'en regardant, ils semblent avoir la vue trouble. Leur teint en général est très basané, & ils sont brutaux & fort adonnés à la débauche. Les femmes, quand elles peuvent se dérober à la vigilance de leurs maris se prostituent au premier venu sans aucune délicatesse.

Elles portent sur la tête une coiffe de gros cannevas, assez ressemblante à celles de Norvège, & leur linge en général n'est guères plus magnifique. Leurs cheveux sont ordinairement tressés en deux queues qui pendent de chaque côté. Elles ont une espèce de fraise large de huit doigts. Leurs habits & leurs bas sont de drap grossier ou de peau de Rennes, dont

VOYAGE
au Nord.

Chap. III.

An. 1633.

Ornements
des femmes.

VOYAGE
au Nord.
Chap. III.
An. 1653.

le poil est tourné en dehors : leurs souliers ressemblent assés aux sabots des payfans de France , sans attaches & faits de peau de poisson avec les écailles.

Habillements
des hommes.

Les habits des hommes qui sont très courts, & ne descendent guères au-dessous des hanches ; leurs culottes, leurs bas & leurs chapeaux sont de peau de Rennes, dont le poil est tourné en dehors. Les chapeaux, ou plutôt les bonnets sont bordés d'une bande de fourure de Renard blanche ou grise. Quelques-uns portent des bottes de peau de poisson, dont les coutures sont si bien faites qu'à peine les peut-on reconnoître. Leurs maisons ne diffèrent que très peu de celles de Christiana, & le jour entre de même par une petite ouverture faite au toit. Ils vivent comme les autres Lapons, & même comme presque tous les peuples septentrionaux, mêlés les uns avec les autres, maris & femmes, fils & filles, maîtres & valets : tous se couchent sans aucun cérémonial au milieu de la chambre sur des peaux d'ours, qu'on a soin d'ôter & de rouler le matin jusqu'à la nuit suivante,

Il y a dans chaque maison un gros chat noir, auquel le maître parle quelquefois pendant une heure, comme à une créature raisonnable, & il l'accompagne partout, soit à la chasse, soit à la pêche, soit à la promenade; si j'avois été superstitieux, ils m'auroient confirmé dans l'opinion que ces peuples sont des forciers, & qu'ils ont un esprit familier sous la figure de cet animal.

Lorsque nous eûmes déchargé le vaisseau, nous le tirâmes à terre, & nous trouvâmes que les habitants de Varanger étoient disposés à nous aider autant qu'il étoit en leur pouvoir. Le bâtiment étoit fort endommagé: nous avions besoin de bois pour le radouber, & ils nous fournirent promptement tout celui qui nous étoit nécessaire, qu'ils apportèrent d'une montagne voisine.

Comme il y avoit lieu de croire que la réparation du vaisseau occuperoit quelque temps; le Supercargo nous proposa à mes deux aides & à moi de faire un voyage dans le pays, pour connoître quelles fortes de marchandises on en pouvoit tirer, & nous y consentîmes volontiers.

VOYAGE
au Nord.

Chap. III.

An. 1653.

Leur amitié
pour les chats.

L'Auteur
fait un voyage
dans le
pays.

VOYAGE

au Nord.

Chap. III.

An. 1653.

Il est vrai que le désir de satisfaire ma curiosité eut plus d'effet sur moi que celui d'étendre le commerce.

Après nous être munis de bœuf salé, de porc, & de biscuit pour nos provisions, avec du drap & du tabac pour trafiquer, nous nous mêmes en marche le 12 de Mai, conduits par trois habitants de Varanger. Ils nous firent passer sur des montagnes très hautes, & par des bois fort ferrés, où nous ne vîmes rien de remarquable, excepté à quatre heures après midi, où nous apperçûmes des ours blancs, d'une grosseur prodigieuse qui s'approchoient. Nous crûmes qu'ils venoient pour nous dévorer : mais nos guides ne firent que rire de la terreur que nous causoient ces animaux, & ils nous assurèrent que nous n'avions rien à craindre, & qu'ils ne nous attaqueroient pas si nous tenions nos armes en état. Nous reconnûmes bien-tôt qu'ils nous disoient la vérité, & d'abord que nous eumes préparé nos fusils, les ours prirent la fuite avec précipitation, soit qu'ils fussent épouvantés du feu qui sortit de nos pierres, soit qu'ils sentissent l'odeur de notre poudre, ce que je ne puis décider.

Une heure avant la nuit, comme nous descendions une montagne, nous vîmes à quelque distance un troupeau de bêtes affés semblables à des cerfs, & nos guides nous dirent que c'étoient des Rennes. Nous arrivâmes peu de temps après à un village composé d'environ douze maisons écartées les unes des autres, nous nous arrêtâmes dans une pour y loger. Nous étions excessivement fatigués, ayant fait une longue journée avec nos paquets sur le dos, & nous étions très contents de nous reposer. Nous donnâmes à notre hôte un bout de tabac, ce qui parut lui être très agréable, & par reconnoissance il nous présenta sa bouteille d'eau-de-vie, avec du poisson sec & de la chair de Renne accommodée sans sel. Ces mets n'étant pas de notre goût, nous les donnâmes à nos guides, & nous nous regalâmes de ce que nous avions apporté, après quoi nous nous couchâmes sur des peaux d'ours suivant l'usage du pays. Le lendemain matin nous trafiquâmes avec notre hôte, & avec quelques-uns de ses voisins du drap & du tabac pour des peaux de loup, de

VOYAGE

au Nord.

Chap. III.

An. 1653.

Il commença pour des fourures.

VOYAGE

au Nord.

Chap III.

An. 1653.

Description
des traîneaux

renard, & d'écureuils blancs, avec quatre garnitures d'habits de peau de daims, qui font des doublures très chaudes.

Ayant gagné l'amitié de cet homme par notre présent de tabac, il offrit de nous procurer quelques Rennes pour nous conduire plus loin, & dans cette intention, il se mit à sonner d'un cornet à sa porte. A ce bruit il accourut vers lui quatorze ou quinze de ces animaux: il en choisit six, les attacha chacun à un traîneau taillé à peu près comme une gondole. Ce traîneau glisse sur le terrain, & est fixé dans un chaffis quarré, auquel sont attachés deux bâtons plus longs au moins de deux pieds que le traîneau. Nous renvoyâmes en cet endroit deux de nos guides, & nous gardâmes celui qui étoit le plus expert dans les différents langages des Lapons. Nous mîmes nos provisions & nos marchandises dans un des traîneaux, chacun de nous se plaça dans le sien couvert d'une peau d'ours, nous élevâmes nos armes au-dessus de nos épaules attachées avec deux couroyes de cuir placées derrière le traîneau pour nous

tenir fermes, & on nous donna à chacun un long bâton garni à l'extrémité d'un fort contrepoids pour contrebalancer le traîneau, s'il arrivoit qu'il fût en danger d'être renversé par les racines des arbres, ou par les pierres qui pourroient se rencontrer sur la route.

Lorsque nous fumes près de partir, notre hôte marmotta quelques mots à l'oreille de chacune de nos rennes, & j'appris depuis par notre guide, que c'étoient des instructions qu'il leur donnoit, pour qu'elles nous conduisissent où nous voulions aller, la crédulité & l'ignorance étant si grandes dans ce pays, qu'ils s'imaginent que ces bêtes les entendent. Elles sont au reste si bien accoutumées à cet usage, qu'aussi-tôt que le paysan eût cessé de parler aux siens, elles nous emportèrent avec une vitesse incroyable, sans suivre aucun chemin frayé, & ne s'arrêtèrent qu'à sept heures du soir dans un village situé entre deux hauteurs sur les bords d'un grand lac. Elles firent halte à la quatrième maison, où elles jugèrent à propos de nous conduire par préférence, & commencèrent à

VOYAGE
au Nord.
Chap. III.
An. 1653.

battre fortement du pied sur la terre, comme pour annoncer notre arrivée. Le maître de la maison, & quelques-uns de ses hommes sortirent à ce bruit, détachèrent nos conductrices, & nous mirent nous mêmes en liberté, après quoi ils nous présentèrent à chacun une rasade d'eau-de-vie. C'étoit un extrait de Genièvre, qui est très commun en ce pays, & qui sert à faire tous leurs vases de bois. Il paroît que leur dessein en nous donnant ce restaurant, fut de rappeler nos esprits, parce que notre guide leur avoit dit, que nous avions été fort effrayés de nous voir emporter avec autant de vitesse, n'étant pas accoutumés à cette maniere de voyager.

Description
des Rennes.

Les Rennes sont de la grosseur, & de la couleur d'un Cerf, avec les pieds fourchus de même, & des sabots semblables à ceux du bœuf. Leurs cornes sont plus hautes que celles des Cerfs, mais elles n'ont pas tant de rejettons. Les femelles donnent du lait comme les vaches, & les Laponois en font de bon beurre & du fromage. Ces animaux vivent de mousse, qu'on trouve par tout

dans ce pays, & on les attache avec un collier de cuir aux côtés du traîneau, à peu près comme nous attachons nos chevaux quand nous les mettons à la chaise.

VOYAGE

au Nord.

Chap. IV.

An. 1653.

CHAPITRE IV.

Description d'un village, & de quelques usages des habitants: Estime qu'ils font du tabac: Notre Auteur & ses Compagnons font un commerce de peaux assés avantageux: Cérémonies funèbres des Lapons: Entrevue secrète avec la femme d'un jaloux.

LES habitants de cet endroit sont habillés comme ceux de Varanger, excepté que les femmes y portent des bonnets pareils à ceux des hommes: les maisons sont petites & basses, couvertes d'écorces d'arbres, avec un ouverture au toit pour donner passage à la lumière. Il nous parurent plus barbares que ceux que nous avons vu jusqu'alors; cependant nous gagnâmes leur protection, en leur donnant à chacun environ la longueur de deux pouces de ta-

*Description
des habitants
de l'intérieur
du pays.*

VOYAGE
au Nord.

Chap. IV.

An. 1653.

bac, & notre hôte en ayant reçu davantage pour sa part, devint notre fidèle ami. Leur langage est très différent de celui de Varanger, d'où nous nous étions fort éloignés, ayant fait ce jour plus de trente lieues, pour arriver en cet endroit, qui est dans le territoire de Mourmanskeimore. Nous soupâmes de nos provisions, & nous passâmes la nuit sur des peaux d'Ours à l'ordinaire.

Nous échangeâmes nos étoffes pour d'autres plus longues, & plus commodes, & à la place de notre tabac nous rapportâmes cent écureuils gris, dont la fourure est très estimée en Dannemarck. Le lendemain ces gens nous procurèrent six autres traîneaux, nous regalerent de leur eau-de-vie, nous souhaiterent un bon voyage, & après que nos Rennes eurent reçues leurs instructions comme les premières, elles prirent leur course avec une vitesse inconcevable, & ne s'arrêterent qu'à trois heures après midi, dans un village composé de huit cabanes, agréablement situées à côté d'un bois, sur le penchant d'une colline. Nous n'y vîmes point d'habitants, & notre guide nous dit pour
raison,

raison, que ce village appartenoit aux Kilops, qui sont une des nations les plus sauvages des Lapons. Ils fuyent à la vue des étrangers, & ne vivent que de leur chasse.

Nous donnâmes à nos Rennes de la mouffe, qui abonde en ce pays, & nous nous raffraîchimes avec du biscuit, du bœuf, & un petit coup d'eau-de-vie, que nous avoient donnée les habitants de l'autre village : mais notre interprète se nourrit de venaison & de poisson. Après une heure de repos, notre guide fit ses efforts pour nous conduire plus loin, mais il trouva nos Rennes très difficiles à persuader, quoique je n'aye pas connu de Lapon, qui fût plus expert à les conduire.

Ce village étoit leur station ordinaire, & elles ne vouloient pas le quitter, quoique pour les y engager il fit toutes sortes de cérémonies aussi ridicules, que superstitieuses. Il se retira dans le bois, où il fit les conjurations, qui devoient être les plus efficaces, & ensuite il revint leur parler, mais il fut obligé de répéter ses ordres bien des fois avant qu'elles voulussent y condescendre ; en-

VOYAGE
au Nord.
Chap. IV.
An. 1652.

Continuation
de son voyage.

VOYAGE

au Nord.

Chap. IV.

An. 1653.

fin il réussit à les gagner, & elles se mirent en marche: mais ce ne fut pas avec la même vitesse que la première fois. Comme nous passions devant la montagne, nous trouvâmes quatre Kilops, qui firent changer de route à leurs traîneaux, & en prirent une différente pour éviter de nous rencontrer. Environ une demi-heure après nous entrâmes dans un grand bois, où nous ne vîmes rien qui méritât notre attention; mais nos oreilles y furent frappées de hurlements & de lamentations, dont nous ne pûmes voir la cause, & nous ne crûmes pas devoir nous arrêter à la chercher.

Après avoir descendu une autre montagne, nous arrivâmes à un petit village, & nos Rennes s'étant arrêtées où elles jugerent à propos, elles firent leur signal ordinaire. Le maître de la cabane qu'elles avoient choisie, parut aussi-tôt, nous sollicitâmes son amitié par un morceau de tabac, & il nous fit connoître que nous étions les bien-venus. Comme nous avions soupé, nous ne songeames qu'à nous reposer à l'ordinaire, & nous en ayons grand

besoin, ayant assés fatigué. On nous dit le lendemain matin, que nous avions fait, le jour précédent 14 de Mai, quarante lieues; mais je pense qu'il y avoit quelque erreur de compte, d'autant que ces quarante lieues de Laponie, en auroient valu cent soixante de France, & qu'il faut qu'un homme ait un bon cheval pour en pouvoir faire cinq par jour.

Notre guide nous apprit que nous étions alors dans la Laponie Moscovite, & s'étant informé si les habitants avoient quelque chose à échanger contre nos étoffes & notre tabac, ils apportèrent des martres, des écureuils, & des peaux de Renard de diverses couleurs, pour lesquelles nous eumes bien-tôt fait marché, en leur donnant particulièrement du tabac. Quand nous eumes fini nos échanges, nous nous assimes pour boire avec eux, & quoiqu'ils ne fussent pas tout-à-fait aussi brutaux que quelques autres, avec qui nous avions eu affaire, nous les trouvâmes cependant durs, sales & très indécents. Notre hôte nous fournit tous les traîneaux dont nous avions besoin, & nous partîmes en grande diligence,

VOYAGE
au Nord.

Chap. IV.

An, 1653.

Il arrive dans
la Laponie
Moscovite.

VOYAGE fans fuivre aucune route pratiquée,
 au Nord. & fans trouver aucune marque d'ha-
 Chap. IV. bitation jufqu'à fix heures du foir,
 16 53. que nous arrivâmes à deux hutes,
 habitées par des Kilops, que nous
 vîmes prendre la fuite avec leurs fa-
 milles, auffi-tôt que nous approchâ-
 mes. Vers neuf heures du foir, ayant
 fait une journée très fatigante, nous
 trouvâmes un grand village, fitué
 au pied d'une montagne, fur les bords
 d'une riviere. Nos Rennes s'arrête-
 rent au milieu de ce village, & le
 maître de la maifon où nous entrâ-
 mes, nous reçut avec beaucoup de
 politeffe : alluma du feu au milieu
 de la hute pour nous réchauffer, &
 nous régala d'eau-de-vie, de poiffon
 falé, de venailon falée, de beurre
 également falé, & de lait. C'étoit la
 meilleure chère que nous euflions
 faite depuis notre départ, & nous
 aurions trouvé notre foupé déli-
 cieux, s'il nous étoit refté un peu
 de pain, mais toute notre provifion
 étoit alors confommée. Cet endroit
 étoit le premier où nous trouvions
 qu'on fe fervit de fel dans ce pays,
 mais notre guide ne voulut point en
 faire ufage, & il mangea de la ve-

naïson fraîche qu'il avoit apportée.

Le matin nous trouvâmes que les habitants n'avoient rien à trafiquer, & qu'ils ne pouvoient nous fournir de traîneaux, ce qui nous déterminâ à passer la riviere, dans l'intention de gagner Kola. Nous trouvâmes bien-tôt un autre village, où nous fumes fournis de ce qui nous étoit nécessaire, & nous arrivâmes vers midi à Kola. C'est une petite ville, éloignée environ de dix lieues de la mer du Nord: elle est bâtie sur les bords d'une riviere, avec des montagnes très élevées du côté du Midi; le pays de Mourmanskeimore à l'Ouest, & de grands déserts, ou des bois immenses à l'Est. Il n'y a qu'une rue assés vilaine, les maisons sont de bois, joliment couvertes d'os de poisson, avec une ouverture au toit pour donner passage à la lumière, comme dans les autres endroits de la Laponie. Les habitants de cette ville, & même tous ceux de la Moscovie en général, sont très jaloux, & renferment leurs femmes à l'approche des étrangers.

Celui chez qui nous logeames à Kola, prit tout ce qui nous restoit

VOYAGE
au Nord.
Chap. IV.
An. 1653.
Il arrive à
Kola.
Commerce
de ce pays.

VOYAGE

au Nord.

Chap. IV.

An. 1653.

d'étoffes, & nous donna en échange deux peaux de Lynx, très bien mouchetées, quelques Hermines, trois douzaines de peaux de Renards blancs, & une demi-douzaine de Wyetfras, espece d'animal qui ressemble assés au Blereau, mais qui porte un poil plus long & plus rude, d'un rouge foncé, avec une queue semblable à celle du Renard. Il nous donna aussi autant de provisions qu'il nous en falloit pour retourner à Varanger, & nous fit trouver des traîneaux à l'autre bord de la riviere, que nous avions passée depuis peu, par reconnoissance de quelques aunes de mauvaise étoffe qui nous restoient, & que nous lui donnâmes.

Estime qu'on
y fait du ta-
bac.

Le lendemain matin quelques gens de la ville demanderent s'il nous restoit encore du tabac, nous leur répondîmes affirmativement, & peu de temps après il nous apportèrent assés de fourures pour acheter tout ce que nous en avions, à l'exception de sept ou huit rouleaux que nous gardâmes pour payer notre retour à Varanger, d'autant que ces gens estiment plus le tabac que l'ar-

gent, & qu'un bout de la longueur d'un pouce, leur est plus précieux qu'un écu. Il faut donc que tous ceux qui veulent voyager dans ces pays sauvages, & peu fréquentés, aient soin de s'en bien munir, puisqu'il peut leur procurer des Rennes, des traîneaux, & les autres choses nécessaires, mieux que ne le feroit une somme d'argent. Les Rois de Danemarck & de Suède, ont mis de très forts impôts sur cette marchandise, & il y a des Commis dans toutes les places frontières, pour en recevoir les Droits. Lorsque nos affaires furent terminées, nous nous amusâmes à nous divertir avec nos Marchands, qui buvoient l'eau-de-vie, comme nous buvons la bière.

Vers deux heures après midi, nous dûmes à notre hôte qu'il étoit temps que nous partissions, & en une minute il nous procura des Rennes & des traîneaux. Il enveloppa bien nos fourures, nous fournit du biscuit, du pain d'épices, de la chair de Rennes salée, & un petit baril d'eau-de-vie: nous nous mîmes en route, & je crois que nous allâmes avec encore plus de vitesse pour gagner

VOYAGE la riviere, que nous n'avions fait
 au Nord. jusqu'alors. Nous l'eumes bien-tôt
 Chap. IV. traversée, & nous arrivâmes direc-
 An. 1653. tement à notre premiere station,
 où notre hôte, dans l'espérance d'a-
 voir encore du tabac, nous reçut
 avec grande joye. Il nous présenta
 à notre arrivée un gobelet d'eau-
 de-vie, & si nous avions voulu,
 il nous auroit fait avoir aussi-tôt
 des Rennes, & des traîneaux pour
 continuer notre voyage; mais nous
 préférâmes de passer la nuit dans
 sa maison, parce qu'il y avoit plu-
 sieurs lieues à faire avant de trouver
 aucun village. Voyant notre dessein,
 il nous engagea à l'accompagner aux
 funérailles d'un de ses voisins, qui
 étoit mort quatre heures avant.

Funérailles
 au Lapon.

Je fus très content de cette invita-
 tion, parce que j'avois beaucoup en-
 tendu parler de leurs cérémonies fu-
 nébres, & je l'accompagnai à la mai-
 son du défunt. Le corps, qui étoit
 enseveli dans une toile, à l'excepti-
 on de la tête & des mains, fut en-
 levé par six de ses plus intimes amis,
 de la peau d'Ours, sur laquelle il
 étoit expiré, & ils le mirent dans
 une bierre, avec de l'eau-de-vie,

du poisson sec, & de la venaison, pour subsister pendant son voyage aux régions célestes. Dans une de ses mains on mit quelque argent pour donner au portier à son arrivée en Paradis, & dans l'autre un certificat signé d'un Prêtre, & adressé à Saint Pierre, pour lui faire savoir que le porteur avoit été un bon Chrétien, & qu'il devoit être reçu au Ciel. A la tête de la bierre étoit une image, qui représentoit un homme habillé en pèlerin, ils le nommoient Saint Nicolas, l'un des sept Diacres dont il est parlé dans les Actes des Apôtres.

Ce Saint est très révééré dans toutes les parties de la Moscovie : on pense qu'il est particulièrement chargé du soin des défunts, & l'on met toujours son image près du corps, au lieu de Crucifix. Ils allumerent ensuite un feu de bois de sapin à quelque distance du cadavre, pleurant amèrement, & exprimant leur chagrin par les lamentations les plus extravagantes : firent plusieurs tours en procession, en lui demandant pourquoi il étoit mort ? S'il avoit eu du bruit avec sa femme ? S'il avoit

VOYAGE
au Nord.
Chap. IV.
An. 1653.

Leur dévotion à Saint
Nicolas

VOYAGE

au Nord.

Chap. IV.

An. 1653

manqué de viande, de boisson, ou d'habits? S'il n'avoit pas été heureux à la pêche, ou s'il avoit perdu son temps à la chasse; Après qu'ils lui eurent fait ces questions & mille autres aussi frivoles, ils recommencerent leurs cris lamentables, pendant qu'un Prêtre qui étoit présent, aspergea le corps, & tous les assistans d'eau bénite.

Jalousie des
Lapons.

Ennuyés de ces usages barbares, nous retournâmes à notre quartier, laissant notre hôte achever la cérémonie: lorsque nous entrâmes dans la cabane, nous vîmes une femme qui se retiroit précipitamment, mais notre guide la suivit, & la fit revenir avec nous. C'étoit la femme de notre hôte, qui s'étoit échappée de la chambre où son mari l'avoit confinée: mais elle revint librement quand elle fut qu'il étoit absent. Elle nous examina attentivement l'un après l'autre, nous parut de très bonne humeur, & fort contente d'être en notre compagnie. Quand elle eût satisfait sa curiosité, elle s'assit au milieu de nous, & nous fit voir quelques morceaux de broderie de son ouvrage, qui me parut fait avec gout,

Après avoir goute de nos provisions, particulièrement du pain d'épices, qui parut lui plaire beaucoup, elle but deux ou trois tasses d'eau-de-vie, & se retira, craignant le retour de son mari, qui auroit été sûrement très mécontent s'il l'avoit trouvée avec nous. Quand il fut revenu dans sa maison, il insista pour nous faire boire & manger avec lui, après quoi nous fumâmes une pipe: mais comme notre guide ne vouloit manger rien de salé, on lui donna un morceau d'Ours, qu'il fit griller sur les charbons, avec du poisson deséché.

Le lendemain 18 de Mai, nous nous levâmes de grand matin, & l'on nous fit avoir promptement des traîneaux avec de très bonnes Rennes, qui nous faisoient faire jusqu'à six lieues par heure. Nous trouvâmes en route un chasseur Lapon, qui avoit des especes de patins de plus de sept pieds & demi de long, de quatre doigts seulement de large & plats par dessous. Avec cette chaussure, il faisoit autant de chemin sur la neige, qui souvent demeure sur terre jusqu'à la Saint Jean, sans être fondue, que nous en pouvions faire.

VOYAGE

au Nord.

Chap. V.

An. 1653.

avec nos voitures. Il étoit habillé de peau de daim brodée de brocatelle, avec une ceinture pareille autour du corps, un grand carquois sur le dos, un dard à une main, un arc à l'autre, & étoit suivi d'un grand chat noir. Il nous accompagna jusqu'à ce que nous eussions passé la montagne où nous le rencontrâmes, & prit ensuite une autre route.

CHAPITRE V.

Description des hommes & des femmes de la Laponie, & du pays en général: Des quadrupedes & des oiseaux, particulièrement du corbeau blanc: Le vaisseau part de Varanger: Il arrive à la vue du Spitzberg, est excessivement incommodé par les glaces, mais il en est ensuite délivré: Il arrive dans un port, & l'Auteur se met en route pour un voyage par terre.

L'Auteur
sevient au
vaisseau.

LE 21 de Mai, nous arrivâmes sans accident à Varanger, vers neuf heures du soir, après avoir fait

les mêmes pauses au retour, & sans avoir rien rencontré digne de remarque pendant les trois jours que nous employâmes à revenir. Sur ce que j'ai observé des mœurs & des dispositions de ces peuples pendant mon voyage dans l'intérieur de la Laponie, je crois pouvoir conclure que les Lapons, quoique très ignorants & misérables, ont un caractère de probité, & ne connoissent pas la fraude : ils ont fort peu d'inclination pour la guerre, & s'ils savent que leurs Souverains, tels que les Rois de Dannemarck & de Suede, ou le Czar de Moscovie, ayent dessein de lever des soldats parmi eux, ils quittent leurs demeures & se cachent dans les bois, pour ne pas être forcés d'entrer dans le service. Ils lancent leurs javelots avec une grande adresse, & atteignent aisément un but de la grandeur d'un écu à la distance de trente pas. Ils ont autant de dextérité à se servir de l'arc & de la flèche, & y sont même encore plus experts, puisqu'ils frappent un oiseau qui vole à l'endroit qu'ils veulent percer.

Les femmes de la Laponie Mosco-

VOYAGE
au Nord.
Chap. V.
An, 1653.

Des femmes
de la Laponie.

VOYAGE

au Nord.

Chap. V.

An. 1653.

vite, qui sont plus retenues que celles de tous les autres Lapons, font les habits de leurs maris, & ceux de toute la famille: elles en brodent les bords avec du fil de clinquant tiré entre leurs dents, d'une finesse surprenante. Elles travaillent avec beaucoup de propreté, sont de figure agréable, bien faites, & d'une humeur gaie; mais tellement portées à la débauche que si on ne les garde pas avec soin, elles s'abandonnent au premier venu.

Animaux
du pays,

On trouve en Laponie une grande quantité de volailles, comme des oyes, des canards & des poulets, qui vivent du même grain que les habitants font leur boisson, ou qui se nourrissent de poisson sec. On y voit aussi un oiseau de proie, d'un gris de perle foncé, aussi gros qu'un aigle, mais qui du reste ne ressemble à cet animal que par le bec & par les ferres. Il a la tête comme celle d'un chat, les yeux rouges & étincelants, & ne fait sa curée que de lièvres & d'autres bêtes pareilles. Presque tous les animaux de la Laponie sont blancs, tant les ours que les loups, les renards, les lièvres,

& plusieurs autres : les corbeaux même sont entièrement blancs, à l'exception des pattes & du bec. Les Lapons ont de petits chiens qui font la chasse aux souris, & guettent leur proie dont ils se nourrissent comme les chats : on les estime beaucoup, quoique fort laids. Ils n'ont qu'un pied de longueur & quatre pouces de hauteur : toute leur tête, à l'exception des oreilles qui sont droites comme celles du loup, ressemble à une tête de rat : ils ont la queue bien tournée, le poil d'un jaune brillant, fort rude, & en général hérissé. Le poisson qui tient lieu de pain dans ce pays est nommé Roff, il a la chair ferme, est très nourrissant, & a fort bon goût excepté la graisse. On ne lui trouve point d'arrêtes, il est fort gros, de deux ou trois aunes de long. On pêche en Laponie beaucoup d'autres especes de poissons, que les habitants mangent ordinairement bouilli, & il est à remarquer que malgré leur antipathie pour le sel, ils préfèrent de les faire cuire dans l'eau de mer quand ils en sont voisins, plutôt que dans l'eau douce.

Deux ou trois jours après notre

L'Auteur
met à la voile.

VOYAGE
au Nord.
Chap. V.
An. 1653.

VOYAGE
au Nord.
Chap. V.
AN 1653.

retour, le Capitaine ayant reparé le dommage arrivé à son vaisseau, fit charger la cargaison & le lest suffisant, & nos gens régalerent les habitants de tabac & d'eau-de-vie, crainte que par leurs conjurations ils ne nous rendissent les vents contraires. Nous mîmes à la voile le 27 de Mai avec un vent aussi favorable que nous pouvions le désirer, ce que nos mariniers attribuerent à l'amitié des Lapons, mais il s'éleva peu de temps après une brise, qui nous porta sous l'Isle de Wardhus; le Commandant du château sachant qui nous étions, vint à nous dans une chaloupe, & nous le reçumes assés bien pour qu'il eût lieu d'en être satisfait. Le vent ayant changé le lendemain, nous continuâmes notre cours au Nord-est avec toutes nos voiles lâches, & en trois jours nous arrivâmes à un degré de latitude où nous n'avions point de nuit, le soleil étant toujours à notre vue d'un côté ou d'un autre sans se cacher sous l'horison.

Il arrive au
Spitzberg.

Le 31 de Mai nous aperçumes les hautes montagnes du Spitzberg, & le vent du nord commença

souffler avec tant de force, que nous fumes obligés de cotoyer le rivage pour nous mettre en sûreté, en faisant cours à l'Est-sud-est. Les trois jours suivans nous fumes tellement incommodés par les glaces, qui tomboient sur nous de toutes parts avec la plus grande violence, que nous craignîmes à chaque instant qu'elles ne nous coulâssent à fond, ce qui nous fit chercher à nous mettre à couvert sous un promontoire que nous avions à l'Est : mais le vent continuant toujours à souffler vivement du nord, nous gouvernâmes pour la côte de Borandie : nous entrâmes en peu d'heures dans une bonne baye, où nous trouvâmes un bon port sur avec l'eau à douze brasses de profondeur, & nous eumes aussi la joie d'y trouver à l'ancre deux de nos conforts, dont nous avions été séparés par le fort temps à la hauteur de Varanger. Nous arborâmes le pavillon & nous tirâmes trois coups de canon pour les saluer : ils y répondirent par six coups, & déployerent tous leurs drapeaux.

Le vent fut si violent pendant vingt-quatre heures, qu'il ne nous

VOYAGE

au Nord.

Chap. V.

An. 1653.

VOYAGE

au Nord.

Chap. V.

An. 1653

fut pas possible d'iffer notre grande barque longue, quelque impatience que nous eussions, de savoir comment nos gens avoient pu échaper à la tempête, les ayant regardés comme perdus. Enfin la mer étant devenue plus tranquille, nous en fimes venir un à bord, & il nous dit qu'ils avoient été jettés sur la côte de Juhorskt, où ils avoient suivi le rivage à trois brasses de profondeur, sur un fond plein de rochers, & très inégal: mais qu'ils avoient réussi à revirer de bord à la faveur d'un vent de Nord-nord-est, & à se remettre en haute mer, quoique ce fut avec assés de difficulté, & qu'enfin après avoir combattu contre les flots pendant trois jours, ils avoient gagné la baye où nous les trouvions.

Après nous être félicités réciproquement sur la satisfaction de nous voir tous sans accident, nous tinmes conseil sur la maniere dont nous devions nous conduire sur cette côte: il y eut plusieurs débats, & l'on convint enfin que le Capitaine, un Supercargo, deux Ecrivains experts dans les langues Septentrionales, & moi, avec vingt hommes bien ar-

més, nous descendrions à terre, & prendrions avec nous des provisions pour plusieurs jours, ainsi que quelques marchandises qui pussent servir à faire des échanges.

Ce projet fut aussi-tôt mis à exécution: nous fumes prêts en très peu de temps, on mit à l'eau la barque longue qui nous conduisit à terre. Nous montâmes sur une Colline pour voir si nous découvririons quelque habitation, mais nous n'en vimes aucune. Nous gagnâmes une montagne voisine, d'où nous apperçumes entre des buissons & des bruyeres, cinq ou six hommes qui prirent aussi-tôt la fuite, & nous les perdimes bientôt de vue. Nous suivimes leurs traces autant que nous pumes les distinguer, & après une marche d'environ deux heures, comme nous traversions une montagne, nous vimes en descendant plusieurs cabanes à quelque distance, avec trente ou quarante hommes, armés de dards & de flèches, qui paroissoient disposés à nous attaquer. Lorsque nous en fumes plus près, nous commençames à être un peu intimidés, & nous pensions sérieusement à reprendre le

VOYAGE
au Nord.

Chap. V.

An. 1653.

Il fait un
voyage par
terre.

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. V.
 An. 1653.

chemin de nos vaisseaux, jugeant que nous ne gagnerions rien à combattre des hommes, qui nous paroïssent aussi barbares, que sauvages; mais un de nos Ecrivains s'offrit à marcher seul en avant, pour leur parler amicalement, & pour leur demander s'il avoient quelques marchandises dont ils voulussent trafiquer. Il s'avança aussi-tôt avec deux rouleaux de tabac, & un petit baril d'eau-de-vie: quand il fut à la portée de la voix, celui qui paroïssoit leur chef lui cria en langage Moscovite, pour savoir quelles étoient nos intentions. On lui répondit que nous étions Marchands venus pour trafiquer, sans aucun mauvais dessein; il parut satisfait, & dit à notre Ecrivain de s'approcher. Il nous fit signe d'avancer, nous les joignimes en cet instant, & nous fumes bien-tôt bons amis: ils prirent toute l'eau-de-vie, & tout le tabac que nous avions apporté, & nous donnerent des fourures en échange: mais comme nous vimes qu'il leur en restoit une grande quantité, nous les engageames à les apporter au rivage, en leur disant que nous avions beaucoup de

tabac, & d'eau-de-vie à bord, dont nous commercerions volontiers avec eux.

On fit venir auffi-tôt nos barques des vaisseaux, nous conduifimes à bord nos Marchands, qui étoient dans l'admiration: nous fimes présent à chacun d'une once de tabac, & nous leur fimes boire une rafade d'eau-de-vie, ce qui parut les rendre très contents.

Nous achetâmes toutes les fourures qu'ils avoient apportées, ils nous dirent que c'étoit l'unique marchandise du pays, & que si nous voulions aller par terre, ils nous conduiroient jusques dans la Sibirie, parce qu'ils avoient des Rennes & des traîneaux, où l'on se mettoit aisément deux personnes, ces animaux y étant beaucoup plus forts que ceux de la Laponie. En conséquence nous convinmes avec eux qu'ils feroient nos guides en allant & en revenant, & nous leur promimes deux rouleaux de tabac, & deux quartes d'eau-de-vie, pour lesquelles ils se chargerent de nous procurer tout ce qui nous seroit nécessaire.

Le marché étant confirmé, nous

VOYAGE
au Nord.

Chap. V.

An. 1653.

Il fait le
commerce de
fourures.

VOYAGE

au Nord.

Chap. V.

An. 1653.

leur donnâmes encore à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous descendimes à terre, pour être prêts à faire le voyage. D'autres habitants, encouragés par le récit des premiers, vinrent en troupes sur le rivage, & après être restés quelque temps à nous considérer, ils ne se firent aucune peine de venir à bord de nos vaisseaux, où ils vendirent leurs marchandises, & furent régalez d'eau-de-vie, qui leur parut une liqueur délicieuse; par reconnoissance, ils inviterent nos Matelots à venir à leurs habitations.

Description
des habitants.

Ces peuples ne sont pas si grands que les Lapons: ils ont la tête grosse, le visage large & gras, de petits yeux de furets, le nez plat, & le teint bazzané. Ils ont de grosses jambes courtes, & les femmes ne sont pas plus belles que les hommes, étant habillées de la même manière, & adonnées aux mêmes exercices. Leurs habillemens sont de peaux d'Ours blancs, avec le poil en dehors: ils consistent en une espece de jaquette, qui leur tombe jusqu'aux genoux, des culottes étroites, des bas, & un bonnet, avec des souliers d'écor-

ce d'arbre. Ils subsistent de leur chafse, font rôtir leur viande, & la mangent sans sel. Ils n'ont point de pain, & le poisson leur en tient lieu: leur boisson ordinaire est de l'eau, dans laquelle ils mettent infuser du genievre, jusqu'à ce qu'il soit comme en bouillie, n'ayant pas l'usage de le faire bouillir sur le feu: je n'ai pas trouvé ce breuvage désagréable, & je pense qu'on peut s'en contenter quand on n'en a pas de meilleur.

Leurs Cabanes sont basses, & de figure ovale, couvertes d'os de poisson, sans autre lumière que le jour qui entre par la porte, laquelle ressemble assés à l'ouverture d'un four. Ils n'ont aucune notion de religion, & vivent comme les bêtes, sans avoir rien qui les retienne. Ils boivent jusqu'à l'excès, quand ils peuvent avoir de l'eau-de-vie, & le plus beau présent qu'on puisse leur faire, est cette liqueur, ou du tabac, qu'on échange très avantageusement avec eux pour des fourures. Ils paroissent ne connoître la valeur d'aucune chose, excepté de l'argent monnoyé, dont nous avons trouvé quelques pièces dans ce pays.

VOYAGE
au Nord.

Chap. V.

An. 1653.

Leurs habi-
tations.

VOYAGE

au Nord.

Chap. V.

An. 1633.

L'Auteur
part pour Ja
Sibérie.

On nous dit que nous avions sept traîneaux, qui fut tout ce qu'ils en purent rassembler, & nous en chargeames un de près de quatre milliers de tabac, d'eau-de-vie, d'or, d'argent, & de cuivre. Je me mis dans un autre vis-à-vis du Supercargo : nos Ecrivains, les deux guides de Borandie, & nos Matelots, dont nous avions pris un de chaque vaisseau, se partagerent dans trois : un Marinier monta dans un, avec du tabac & de l'eau-de-vie ; enfin le dernier fut chargé de nos provisions, & de plusieurs autres choses nécessaires. Lorsque nous fumes tous bien établis dans nos voitures, nous nous mimés en route, & nous fimes environ vingt lieues en huit heures, traversant des plaines, des forêts, des valons, & des montagnes, sans rencontrer aucune créature vivante. Nous fimes halte après cette course, pour raffraîchir nos Rennes avec de la mousse, & nous mêmes avec du bœuf & du biscuit, pendant que nos Borandiens, qui n'aimoient pas notre nourriture, mangerent du poisson sec trempé dans de l'huile, après quoi nous allâmes tous boire de l'eau

à une fontaine voisine, & nous terminâmes le festin par un coup d'eau-de-vie. Quand notre repas fut fini, nous remontâmes dans nos équipages, & après une course de trois heures, nous arrivâmes à un grand village bien bâti, au pied d'une montagne. Nous fumes obligés de nous séparer, parce qu'une seule Cabane ne pouvoit nous contenir tous. Nous couchâmes sur des peaux d'Ours; notre tabac & notre eau-de-vie nous procurant une très bonne reception, & après avoir dormi six à sept heures, nous allâmes voir les habitants pour commercer. Pour quelques pièces d'argent & de cuivre, nous achetâmes sept paires de martres, trois cents écureuils gris, & deux douzaines d'hermines, outre plusieurs peaux de Loups & de Renards blancs. Nous trouvâmes que le tabac n'étoit pas en aussi haute estime en cet endroit, que sur la côte, ce qui ne nous fit aucune peine.

VOYAGE
au Nord.
Chap. V.
An. 1653.



VOYAGE
au Nord.

Chap. VI.

An. 1653.

CHAPITRE VI.

L'Auteur continue son voyage par terre : Il trouve quelques restrictions mises sur le commerce des Martres : Barque construite sans aucun fer : Danger d'acheter des Martres d'autres que du Czar : Industrie des habitants de Vitorza : Voyage à Pezora dans un des vaisseaux du pays : L'Auteur & sa Compagnie y sont très bien reçus : Ils se mettent en route pour la Sibirie.

Mœurs des
habitants.

LA chasse & la pêche sont les seuls amusements, & l'unique occupation de ces peuples. En Été ils mangent leurs mets bouillis, ou grillés sur les charbons, & ils en conservent assés dans cette saison, pour en avoir suffisamment durant l'Hiver. Ils les font sécher au Soleil, coupés par morceaux sur les toits de leurs Cabanes, & ils n'y font pas d'autre apprêt. Ces Cabanes sont basses, avec des toits plats, couverts de gazon, ou de branches d'arbres :

ils changent de demeure comme les Kilops. Ils sont très stupides & brutaux, sans la plus légère idée de religion: leurs habits sont de peaux d'Ours blancs, qui leur descendent jusqu'au gras de la jambe, & ils portent une large ceinture autour du corps. La seule différence qu'on remarque entre les hommes & les femmes, qui sont très habiles à la chasse, est qu'elles ont leurs cheveux tressés sur leurs épaules. Les deux sexes portent un carquois sur le dos, avec une pierre qui coupe comme un rasoir, attachée à leur ceinture. Les cordes de leurs arcs sont tirées de l'écorce d'un certain arbre, & ils portent ordinairement à la main un gros bâton pointu, qui leur sert d'arme défensive.

Lorsque nous eumes terminé nos affaires dans ce village, nous primes chacun congé de nos hôtes avec un verre d'eau-de-vie, & nous montâmes dans nos traîneaux. Nos Rennes couturent environ neuf heures sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elles nous eussent conduits à un village de quelques huttes, que nous trouvâmes abandonnées. Nous y demeurâmes

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. VI.
 An. 1653.

environ trois heures pour nous rafraichir, & pour faire reposer ces animaux, après quoi nous continuâmes notre voyage. Nous fumes quinze heures sans voir aucune créature humaine, ni rien qui marquât que le pays fût habité: mais enfin nous aperçumes trois Chasseurs sur le penchant d'une colline. L'un d'eux étoit habillé comme les Moscovites, avec une longue robe, relevée & attachée autour de son habit par une ceinture de quatre pouces de large. Cet habillement étoit blanc, bordé d'une belle fourure noire, son chapeau étoit aussi de Renard noir, assés ressemblant à un bonnet de Matelot: sa culotte & ses bas étoient de peau de Rennes, & ses souliers ressembloient à ceux qu'on porte à Varanger. Les deux autres étoient équipés comme nous de peau d'Ours blanc, avec le poil en dehors. Ces derniers portoient derrière eux des fourures d'hermine, de martre, de peaux de Loups, de peaux entières de Renards, & de peaux d'Ours, avec la queue pendante: le premier ne portoit qu'une douzaine de corbeaux blancs, & sept martres pendus à sa

ceinture. Nous fumes très surpris de voir qu'il vint au-devant de notre guide Borandien, auquel il parla quelque temps, lui donna place dans son traîneau, & nous quitta.

Ni le Supercargo, ni moi nous ne savions que penser de cette complaisance, cependant nous continuâmes à courir encore une heure sans trouver aucun signe d'habitants. Enfin nous arrivâmes au sommet d'une montagne fort haute, & nous découvrimus au pied plusieurs maisons bâties les unes près des autres, qui formoient une petite ville, d'où l'on voyoit distinctement la mer. Lorsque nous y fumes arrivés, nous jugeâmes par les respects qu'on rendoit au Chasseur, & par l'empressement qu'on marqua, à suivre les ordres qu'il donna pour nous, que ce devoit être un homme de considération.

Il nous reçut très gracieusement dans sa maison, nous vendit quelques belles fourures, & ensuite envoya son valet dans la ville, pour s'informer si quelqu'un vouloit trafiquer pour du tabac, ou de l'eau-de-vie. Il nous amena un assez grand

VOYAGE

au Nord.

Chap. VI.

An. 1653.

L'Auteur
est reçu très
favorable-
ment à Vitor-
za.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VI.

AN. 1653.

nombre de Marchands, & nous y achetâmes plus de quinze cents peaux de toutes fortes, excepté des martres, parce que personne ne peut en vendre, autre que les Officiers qui président aux magasins publics, & qui sont établis par l'autorité du Czar pour régler ce trafic. Ceux qui oseroient le faire sans une permission particulière, seroient sévèrement punis; & si l'on découvroit que quelqu'un voulut passer de ces peaux en fraude, on confisqueroit toutes les autres marchandises qu'on trouveroit dans ses magasins.

Commerce
des martres
défendu sévé-
rement.

Notre charge étoit trop considérable pour un traîneau, notre hôte nous prêta une petite barque, pour une quantité raisonnable de tabac & d'eau-de-vie. Il la fit monter par quelques-uns de ses gens, & sous leur conduite, aidés d'un de nos mariniers, qui les accompagnoit, & qui étoit très expert, nous jugeâmes que nous pouvions sans crainte lui faire regagner nos vaisseaux, quoique nous en fussions éloignés de plus de cent lieues. Cette barque étoit en pointe par les deux bouts, & large au milieu comme une gondole,

entièrement de bois, joint avec des chevilles, sans qu'il entrât aucun fer dans sa construction, pas même un seul clou. Les deux ancres étoient aussi de bois, & d'un poids considérable: au milieu du bâtiment il y avoit un mât de sapin, auquel étoit attaché un morceau d'une étoffe grossière faite d'écorce d'arbre, pour tenir lieu de voile. Les cordages étoient de la même matière, ainsi que les cables qui étoient assés forts. Comme il n'y avoit aucun Officier dans le voisinage, lorsqu'elle fut prête à partir, nous embarquâmes secrètement à bord trente paires de peaux de martres, que nous payâmes argent comptant à notre hôte, & elle se mit aussi-tôt en route. Cet homme couroit de très grands risques, & si l'on fut venu faire la visite, elle auroit occasionné sa ruine, puisque dans ce cas, non-seulement il auroit été puni corporellement, mais on l'auroit envoyé avec toute sa famille travailler aux mines de la Sibirie.

Quand la barque fut hors de notre vue, le Supercargo, les deux Ecrivains, & notre hôte se mirent à boire, pendant qu'avec deux ma-

VOYAGE
au Nord.

Chap. VI.

An. 1653.

Description
de cette ville.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VI.

An. 1653.

riniers j'allai me promener pour voir la ville. Elle se nomme Vitorza, la situation en est très agréable, ayant une montagne de chaque côté, qui s'éleve à une lieue de hauteur. Les maisons sont bâties & bien couvertes d'os de poisson, dont les entredeux sont garnis de mousse, & en quelques endroits plus exposés au vent, on met du gazon, proprement arrangé : sur le haut du toit, on fait une espèce de treillis, pour donner passage à la lumière, & la porte, de même que celles que nous avons déjà vues dans les autres endroits du pays, ressemble à l'ouverture d'un four.

Les habitants sont petits, basanés, avec le nez plat, & les traits mal conformés : les femmes & les enfants paroissent industrieux, ils s'occupent à faire des voiles, ou des filets pour la pêche avec des écorces d'arbres, en se servant d'aiguilles d'os de poisson, pendant que d'autres travaillent à différents ouvrages armés de couteaux & de haches.

Nous n'avons pas encore vendu la moitié de ce que nous avons ap-

porté, & nous étions dans un pays
 abondant en fourrures, ce qui nous
 engagea à tenir conseil, pour déci-
 der de ce que nous ferions. Nous
 convinmes après un mur examen,
 que puisque notre Commission pour
 ce commerce, & pour les découver-
 tes, étoit très étendue, nous irions
 aussi loin que nous trouverions à
 trafiquer avec avantage, & tant que
 nous aurions de l'argent comptant,
 du tabac & de l'eau - de - vie. Après
 avoir pris cette résolution, nous ren-
 voyâmes nos guides avec les Rennes
 & les traîneaux, & nous les char-
 geâmes de trois lettres pour les Ca-
 pitaines, dans lesquelles nous leur
 marquâmes notre succès, & notre
 résolution. Ensuite, avec le secours
 de notre hôte de Vitorza, qui eut
 la complaisance de s'embarquer avec
 nous, nous louames une barque pour
 nous conduire à Pezora, ville Capi-
 tale d'une Principauté de même nom,
 sur la côte Septentrionale de la mer
 de Moscovie. Nous y arrivâmes en
 quinze heures, sans avoir perdu le
 rivage de vue.

Les plus considérables d'entre les
 Moscovites de ce pays, sont durs,

Caractère
 des habitants.

VOYAGE

au Nord.

Chap. VI.

An. 1653.

jaloux, & fans aucune politesse. Je dis les plus considérables, parce qu'il n'y a presque aucun Gentilhomme, ou Noble dans tout le pays. Aussi ne fumes nous pas surpris de voir un Receveur des droits à Pezora, prendre le titre de Gouverneur, & être regardé comme le Premier de la ville. Nous lui fimes une visite au Château, où il nous régala de vieux hydromel très bon, ce qui fut suivi d'eau-de-vie, & de pain d'épices, espèce de colation, fort en usage dans toute la Moscovie. Il étoit chargé de la vente des Martres du Czar, & nous achetâmes tout ce qu'il en avoit, consistant en cinq zimmers, dont chacun contient quinze paires. Il y en avoit deux plus noirs que du jai, & les plus belles que j'aie jamais vues : il nous les vendit mille écus, & nous donna le reste pour huit cents. Toutes ces peaux étoient marquées des armes Ducales de la Russie. Lorsque nous l'eumes payé il nous régala splendidement de gibier, de chair de jeunes Rennes, qui avoit très bon gout, & de poisson frais, parce qu'à notre arrivée il avoit envoyé deux barques pour pêcher, &

pour être en état de nous bien recevoir. Après ce repas nous passâmes huit heures à boire de l'eau-de-vie & de l'hydromel. Je me serois sûrement enivré, si je n'avois mangé un morceau de biscuit de temps en temps, quoiqu'à dire la vérité le pain des Moscovites soit excellent. Enfin en ayant tous un peu plus qu'il n'étoit convenable, nous nous couchâmes sur des peaux d'Ours blancs, parce qu'il n'y avoit pas d'autres lits, & nous y dormimes très bien six ou sept heures. A notre reveil, on nous présenta à chacun une rasade d'eau-de-vie.

Après avoir déjeûné, un Officier eut ordre de nous accompagner dans la ville, & nous fîmes cette promenade, tant pour satisfaire notre curiosité, que pour trafiquer avec ce peuple. Nous trouvâmes bien-tôt un grand nombre de Marchands, & pour quatre cents ducats nous achetâmes cent vingt peaux de Loups, & cinq cents de Renards, les unes & les autres blanches, deux cents fouines, ou faux martres, deux mille écureuils gris, & quarante-huit hermines : nous payâmes moitié en cui-

VOYAGE
au Nord.
Chap. VI.
An. 1653.

vre, qui nous embarassoit, & le reste en eau-de-vie & en tabac. Toutes nos marchandises furent portées à la maison du Gouverneur, où elles furent mises en balots couverts d'une étoffe pareille à celle des voiles de notre barque, & on les chargea sur un petit vaisseau, à la garde de nos Ecrivains, & de trois Borandiens, dont le Gouverneur, qui nous les avoit loués dix ducats, nous garantit la fidélité. Outre le salaire qu'il leur donna pour le voyage, nous leur fîmes présent à chacun d'un morceau de tabac.

Lorsque notre bâtiment eut mis à la voile, ayant le vent à l'Est-Sud-Est, nous nous remîmes encore à boire, & la quantité que notre hôte de Vitorza en prit pouvoit exciter la surprise. Nous y restâmes plus de quatre heures, & nous nous jettâmes ensuite sur nos peaux d'ours pour reposer. Le lendemain matin, sur la demande que nous lui avions faite, il nous fit avoir sept simples traîneaux & autant de Rennes pour nous conduire en Sibérie, avec les provisions nécessaires pour gagner Papinowgorod, ville frontière du

Pezora & de la Sibérie. Le Gouverneur nous donna un de ses domestiques, avec ordre de nous escorter jusqu'à la première station, qui n'étoit qu'à sept lieues, & de voir si on nous y recevroit bien; ce qui ne nous coûta que quatre ducats: en partant le Gouverneur nous força encore de boire cinq à six rasades d'eau-de-vie.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VI.

An. 1653.

Il entre en
Sibérie.

Nous montâmes ensuite dans nos traîneaux, & nous courûmes pendant quatre heures par des chemins non battus, & fort coupés, sans rencontrer autre chose que quatre ours blancs, d'une grosseur énorme, qui nous traversèrent, & se réfugièrent dans un bois voisin. Environ deux heures après, nous nous arrêtâmes à un village, dont nous jugeâmes que tous les habitants étoient à la chasse, parce que nous trouvâmes toutes les cabanes vuides. Nous mîmes pied à terre pour nous rafraîchir; & en même temps, il arriva six familles qui revenoient de chasser, avec une assez bonne prise. Ils avoient six peaux d'ours, quatre de loup, deux hermines & quatre martres. Ils auroient pris la fuite d'abord qu'ils nous virent, si

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. VI.
 An. 1653.

le domestique du Gouverneur de Pezora ne les eût appellés dans un langage qu'ils entendoient, leur disant que nous étions des marchands amis, chargés pour Papinowgorod, & que nous faisons commerce de peaux. Ils quitterent alors leur timidité; & après avoir satisfait leur curiosité, en nous regardant fixement, parce que notre langage, notre figure, & nos habits leur étoient entierement nouveaux, ils nous vendirent toutes les peaux dont ils pouvoient disposer pour du tabac & de l'eau-de-vie : ensuite ils nous fournirent des Rennes & des traîneaux, pour nous conduire à l'embouchure de la riviere de Papinowgorod.



CHAPITRE VII.

L'Auteur rencontre cinq exilés dans les bois de Sibérie, du nombre desquels étoit un Gentilhomme de sa connoissance : la cause de son bannissement : Dureté de la vie de ces malheureux : Description de leurs huttes : L'un d'eux donne à l'Auteur un manuscrit très curieux : Les Danois achettent quelques faux martres & des Renards blancs : ils quittent les exilés, & continuent leur voyage : Danger auquel ils sont exposés : Ils arrivent à la ville de Papinowgorod, où ils sont très bien reçus du Gouverneur & de sa femme : Cérémonie singulière que fait cette Dame.

NOUS quittâmes les bords de la riviere de Pezora, que nous avions suivie depuis quelque temps, & nous gagnâmes celle de Papinowgorod, par des chemins presque impraticables, tant ils étoient pleins de bois & de montagnes. Après avoir couru environ trois heures, comme nous

L'Auteur
rencontre
cinq exilés.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VII.

An. 1653.

approchions d'un bois fort ferré ; nous vîmes cinq hommes habillés de peaux d'ours blancs comme les Moscovites , dont chacun portoit un fusil , & un couteau à gaine à sa ceinture , avec une bourse de l'autre côté.

Notre guide qui étoit très bon , les voyant avancer fit arrêter nos Rennes : quand ils furent à la portée de la voix , un d'eux nous souhaita le bon jour en langue Allemande , disant qu'il voudroit être aussi libre que nous. Notre Supercargo , natif de la Basse-Allemagne , attiré par le son de sa langue maternelle , regarda attentivement celui qui nous parloit , sauta hors du traîneau , le prit dans ses bras , & l'embrassa tendrement , reconnoissant en lui un de ses amis intimes , qui avoit été banni par le Czar pour la chasse des martres , qui est un crime capital.

Il reconnoît
un de ses
amis.

Pendant qu'ils s'entretenoient , j'eus le temps d'examiner les autres : j'en remarquai particulièrement un dont les traits ne me paroissoient pas inconnus , quoique je n'en eusse qu'une idée confuse , sans pouvoir me rappeler qui il étoit. Il me demanda

en François d'où je venois, & où j'allois, en me faisant souvenir que nous nous étions connus à Stockholm. Aussi-tôt qu'il m'eut dit son nom, je le reconnus pour un Gentilhomme de Lorraine, qui avoit été Lieutenant-Colonel d'un Régiment de Cavalerie au service Moscovite, m'avoit rendu service en plusieurs occasions, & même m'avoit offert de me procurer un bon poste à Moscou. Il étoit excessivement changé depuis que je ne l'avois vu, couvert d'habits grossiers, avec la barbe longue & la tête chauve, & accablé par une profonde mélancholie, qui l'avoit réduit presque à l'état d'un squelette.

Je fus vivement touché de le voir dans cet état, après l'avoir connu lorsque sa naissance, son rang, son mérite & sa fortune le faisoient généralement respecter; & je ne pus retenir mes larmes. Il me dit que le Czar avoit eu d'injustes soupçons sur sa fidélité, & qu'il étoit exilé pour trois ans. La description qu'il me fit des peines qu'il souffroit dans ce climat stérile, auroit touché les cœurs les plus insensibles. Il les partageoit avec ses compagnons, dont

VOYAGE
au Nord.
Chap. VII.
An. 1653.

un avoit été Major-Général ; le second, Receveur-Général dans les Etats du Czar ; & le troisieme, un homme d'un état également considéré.

Misere des
exilés.

Il se passoit peu de jours qu'ils ne fussent attaqués de quelques bêtes sauvages qui marchent ordinairement par troupes pour chercher leur proie. Ils n'avoient d'autre subsistance que celle qu'ils pouvoient se procurer, parce que dans ce pays, donner du secours aux exilés, est un crime suivi d'une punition sévere. Ils étoient condamnés à fournir aux Officiers du Czar un certain nombre de martres ; & s'ils y manquoient, on les fouettoit durement avec des lanieres de cuir, jusqu'à ce qu'ils eussent le corps tout couvert de sang, ce qui, joint à la rigueur du climat, & à la fatigue qu'ils souffroient par l'inclémence des temps, rendoit leur vie plus misérable qu'il n'est possible de l'exprimer. Ils déclamoient fortement contre le Czar, & protestoient que lorsque le temps de leur exil seroit fini, ils ne songeroient qu'à se mettre hors de sa puissance, & à s'éloigner de ses Etats. Nous leur offrimes

de faire nos efforts pour faciliter leur évasion ; mais ils nous répondirent que cela étoit impossible , parce que toutes les frontières étoient garnies de forts, dont les Commandants connoissoient parfaitement leur visage, & que la mort la plus cruelle qu'on pût imaginer, seroit la punition qu'on leur feroit souffrir, ainsi qu'à nous s'ils essayoient de profiter de nos offres.

Après nous être rafraîchis avec eux sur la mouffe, au moyen des provisions que nous avions apportées, nous résolûmes de demeurer encore quelques heures, ne pouvant nous résoudre à quitter si promptement des gens que nous avions vu dans un état brillant, quand la fortune les combloit de ses faveurs. Mon inclination me portoit à rester quelque temps avec eux ; mais il n'en étoit pas de même de mes compagnons, qui n'avoient pour objet que le profit du commerce qu'ils feroient dans ce voyage, au lieu que je cherchois particulièrement à satisfaire ma curiosité. Je connoissois le Lieutenant-Colonel pour un homme d'un excellent jugement, & très en état de répondre à toutes les questions que

VOYAGE

au Nord.

Chap. VII.

An. 1653.

VOYAGE je pourrois lui faire sur la Ruffie, &
 au Nord. sur les pays où il avoit demeuré; &
 Chap. VII. j'en aurois été d'autant plus flatté,
 An. 1653. que les observations d'un homme
 aussi sensé, & qui avoit autant d'ex-
 périence, auroient donné un nou-
 veau poids à mes propres remarques.
 On pourroit croire que le désir de
 passer quelque temps avec ces infor-
 tunés, étoit uniquement fondé sur
 celui d'acquérir ces connoissances;
 mais je puis protester que j'étois en-
 core plus fortement entraîné par celui
 de contribuer à la consolation de
 malheureux que je croyois dignes
 d'un meilleur sort.

Leurs habi-
 tations.

Ils furent très satisfaits de voir que
 nous voulions passer quelque heures
 en leur compagnie; & pour nous y
 encourager, ils nous conduisirent à
 cinq petites huttes qu'ils avoient éle-
 vées dans le bois voisin, & où ils
 se retiroient séparément quand ils
 vouloient se livrer à leur mélancholie,
 & s'entretenir dans les douces
 idées d'un avenir plus heureux, ou
 dans les tristes réflexions sur leur mi-
 sere actuelle. Il y avoit assez de place
 pour nous recevoir tous; & nous
 ordonnâmes à nos guides de déhar-

nacher nos Rennes, & d'y apporter nos marchandises. La compassion & le respect furent les motifs qui nous engagèrent à cette visite, le Supercargo & moi; mais nos compagnons y furent attirés par l'espérance d'y acheter quelques bonnes fourures. Ces Messieurs nous dirent qu'ils en avoient de très belles indépendamment de quelques martres, qui étoient réservés pour le Czar, & dont ils ne pouvoient par conséquent disposer.

La structure de ces cabanes nous prouva évidemment que la nécessité est la mere de l'invention. Elles étoient plus hautes que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors dans notre voyage, & beaucoup plus commodes, ayant chacune deux ou trois chambres avec des treillis au mur pour donner entrée à la lumière. Elles étoient construites en sapin, & pavées d'os de poisson fort épais; ce qui faisoit paroître le plancher aussi beau que de l'ivoire. Il y avoit au dessus un bouquet d'arbres assez agréables; & pour les défendre des attaques des bêtes sauvages, ils y avoient fait un fossé, palissadé avec

V O Y A G E
 au Nord.
 Chap. VII.
 An. 1653.

de forts poteaux, & des pieces de bois traversantes, dont le dessus étoit garni d'os de poisson qui formoient comme autant de lances, enforte que lorsque leurs portes étoient fermées, ils étoient autant en sûreté que dans une place fortifiée. Ils avoient au dedans un magasin de biscuit, de chair de Rennes salées & d'hydro-mel, avec tous les ustensiles nécessaires pour la chasse & pour la pêche.

Pendant que le reste de la compagnie s'amusoit à boire, le Lieutenant-Colonel, qui étoit un homme fort sobre, & moi, nous nous retirâmes dans une autre hutte pour renouveler avec plus d'agrément notre ancienne connoissance. Il me dit que son intention étoit de retourner dans sa patrie, quand le temps de son exil seroit fini; & il me donna son adresse en Lorraine. Sa conversation me fut très agréable; & le feu qu'il mit dans la description qu'il me fit du séjour affreux qu'il habitoit, & de la barbarie de la nation, m'en rendit la peinture encore plus frappante. Je le priai de me faire part de quelques observations sur les usages, les dispositions

& les mœurs des Moscovites, en lui disant que j'avois dessein de donner au public la Relation de mon voyage, & qu'une description des parties intérieures, dont je n'avois pas le temps de m'instruire personnellement, le rendroit beaucoup plus intéressant.

Il me répondit que nous avions trop peu de temps pour nous entretenir sur un sujet aussi étendu : mais il ajouta qu'il avoit écrit ses observations sur les différentes Provinces de cet Empire pendant seize ans qu'il y avoit demeuré ; & ouvrant une cassette, il me donna un manuscrit qui contenoit environ vingt feuilles. Je refusai d'abord de l'accepter ; mais il insista à me le faire prendre, en disant qu'il ne pouvoit lui être d'aucun usage, parce que les maux qu'il y avoit soufferts, lui avoient donné un tel dégoût pour ce pays, que lorsqu'il en seroit sorti, le moindre souvenir lui seroit affligeant. C'est à ces Mémoires que le public est redevable de ce que j'ai ajouté sur les mœurs & la politique de la Russie, ainsi que sur ce qui regarde la Sibérie.

Comme ils m'ont paru aussi utiles,

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIIe

An. 1653.

L'un d'eux
donne un
Manuscrit à
l'Auteur.

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653. qu'exacts & amusants, j'ai fait mes efforts pour les rendre plus conformes au goût général, en retranchant quelques détails, & quelques répétitions inutiles. Les réflexions du Lieutenant-Colonel sur les hommes & sur les autres objets, sont aussi justes que judicieuses; & il y a joint de temps en temps quelques particularités de l'Histoire de Moscovie; ce qu'il a fait avec d'autant plus de facilité qu'il parle & écrit la langue du pays aussi exactement & aussi élégamment que les meilleurs littérateurs. Il est vrai qu'il ne faut pas un grand effort pour les surpasser; & qu'en général les Moscovites ne se piquent pas d'être savants. Ils ont même un mépris inné pour la littérature; & leur Clergé est aussi brute & aussi ignorant que leurs laïques.

Lorsque nous eumes parlé assez long-temps, mon ami & moi, nous nous jettâmes pour dormir sur les peaux d'ours; & nos compagnons en firent de même quand ils furent las de boire.

Le lendemain nous nous levâmes matin, & accompagnés des cinq exilés, chacun de nous étant armé d'un fusil,

fusil, nous traverfâmes les bois, & nous examinâmes les pieges, pour voir ce qui avoit été pris dans ceux qu'on avoit tendus le soir. Nous n'y trouvâmes que quelques fouines grises, & environ une douzaine de renards blancs; mais nous ne voulumes pas nous fatiguer à chasser, parce que nous avions dessein de continuer notre voyage l'après-midi.

Nous retournâmes donc aux huttes; nous dînâmes de bon apétit avec nos hôtes; nous bumes amplement, & nous primes congé d'eux, très fâchés de ne pouvoir contribuer au soulagement de gens d'autant de mérite. Ils nous forcerent en partant d'accepter quelques hermines, des peaux d'ours, de renards & de loups, pour lesquelles ils ne voulurent pas recevoir d'argent: mais nous insistâmes à leur faire présent de tabac, d'eau-de-vie & d'étoffes; & nous eumes soin de faire enforte que ce que nous donnions excédât la valeur de ce que nous avons reçu. Les larmes furent réciproques lorsque nous partimes; & quand nous eumes enfin dit le dernier adieu, nous montâmes sur nos traîneaux,

VOYAGE
au Nord.
Chap. VII.
An. 1653.

Il continue
son voyage.

VOYAGE
au Nord. & nous continuâmes notre route avec la promptitude ordinaire.

Chap. VII. Après environ trois heures de

An, 1653. course nous arrivâmes à cinq ou six huttes, habitées par dix ou douze gens du pays, qui nous vendirent tout ce qu'ils avoient de peaux : mais en reprenant les bords de la riviere de Pezora, nous trouvâmes que les villages étoient plus fréquents, quelques-uns abandonnés, & d'autres avec les habitants. Par-tout où nous rencontrâmes du monde nous y achetâmes des fourures, soit pour de l'eau-de-vie, soit pour de l'argent ; mais personne ne voulut se hasarder à nous vendre des martres. Enfin nous arrivâmes à une chaîne de montagnes très rudes & très hautes, toujours couvertes de neiges, qui séparent la Sibérie de la Borandie.

Stérilité du
Pays. Ce voyage fut le plus fatigant, le plus désagréable & le plus dangereux que nous eussions encore fait. Nous y trouvâmes l'air très mal sain, la terre absolument stérile, & les chemins fréquentés uniquement par les ours blancs & par les loups, qui nous firent souvent craindre pour notre vie ; cependant je crois que

Ces animaux nous craignoient autant que leur vue pouvoit nous effrayer ; car ils prenoient la fuite de toutes parts, épouvantés peut-être par l'éclat de nos armes, que nous tenions toujours disposées à notre avantage.

Après avoir marché pendant plus de douze heures dans ces montagnes, qui fatiguoient beaucoup nos Rennes, nous descendimes dans un village de Sibérie, dont les habitants portoient des chemises de lin, des botines étroites, & des habits de peaux d'ours avec le poil en dehors. Ils nous parurent moins barbares que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, nous reçurent très bien, & nous demanderent poliment quel étoit notre pays, quelles affaires nous attiroient dans le leur, & en quel lieu nous allions. Quand nous eumes répondu à leurs questions, ils nous vendirent toutes leurs peaux argent-comptant, nous régalerent de gâteaux de riz, de pain d'épices, & de chair sèche d'ours & de loup nous humes assez pour ranimer notre courage, & nous nous couchâmes ensuite sur des peaux d'ours, dans des maisons bâties comme celles de

VOYAGE
au Nord.
Chap. VII.
An. 1653.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VII.

An. 1653.

Il arrive à
Papinowvgo-
rod,

Laponie. A notre lever, ils nous présentèrent à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous nous mimes ensuite en route pour Papinowgorod, où nous arrivâmes en vingt heures.

Le Gouverneur de cette ville, instruit de notre arrivée, envoya aussi-tôt s'informer de notre pays, & des affaires qui nous faisoient venir dans le sien. Nous nous rendimes au château, & nous répondimes à toutes ses questions, de maniere qu'il en parut très content. Quand il fut que nous étions des Marchands Danois, & que nous venions acheter des fourures, il nous reçut avec amitié; & voulant nous marquer une attention particuliere, il fit venir sa femme pour nous entretenir; complaisance très rare dans ce pays.

Politesse
singuliere de
la femme du
Gouverneur.

Elle parut avec une bouteille d'eau-de-vie dans une main, & une tasse d'argent dans l'autre. Elle étoit suivie d'une fille qui portoit un plat avec du pain d'épices. Nous la saluâmes à la façon des Moscovites, en courbant notre tête; elle défit un de ses noeuds de manche qu'elle laissa tomber à terre: notre Supercargo le ramassa, le baissa, & me le donna pour

en faire de même. Elle le reprit en suite, le ratacha, & nous présenta à chacun une rafade d'eau-de-vie, & un morceau de pain d'épices, s'assit au bout de la table à côté de son mari, où elle resta quelque temps, & lorsqu'elle se fut retirée, le Gouverneur nous régala d'un excellent souper.

Nous passâmes la nuit dans le château où nous dormîmes dans des lits que je trouvai très bons pour le pays. Aussi-tôt que nous fumes levés, le Gouverneur vint à nous avec un valet qui portoit une bouteille d'eau-de-vie, dont il nous fit boire à chacun un grand verre. Il nous montra ensuite ses peaux, & quoiqu'elles fussent les plus chères de toutes celles que nous avions encore vues, elles étoient très bien choisies & valoient le prix qu'il nous en demanda. Quand il eut disposé de ce qui lui appartenoit, il ordonna à ses domestiques de s'informer de celles qui étoient à vendre dans la ville : Je laissai le Supercargo faire les marchés les plus avantageux qu'il lui fut possible, & je m'amusai à me promener dans la place.

VOYAGE
au Nord.
Chap. VII
An. 1653.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An, 1653.

CHAPITRE VIII.

Description des bâtimens, des habitans & des usages de Papinowgorod: Les Siberiens sont très jaloux de leurs femmes: Grande force de leurs loix: L'Auteur & sa compagnie quittent Papinowgorod, & entrent dans le pays des Samoïedes, qui adorent le Soleil: Ils arrivent sur la côte de Borandie: Ils mettent à la voile pour la nouvelle Zemble dont les habitans prennent la fuite: Idole nommée Fetizo: L'Auteur est attaqué d'une maladie ordinaire en ce pays: conduite prudente qu'il tient pour sa guérison: Description de la pêche du cheval-marin: Grand prix de la corne de cet animal.

Description
de Papinow-
gorod.

LES maisons de Papinowgorod sont basses & mal bâties, de terre ou de bois, dont les fentes sont remplies de mousse. Au lieu de pavé, les rues sont garnies de pièces de bois très bien jointes. Le pays des environs est très fertile, & bien ar-

rosé par une belle riviere, où l'on trouve une grande quantité de diverses espèces de poissons excellents. Les gens au-dessus du commun portent de longues robes avec des manches étroites d'une autre couleur, qui leur tombent jusques sur les doigts. Ils ont dessous des culottes & des bas de pareille étoffe. Leurs souliers, ou plutôt leurs bottines, semblables à celles des Polonois, sont de cuir, bleu, rouge ou jaune, & boutonnées par le haut. Ils portent des bonnets de drap bordés & facés d'hermine, de martre, & souvent de peau de renard noir. Les femmes en général y sont grasses, belles & fort agréables : elles ont les cheveux d'un très beau chatain qui leur tombent en boucles sur les épaules. Elles portent de larges ceintures garnies de perles, & leurs chemises sont de très beau coton avec des manches frisées depuis le poignet jusqu'à l'épaule, en sorte qu'il entre près de cinq aunes de coton dans chacune : aussi font-elles très peu d'usage des manches de leurs robes, qui sont très longues, & ne sont souvent attachées qu'avec des épingles. Ces robes ou habits

 VOYAGE
 au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

de dessus, leur descendent jusqu'aux pieds comme ceux des hommes, elles sont d'étoffe bleue, rouge ou violette bordées de martre, ou de peau de renard blanc.

Les naturels de Sibirie sont graves & hardis : ils se servent très bien de l'arbalète, sont ignorants, grossiers & avarés, jaloux de leurs femmes qu'ils tiennent ordinairement sous la clef ; quand ils ne le font pas, elles n'osent sortir de leur maison sans la permission de leurs maris, & elles croient qu'ils ne les aiment que médiocrement s'ils ne les battent pas fréquemment, tant la coutume a de force. La religion de ce pays se nomme le Nicolaïsme, leurs procès sont promptement terminés, & leurs loix qui ne sont pas si compliquées ni si étendues que les nôtres, les mettent à couvert de tous les détours & de toutes les chicanes qui deshonnorent les nations qu'on nomme plus policées. On ne voit point chez eux cette pernicieuse race des suppôts de la chicane qui dans nos pays dévorent la substance d'un plaideur ignorant ou peu sur ses gardes, & qui sous le prétexte spécieux de donner aide

à l'innocent, & de soutenir le bon droit opprimé, s'enrichissent des dépouilles de la veuve & de l'Orphelin. En Sibirie le parjure est puni sévèrement; le meurtrier paye ordinairement de sa vie; l'adultere de l'un & l'autre sexe est lapidé; & le voleur est châtié suivant la nature de son crime; enfin toutes les cours de justice y sont réellement des cours d'équité. Nous nommons ce pays barbare: mais prenons le flambeau de la raison pour en comparer les mœurs avec les nôtres, & jugeons qui mérite le mieux cette épithete.

Lorsque nous eumes fait des balots de nos fourures, parmi lesquelles il y avoit quelques martres que le Gouverneur nous avoit vendues secrettement, nous trouvames que nous en avions assez pour charger un traîneau & la moitié d'un autre. Il nous restoit encore un peu de tabac & cinq mille ducats, & nous nous déterminames à retourner à nos vaisseaux, en passant par le pays des Samoïedes, dans l'espérance que nous trouverions en route des occasions favorables d'en disposer, & d'acquérir une plus grande quantité de four-

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An. 1697

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

rures. Dans cette vue, nous achetâmes du Gouverneur des provisions pour douze jours, des Rennes pour tout le voyage, & nous chargeâmes de nouvelle eau-de-vie, parce que nous avions consommé tout ce que nous avions d'ancienne. Quand nous eûmes conclu notre marché, & donné l'argent dont nous étions convenu, nous fûmes obligés de boire ce qu'on appelle le vin du marché, suivant l'usage de toute la Russie: nous eûmes le verre à la main pendant dix heures, & ensuite on nous laissa reposer.

L'Auteur
revient par le
pays des Sa-
moïedes.

Le lendemain nous trouvâmes à notre lever tout disposé pour notre départ. Nous montâmes sur nos traîneaux, & nous nous mîmes en route; nous courûmes dix-sept heures en nous arrêtant de temps en temps pour acheter quelques fourures, & après avoir traversé les montagnes de Riphée, que nous fûmes six heures à passer, nous entrâmes dans le pays des Samoïedes, où nous ne trouvâmes d'abord que d'affreuses montagnes, remplies de sapins, de pins & de genevriers, dont la terre étoit couverte de mousse en quelques endroits & de neige en d'au-

tres. Nous y voyions de toutes parts des loups, des ours & des renards blancs, ce qui nous jettoit souvent dans une terreur affés justement fondée.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An, 1653.

Lorsque nous eumes atteint le sommet du mont Stolphen, où la riviere de Borfogatz prend sa source, nous trouvames un petit village où nous achetames diverses sortes de fourures, particulièrement des castors & des loutres. Nous fimes nos efforts pour persuader aux habitants que nous ne courions aucun risque d'être fouillés jusqu'à nos vaisseaux; ils refuserent affés long-temps de nous vendre des peaux dont le commerce est prohibé, mais nous parvinmes enfin à les rendre plus hardis par le secours de l'eau-de-vie, & ils nous céderent alors les plus beaux martresque nous eussions eu dans tout notre voyage.

Après avoir dormi quatre ou cinq heures en commun, avec toute la famille, hommes & femmes, sur des peaux étendues par terre, dans la principale hute du village, nous fumes éveillés par notre hôte, qui se leva & les appella tous. Lorsque je les vis sortir, la curiosité m'excita à les suivre, & je les apperçus derrière

Religion &
mœurs des
Samoïedes.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

la cabane, à quelque distance, tous à genoux, les yeux & les mains élevées vers le Soleil levant, comme pour lui rendre un Culte d'adoration, & en effet j'appris depuis, qu'ils regardoient cet astre comme un Dieu. Les Samoïedes sont plus petits, & plus gros que les Lapons & les Borandiens: ils ont la tête grosse, le nez plat, très peu de traits dans le visage, & presque point de cheveux. Les femmes sont encore plus mal favorisées de la nature que les hommes: elles vont à la chasse comme eux, avec des arcs & des flèches, & y élèvent leurs enfants. Leur habillement est à peu près le même, excepté qu'elles portent une tresse de cheveux, qui leur tombent entre les épaules, & elles y joignent une espèce de queue de ruban fait d'écorce d'arbre, qui leur descend jusqu'aux talons. Hommes & femmes portent un bonnet fouré de peau d'agneau, des culottes de peau d'ours blanc, des bas, des souliers, & des jupons des mêmes peaux, qui ne leur descendent que jusqu'aux genoux. Par dessus tous ils portent une peau d'ours noir, dont les pattes pendent

aux quatre coins, & ils la tournent toujours plus du côté droit, que du côté gauche. Elle est attachée sur leurs épaules avec un carquois plein de flèches.

V O Y A G E
au Nord.
Chap. VIII.
An. 1653.

Après nous être défait de tout ce que nous avons apporté dans ce voyage, & après y avoir acquis de très belles fourures, nous retournâmes en douze jours à nos vaisseaux, qui nous attendoient au lieu indiqué sur la côte de Borandie. Nous y portâmes toutes nos marchandises, nous payâmes notre guide, nous nous embarquâmes, & deux heures après nous mîmes à la voile avec un bon vent pour la Zemble que nous vîmes dès le lendemain. L'après midi nous jettâmes l'ancre près du rivage, à une bonne profondeur, & comme le temps étoit très clair, nous vîmes à quelque distance environ trente hommes, qui paroissoient plus barbares qu'aucuns de ceux que nous eussions encore rencontrés. Ils étoient armés d'arcs & de flèches, & à genoux pour adorer le Soleil couchant. Après quelque délibération, il fut décidé que chacun des vaisseaux enverroyoit sa barque longue pleine

Les Danois
partent pour
la Zemble.

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. VIII.
 An. 1653.

d'hommes bien armés, & en état de se défendre s'ils étoient attaqués par ces sauvages, avec lesquels on vouloit essayer si l'on pourroit faire quelque commerce. Je fus du nombre de ceux qu'on choisit pour ce service; mais aussi-tôt que nous fumes descendus, les sauvages se leverent, & déchargerent leurs flèches sur nous, après quoi ils prirent la fuite avec une vitesse prodigieuse, sans que nous eussions reçu aucun mal, parce qu'ils avoient tiré de trop loin pour nous incommoder.

Idoles du
 Pays.

Nous les poursuivimes autant qu'il nous fut possible, dans l'espérance de faire un ou deux prisonniers, de les bien traiter, & de les renvoyer ensuite pour apprivoiser les autres. Tous nos efforts furent inutiles, nous les perdimes de vue près d'une colline couverte de neiges, cependant nous continuâmes à avancer dans le pays. Nous arrivâmes à un terrain élevé, où nous trouvâmes une Idole, que les habitants appellent Fetizo, & un de nos gens, qui avoit déjà été dans le pays, nous assura que le diable rendoit quelquefois des oracles par son organe. Elle étoit de

figure humaine, de bois grossièrement travaillé, & nous vîmes devant elle deux Zembliens à genoux, mais aussi-tôt qu'ils nous apperçurent, ils se retirèrent précipitamment dans un bois de sapin. La nuit approchoit, nous ne crûmes pas devoir les suivre, & nous résolûmes de retourner à nos vaisseaux jusqu'au lendemain matin.

Cette même nuit je fus saisi d'un violent vomissement, & d'une grande douleur de tête, qui dura trois heures, après lesquelles ma gorge devint si douloureuse que je ne pouvois avaler; les glandes en étoient très enflées, ainsi que mes gencives: mes dents devinrent branlantes, mes jambes pouvoient à peine me supporter, tant j'avois de foiblesse, mon estomach ne faisoit plus ses fonctions, la fièvre me prit avec violence, j'eus des demangeaisons insupportables de la tête aux pieds, avec une ébullition de sang, l'haleine très courte, ne respirant qu'avec difficulté. Pour appaiser ma soif, je me servis de vinaigre & d'eau mêlés ensemble, mais voyant après deux jours que le mal ne diminuoit point, je jugeai qu'il

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An. 1693.

Maladie &
guérison de
l'Auteur.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

venoit des glandes pituitaires, enflammées partie par le froid, & partie par l'usage des viandes salées, ce qui avoit dérangé toutes les humeurs. Je m'abstins aussi-tôt de toute nourriture où il y eût du sel : je bus une ceuillerée d'eau-de-vie, & de syrop de réglisse à chaque heure, je me gargarisai la gorge avec de l'eau-de-vie, ou du vinaigre, & je me frottai la bouche de miel rosat. Plusieurs hommes de notre équipage furent attaqués de la même maladie, & en observant cette méthode pour nous traiter, je réussis en quinze jours à les guérir, & à me guérir moi-même.

Les autres vaisseaux en furent également infectés, & il mourut deux hommes entre les mains des Chirurgiens, qui voulurent les traiter par les saignées, & les purgations, ce qui n'eut aucun succès. Alors on fit une consultation, je fis le rapport de la conduite que j'avois tenue, & je la justifiai par des preuves. Elle fut adoptée, & je ne m'en suis jamais écarté par la suite.

J'ai observé dans la pratique de la Chirurgie, que les saignées & les

purgations ne doivent point être administrées dans les maladies cacochymiques, ni dans celles qui sont occasionnées par de mauvaises humeurs qui refluent dans le sang. Il arrive souvent qu'elles causent la mort au malade, dont elles affoiblissent la vue, débilitent les nerfs, diminuent la chaleur naturelle, & consomment l'humide radical. Je ne prétens pas cependant condamner entièrement la saignée, & je crois qu'il est nécessaire d'en faire deux ou trois dans toutes les maladies de chaleur, ainsi que dans les plethoriques.

Après être demeurés seize jours sur la côte de la Zemble, tous les équipages se trouverent en bonne santé, à l'exception de trois ou quatre hommes, qui même étoient bien près de leur parfaite guérison, & nous mimes à la voile avec un bon vent pour le détroit de Weygats, où nous voulions faire la pêche des chevaux marins. Nous demeurâmes trois jours sans en voir aucun, quoique nos chaloupes fussent en mer avec huit hommes, non compris les rameurs, armés de harpons, & des autres ustensiles nécessaires, toujours

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

Ils vont au
détroit de
Weygats.

VOYAGE
 au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

sur le qui-vive. Enfin le troisième jour on découvrit trois de ces poissons, dont un avoit une grosse corne au front. Les premiers le frappèrent avec leurs harpons, lâchèrent de la corde en quantité suffisante, & se retirèrent pour être hors de sa portée, tant qu'il se débattroit : mais il s'affoiblit bien-tôt, on lui coupa la tête, & on laissa le corps en mer, parce que la chair n'en est bonne ni à manger, ni à faire de l'huile. On fait la pêche du cheval marin, uniquement pour en avoir les dents, & la corne, qu'on vend beaucoup plus cher que les dents de l'Eléphant, parce qu'elles sont plus blanches, & ne jaunissent pas de même. La corne de celui que nous primes avoit dix pieds de long : elle étoit fort pesante, & depuis la racine, qui étoit aussi large que l'épaule d'un homme. jusqu'à la pointe, elle alloit toujours en décroissant, d'une forme torse très agréable. Une des barques ayant approché de trop près un autre poisson pour ne le pas manquer, & ne s'étant pas retirée à propos, fut renversée d'un coup de la queue de cet

animal, qui commença à en frapper avec fureur, aussi-tôt qu'il sentit le harpon. Deux hommes furent noyés par cet accident, cependant nous primes le poisson, & quoiqu'il ne nous recompensât pas de la perte de nos Matelots, il nous fut très avantageux, parce que les dents en étoient très grosses, & d'une grande blancheur.

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

Après cette aventure nous fumes quatre jours sans trouver aucuns de ces poissons, & nous nous préparions à quitter cette station, quand nous en aperçumes quatre très gros; nous en primes trois, & en douze heures nous en découvrimes cinq autres, dont un étoit à corne. Il s'échapa avec ses compagnons: mais peu de temps après nous en frappâmes un, dont chacune des dents machelières pesoit vingt-neuf livres. Deux jours après nous en primes encore cinq, entre lesquels il y en avoit un à corne, mais il étoit petit, & n'avoit guères que sept pieds de long. Nous fumes ensuite cinq jours sans en voir, & nous profitâmes d'un vent de Nord-est pour faire voile vers les détroits de Weygats,

Quantité
prodigieuse
d'Ours.

dans l'espérance de pouvoir le passer, ce qui raccourciroit de trois quarts le chemin des Indes Orientales, si l'on y réussissoit. A peine avions-nous fait trente - six lieues, que nous nous trouvâmes embarrassés dans les glaces, & entourés de ces montagnes aussi de glaces, & toutes couvertes de neiges, qu'on voit toujours à l'entrée de la mer glaciale : on les nomme Pater-noster, & elles étoient en si grande quantité, que nous ne pumes aller plus loin. C'est de ces obstacles qu'on a donné à ces détroits le nom de Weygats, qui en Anglois signifie ce qu'on ne peut passer. Nous jettâmes l'ancre près terre sur la côte Orientale de la Zemble : un de nos hommes, qui descendit à terre, y fut renversé par un Ours, qui le surprit par derrière : heureusement nous le vîmes, & nous tuâmes l'animal à coups de fusil, autrement l'homme auroit péri sans ressource. Cet accident empêcha le reste de l'équipage de descendre à terre : mais peu de temps après trois autres Ours vinrent à côté du vaisseau, & même un d'eux grimpa à bord, quoique nous eussions cou-

pé les pattes du premier, & que nous eussions tué le troisième d'un coup de fusil. Lorsque cet animal monta, un des Matelots qui se trouva près de lui, fit un cri affreux, ce qui nous fit prendre les premières armes offensives que nous trouvâmes sous la main, & cette bête féroce périt bien-tôt sous nos coups. Nous en tirâmes & tuâmes encore deux autres, qui nageoient près de nous, & nous pensâmes que leur mort nous délivreroit à l'avenir de semblables attaques, mais nous fumes trompés dans notre attente. Quelques heures après dix ou douze s'avancèrent sur les glaces le plus près de nous qu'il leur fut possible, ensuite ils se jetterent dans l'eau, & nagerent directement à notre vaisseau : nous réüssimes à les tuer tous, mais semblables à la tête de l'hydre, plus nous en détruisions, & plus il en venoit sur nous, qui descendoient des hauteurs. Enfin voyant que nous avions affaire à un si grand nombre d'ennemis terribles, nous retournâmes à la côte Occidentale de la Zemble, & nous nous dégageames des détroits de Weygats en quinze heu-

VOYAGE
au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. IX.
 An. 1653.

res avec un bon vent d'Est; mais ce ne fut qu'après avoir été exposés à de grands dangers par les montagnes de glaces qui s'opposoient à notre passage, & qui nous incommodoient excessivement.

C H A P I T R E I X.

Quelques gens d'équipage descendent dans une des Isles des détroits de Weygats, où ils tuent un grand nombre d'oiseaux: Description de celui qu'on nomme Penguin: Ils descendent à la nouvelle Zemble, & se rendent maîtres de quelques-uns des habitants: Forme de barques singulières: Habillements de peau d'Oiseaux: Laideur des habitants de ce pays: Phénomène étonnant dans l'air: Une violente tempête jette l'Auteur vers le mont Hécla: Il veut examiner cette montagne, & est en danger d'être suffoqué: Propriété singulière de deux Fontaines en Islande. Sentiment absurde de gens qui prétendent que l'Enfer est dans cette montagne: Quelle est la

nature du terrein en Islande, raison de sa stérilité. Habillements, mœurs & coutumes des Islandois : Leur penchant à la Négromancie : Description d'une Trombe qui cause quelque frayeur à l'Auteur & à ses compagnons : Leur vaisseau arrive en Dannemarck, & est déchargé à Christianhaven : Conclusion du journal de l'Auteur par quelques remarques sur la Corne de Licorne.

VOYAGE

au Nord.

Chap. IX.

An. 1653.

QUELQUES hommes de notre équipage descendirent à l'embouchure des détroits dans une isle couverte de sapins & de geniévriers, où nous tirâmes environ soixante Penguins, que nous emportâmes à bord. Cet oiseau n'est pas plus haut qu'un Cigne, mais il est beaucoup plus gros, avec un bec aigu, sous lequel commence une espèce de poche qui descend en s'élargissant jusqu'au milieu de l'estomach. C'est où l'animal conserve sa nourriture, & d'où il la retire pour la manger ensuite à son aise. Les Penguins ont les pieds plats comme les Oyes, & sont de couleur brune : la chair en est de très bon gout, approchant de

Description
des Penguins.

VOYAGE
au Nord
Chap. IX.
An. 1553.

celle du Canard sauvage, mais beaucoup plus grasse & plus délicate. C'est ce que nous avons trouvé de meilleur dans tout notre voyage. Avant de les accommoder nous étions obligés de les écorcher, parce que la peau en est épaisse & rude.

Les Danois
se rendent
maîtres de
deux Zem-
bliens.

Etant demeurés deux jours dans cette île, nous levâmes l'ancre, & nous remîmes à la voile avec un vent frais de Sud-est, qui nous degagea bien-tôt des détroits de Weygatz, & après environ trente heures de cours, nous nous trouvâmes vers la pointe de terre où nous avions vu les Zembliens adorer le Soleil. Le Roi de Dannemarck étoit très curieux d'avoir quelques détails exacts sur les richesses, & sur la nature de la Zemble; & pour acquérir plus aisément ces connoissances, il avoit ordonné à nos Officiers de prendre quelques naturels du pays. Nous résolûmes d'exécuter ses ordres, si cela nous étoit possible, & pour y réussir, trente de nous furent partagés dans les chaloupes. Je dis de nous, parce que j'étois toujours de toutes les expéditions qui pouvoient me faire voir quelque chose de curieux

ou de nouveau. Nous vîmes bien-tôt un Zemblien dans son canot environ à une demi-lieue de terre : mais aussi-tôt qu'il apperçut que nous ramions à lui, il s'éloigna avec tant de vitesse, qu'il y auroit eu de la folie à vouloir seulement essayer de le joindre. Il gagna le rivage, jeta son canot sur ses épaules, & prit sa course avec la vitesse d'un Cerf, sans paroître embarrassé ni par le canot, ni par un dard qu'il tenoit à la main droite. Nous le vîmes monter une colline, & en peu de temps il fut entièrement hors de notre vue. Nous en découvrîmes bien-tôt deux autres plus avant en mer, que nous environnâmes avec assés de difficulté, & dont nous parvinmes à nous rendre maîtres; mais quand ils virent qu'il ne leur étoit plus possible d'échaper, ils poussèrent des hurlements si affreux, que je n'en ai jamais entendu de semblables.

Il y avoit un homme & une femme habillés de peaux de veaux marins, dont le poil étoit tourné en dehors : chaque habit étoit de deux peaux jointes ensemble, qui leur

Leur porté
trait,

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. IX.
 An. 1653.

tomboient jusqu'aux genoux, & les queues de ces animaux y étoient demeurées pendantes. Leurs culottes ou caleçons étoient fort étroits; l'homme paroïssoit âgé d'environ cinquante ans; il n'avoit point de cheveux, mais il portoit une barbe taillée en rond, de poils chatains. Les cheveux de la femme, qui n'avoit pas plus de trente ans, tomboient sur ses épaules en tresses: son nez & ses oreilles étoient ornés de pierres bleues, en forme de pendants. L'un & l'autre étoient d'une laideur excessive.

Nous mîmes nos deux prisonniers dans une de nos chaloupes, & nous emmenâmes aussi leur canot, qui étoit fait de côtes de poisson, artificiellement jointes, & proprement couvertes de peaux aussi de poisson, cousues les unes aux autres. Il avoit environ six pieds de long, & deux pieds & demi de large, étoit couvert d'une peau de poisson, qui laissoit seulement au milieu une petite ouverture, où se plaçoit le conducteur: il tiroit cette peau de tous côtés, l'attachoit fortement autour de son corps, de façon que l'eau ne pouvoit y entrer; tenoit le rame entre

ses mains, & s'abandonnoit à la merci des flots, sans jamais craindre d'en être submergé.

Ce fut inutilement que nous essayâmes d'apprendre quelque chose de nos deux captifs, trop stupides & trop sombres pour en rien attendre. Voyant qu'ils ne nous étoient d'aucune utilité, nous descendîmes à terre au nombre de trente, avec des provisions pour plusieurs jours, & nous nous partageâmes en deux Compagnies, éloignés de cent cinquante pas les uns des autres. Nous nous cachâmes dans des cavernes sous des rochers, & nous mîmes des sentinelles aux endroits commodes, pour découvrir si quelques sauvages approchoient, dans l'espérance de les engager de force, ou par la persuasion à nous faire voir leurs habitations.

Pendant deux jours, nous n'aperçûmes aucunes marques d'habitants : enfin nos sentinelles nous avertirent qu'il en descendoit deux d'une colline vers le rivage de la mer. Aussi-tôt nous nous partageâmes en pelotons à des distances convenables, & les Zembliens donnerent dans notre em-

VOYAGE
au Nord.

Chap. IX.

An. 1633.

Ils en prennent deux autres.

VOYAGE

au Nord.

Chap. IX.

An. 1653.

buscade, fans nous voir, & fans se méfier d'aucune trahison, jusqu'à ce qu'un de nos compagnons tirât un coup de fusil. A ce signal nous parumes tous; & les Sauvages, voyant qu'il leur étoit impossible de fuir, se laisserent prendre aisément. Ils étoient habillés l'un comme l'autre, quoiqu'ils fussent de différent sexe: ils portoient des culottes étroites, & une espece d'habit dont les manches ne venoient que jusqu'au coude. Cet habillement étoit de peaux de Pinguis avec les plumes, excepté en quelques endroits du devant & du derriere de l'habit, où elles étoient arrachées. Leurs bas étoient de peau de veau marin avec le poil en dehors, & ils portoient des bonnets en pain de sucre.

L'homme paroissoit avoir environ vingt-quatre ans: il étoit fans cheveux & fans barbe; le visage large, plat & basané. Il portoit une hache sur ses épaules, un arc à la main droite, & un carquois plein de fleches sur son dos. La femme, âgée d'environ vingt ans, avoit un dard à la main: ses cheveux tomboient en deux tresses sur ses épaules; son

visage étoit orné de deux raies bleues au menton, & de deux autres au front : ses narines étoient percées de même que ses oreilles, & elle y avoit des anneaux d'os de poisson, ou des pierres bleues aussi grosses que des avelines, mais celles des oreilles n'étoient que de la grosseur d'un pois.

Nous fîmes de vains efforts pour tirer d'eux quelque instruction sur leurs habitations, & sur ce qui pouvoit nous intéresser. Ils demeurèrent toujours obstinés & muets : nous les conduisîmes à bord, & nous trouvâmes qu'ils connoissoient très bien les deux premiers, quoiqu'ils fussent habillés différemment. Les naturels de la Zemble que j'ai vu, sont les hommes les plus méprisables qu'il y ait dans la nature humaine : ils sont plus petits & plus trapus que tous les autres peuples septentrionaux, aussi laids qu'il est possible à l'imagination de le concevoir dans une espèce humaine, avec des voix tremblantes, & l'haleine puante, parce qu'ils ne mangent que de la viande sans sel, du poisson, & de l'huile infecte. Leur marche ressemble à celle des canards :

VOYAGE
au Nord.
Chap. IX.
An. 1652.

Laidur des
Savages de
ce pays.

VOYAGE
 au Nord.
 Chap. IX.
 An. 1653.

ceux que nous primes ne buvoient que de l'eau ; ils haïssent l'odeur du tabac , regardoient notre eau-de-vie comme insipide , & ne voulurent jamais goûter de notre pain , de notre biscuit , ni de notre biere. Le bois de leurs arcs & de leurs dards est pésant & d'un rouge brun : celui de leurs fleches est plus blanc & plus léger. Leurs aiguilles , les pointes de leurs fleches , & leurs autres armes offensives & défensives , ainsi que divers instruments , sont faits proprement d'os de poisson.

Il revien-
 nent au Gro-
 enland.

On étoit alors à la fin du mois d'Août , & bientôt à celle de l'été : les nuits commençoient à devenir longues , & le froid augmentoit de jour en jour ; ce qui nous détermina à songer à notre retour. Nous dirigeâmes en conséquence notre cours au Sud - Ouest ; mais le vent nous étant devenu contraire , nous fumes obligés de le changer , & nous gagnâmes la côte de Groenland. Nous jetâmes l'ancre au milieu des flottes Françoises & Hollandoises , occupées à la pêche de la baleine. Leurs vaisseaux s'éloignent rarement du rivage , parce que les baleines , qu'on

prend de la même manière que les chevaux marins, se trouvent ordinairement près de terre. Quand elles sont prises, on les coupe en pièces, on sépare la graisse du corps, & on la met dans de grandes chaudières, où elle se fond en huile; ce qui se fait presque toujours dans des huttes, construites sur le bord de la mer pour cet usage. Pendant que nous demeurâmes sur la côte, je vis une baleine qui produisit trois cents cinquante liv. pesant de la substance nerveuse qui en porte le nom; ce qui joint à l'huile qu'on en tira, doit avoir donné un profit très considérable aux Entrepreneurs. Notre arrivée en cet endroit fut très heureuse pour nos prisonniers Zembliens, qui languissoient faute d'huile de baleine, parce qu'ils ne pouvoient rien manger sans cet assaisonnement, & que notre provision en étoit épuisée: nous en primes de nouvelle, à leur grande satisfaction.

Après être demeuré deux jours sur cette côte, nous levâmes l'ancre, ayant le vent Nord-Est; & le lendemain vers cinq heures du matin, nous vîmes l'un au dessus de l'autre

VOYAGE
au Nord.

Chap. IX.

An. 1653.

trois soleils, dont l'éclat étoit si semblable, qu'on pouvoit difficilement distinguer le véritable. Ce Phœnomene fut suivi d'une violente tempête, qui nous obligea de ployer toutes nos voiles, excepté la mizene, & nous fumes chassés de côté & d'autre dans une mer furieuse pendant un jour & une nuit. Le marinier qui étoit monté au mât pour observer, découvrit un grand feu; ce qui lui causa une terrible frayeur: mais le Pilote reconnut que c'étoit le mont Hécla en Islande; & il se déterminâ à en gagner la côte pour y chercher un port, parce que nous n'étions pas en état de tenir plus long-temps la mer.

Ils arrivent
en Islande.

Nous arrivâmes vers le rivage de l'Islande à la fin du jour, & nous vîmes distinctement les flammes qui sortoient en abondance de la montagne, accompagnées d'un grand bruit, qui inspiroit la terreur & l'épouvante. La mer étoit si rude, & la côte si remplie de rochers que nous n'aurions osé approcher de plus d'une lieue de terre si nous avions eu un Pilote moins habile: mais comme il connoissoit parfaitement les fonds, il

entreprit de nous conduire au Cap Héri, où nous jettâmes l'ancre en sûreté. Un de nos vaisseaux brisa sa proue contre un rocher, & il fut très heureux de ne pas être fendu en deux; l'autre ne reçut aucun dommage. Nous allâmes en grand nombre au village de Héri, d'où nous nous rendimes à Kirkebar, ville assez considérable de l'Islande; & nous y trouvâmes huit ou neuf marchands Danois, qui furent très surpris & très contents de nous voir. Ils nous régalerent d'excellent pain, de viande & de vin; & ils nous dirent que la veille ils avoient eu un tremblement de terre si violent, qu'ils avoient cru que toute l'isle alloit être engloutie. Ces Messieurs procurerent des chevaux à huit de nous que la curiosité portoit à voir le pays; mais les autres préférèrent de se divertir avec leurs compatriotes, qui nous fournirent aussi des guides & des provisions. Nous marchâmes deux jours en suivant différents détours, très rudes & qui n'étoient point fréquentés, ce qui nous conduisit environ à cinq mille du mont Hécla. Nous y trouvâmes le terrain couvert de cen-

VOYAGE

au Nord.

Chap. IX.

An. 1653.

VOYAGE
au Nord.
Chap. IX.
An. 1653.

dres & de pierres-ponces; & notre guide nous dit que si nous allions plus avant, nous tomberions dans des gouffres de feu, parce que le terrain y étoit mouvant, & que nous ne pourrions jamais nous en retirer.

Voyage de
l'Auteur au
mont Hécla

Tous ceux qui étoient avec moi furent intimidés par le discours du guide, à l'exception d'un marchand Danois, qui nous avoit accompagnés par politesse; & nous résolûmes lui & moi de monter sur la hauteur, ne voyant alors ni feu ni flamme, & l'air étant calme & serein. Nous laissâmes nos chevaux à la garde de ceux qui restèrent, & nous nous mimes hardiment en marche, bien résolus de gagner le sommet de la montagne, quoique nous fussions jusqu'au dessus du gras de la jambe dans les cendres, dont tout le canton étoit couvert, ainsi que des pierres-ponces. Peu de temps après nous vîmes un assez grand nombre de corbeaux & de vautours, qui avoient leurs nids près du sommet de la montagne; mais à peine avions-nous fait une demi-lieue que le terrain commença à trembler sous nos pas; ce qui fut accompagné d'un bruit sourd, com-

me s'il eût été prêt à fondre. En même temps la terre se fendit en plusieurs endroits, d'où nous vîmes sortir des flammes bleues, avec une forte odeur de soufre, qui nous ôta absolument le courage. Nous tournâmes le dos à l'instant, & nous descendîmes avec bien plus de diligence que nous n'étions montés, puisque nous fîmes en un quart d'heure le même chemin dans notre retraite, que nous avions fait en une heure lorsque nous grimptions sur la montagne. Nous fûmes enveloppés en revenant d'un nuage de fumée noire, qui s'éleva de cette montagne, & qui nous couvrit d'une espèce de suie, si épaisse que la lumière du soleil en fut obscurcie. En même temps les flammes, les cendres & les pierres-ponces tomberent de toutes parts autour de nous comme une grêle, & nos oreilles furent frappées des sons les plus horribles & les plus lamentables, qui se répétoient par le secours officieux d'une multitude d'échos dans toutes les parties de la montagne. Nous commençames alors à nous repentir fortement de notre curiosité déplacée, craignant à cha-

VOYAGE

au Nord.

Chap. IX.

An. 1653.

VOYAGE
au Nord.
Chap. IX.
An 1653.

que instant d'être engloutis dans les ouvertures que nous voyions se faire de toutes parts autour de nous.

Nos compagnons rioient de bon cœur, en voyant notre précipitation, & notre figure enfumée; mais leur joie se passa bientôt quand nous tombâmes comme morts à leurs pieds, sans pouvoir prononcer une seule parole. Nous fumes assez long-temps avant de revenir à nous, quoiqu'on nous frottât les mains, les narines & les tempes avec du vinaigre: enfin nous fumes rappelés à la vie; & quand nous leur eumes fait la description du danger que nous avions couru, ils regarderent notre retour comme un miracle. Au pied du mont Hécla nous trouvâmes une pierre-ponce aussi grosse qu'un muid; notre guide nous dit qu'il en avoit vu d'encore plus grosses, & si pesantes que dix hommes ne les pouvoient mouvoir; que quelquefois le volcan jetoit de l'eau au lieu de flammes, & d'autrefois des pierres-ponces & des cendres.

Fontaines
singulières.

Du mont Hécla nous arrivâmes en trois heures de cheval à deux fontaines, éloignées l'une de l'autre

d'environ quinze toises. Il y en a une si froide que tout ce qui y entre devient aussi dur que du fer ; ce que j'éprouvai en y trempant une partie d'une petite cane , qui , à mon grand étonnement , fut changée en une matière aussi pesante que le fer même , peu de temps après y avoir été plongée ; & il parut aussi qu'elle en avoit acquis toutes les propriétés.

Environ à trente pieds de distance dans l'autre fontaine , dont l'eau est d'une chaleur bouillante , nous vîmes une espèce d'animal de couleur rouge , environ de la grosseur d'un canard , qui sautoit sur la surface. Il plongea au fond aussi-tôt que nous le remarquâmes , & reparut quand il fut hors de notre vue. Cette substance fait toujours la même chose , à ce que nous dit notre guide ; & jamais on n'en a pu prendre aucune : si l'on en croit son rapport , elle se tient à la surface de l'eau quand personne n'en est proche , & plonge au fond , qui a soixante brasses de profondeur , d'abord que quelqu'un s'en approche.

De ces fontaines , nous gagnâmes la côte de la mer ; & environ une

VOYAGE

au Nord.

Chap. IX.

An. 1663.

demi-lieue avant d'y arriver, nous entendimes les lamentations les plus plaintives tout le long de la côte. Ces cris ressembloient aux accens de créatures humaines, tourmentées des plus vives douleurs; & ils étoient si lugubres, que le sang se glaçoit dans les veines à les entendre, & que le cœur le plus ferme en étoit effrayé. Ces plaintes imaginaires étoient causées par l'agitation des glaces & des eaux, qui, poussées violemment contre les rochers par le vent, produisent ce bruit affreux, qui est considérablement augmenté par les échos d'un grand nombre de cavernes. La curiosité nous porta à voir ces énormes glaçons, qui ne bordent que ce côté de l'isle, où ils viennent au mois de Juin, & y demeurent jusqu'en Septembre. Les habitants de l'Islande croyent, & notre guide fit ses efforts pour nous le persuader, que cette mer est le séjour des damnés, que les diables plongent dans les eaux glacées pour leur faire éprouver le froid le plus cuisant, après les avoir tenus long-temps dans les cavernes enflammées du mont Hécla. C'est, disent-ils, dans cette al-

ternative du froid au chaud, & du chaud au froid que consistent leurs tourments.

VOYAGE
au Nord.

Chap. IX.

An. 1653.

Le 16 de Septembre nous retournâmes à Kirkebar, où nous nous reposâmes quelques heures. Nous remontâmes ensuite à bord, & nous trouvâmes dans nos vaisseaux le Gouverneur de l'isle avec un Evêque, qui étoient venus nous faire une visite.

Le 19 nous profitâmes d'un vent de Nord, pour mettre à la voile & quitter l'Islande. Cette isle abonde en bestiaux, & a une grande quantité de riches pâturages, dans lesquels vient une herbe nommée Caitophe, dont les troupeaux mangeroient jusqu'à en étouffer, si on les y laissoit autant qu'ils le voudroient; mais on les borne à une certaine quantité. Les campagnes y paroissent vertes & agréables; mais le froid y est si vif par le vent de Nord-est, qui y souffle fréquemment, qu'aucune espèce de grain propre à faire du pain, ne peut y parvenir à maturité; il périt dans la terre, ou lorsqu'il en est sorti.

Climat de
l'Islande.

Les Islandois mâles & femelles

Description
des habitans.

VOYAGE

au Nord.

Chap. IX.

An. 1653.

font excessivement laids, & d'un teint basané. Ils s'habillent comme les Norvégiens, avec des vêtements de peau de veaux marins, dont le poil est tourné en dehors. Leur linge ressemble à la toile qui sert aux emballages. Ils vivent sous le même toit avec leurs troupeaux, dans des cavernes creusées sous les rochers, ou dans des huttes, dont la vue ne présente que la misère. Elles sont bâties de bois, ou d'os de poisson, & couvertes de gazon comme dans la Laponie. Toute la famille couche dans ses habits sur un lit commun de foin ou de paille, & se couvre avec des peaux: ils vivent de leur pêche, sont très brutaux, d'une malpropreté excessive, & prétendent être Négromanciens. On dit dans le pays, que le diable, qu'ils adorent sous le nom de Kobald, leur paroît souvent sous la figure humaine. Ils ont une espèce de Dieu domestique, taillé en bois, dont la forme est des plus hideuses. Ils lui rendent un hommage constant, mais secret, parce qu'ils sont retenus par les Prêtres Lutheriens, qui font leurs efforts pour les instruire dans les prin-

cipes du Christianisme , qu'ils professent en apparence , quoique dans la réalité il y en ait très peu qui soient réellement convertis.

VOYAGE

au Nord.

Chap. IX.

An, 1653d

Le vent étant devenu très fort , nous fumes en peu de jours à la vue de Talso , promontoire sur la côte de Norvège , avec une petite ville & un fort château , environ à quatre lieues de la mer. Nous suivimes le rivage pendant environ douze heures , croyant être assurés de pouvoir gagner la terre , mais le vent ayant changé au lever de la Lune , il nous rejetta malgré tous nos efforts , au moins quarante lieues en arriere. Ce coup de vent fut suivi d'un calme , ce qui est plus désagréable qu'une tempête pour un marin prêt d'arriver au port après un long voyage. Pendant qu'il duroit , nous fumes allarmés par une trombe que nous vîmes au Sud-ouest ; nous travaillâmes à l'éviter en pliant toutes nos voiles , & en abaissant toutes nos vergues : mais nous fumes délivrés de nos craintes , en la voyant se rompre naturellement environ à deux lieues de nous.

La trombe est un nuage noir , qui

Des Trombes.

VOYAGE
au Nord.
Chap. IX.
An. 1653.

ressemble à une colombe, située entre la moyenne région de l'air, & la surface de la mer : quand elle tombe, elle répand une quantité d'eau si prodigieuse, qu'elle peut couler à fond en un instant un vaisseau qui s'y trouveroit exposé. Le vent nous étant devenu favorable, nous vîmes dix jours après la ville de Copenhague : nous saluâmes le Château, nous jettâmes l'ancre, nous descendîmes dans la chaloupe, & nous débarquâmes, très satisfaits de nous retrouver dans notre pays natal.

Leur retour
en Danne-
marck.

Deux jours après, nos vaisseaux eurent ordre de se rendre à Christian-haven, où ils furent déchargés. Les armateurs furent très satisfaits d'en voir la cargaison, qui leur rapporta un profit considérable. L'un d'entr'eux présenta à Sa Majesté Danoise les deux cornes, qui furent regardées comme des curiosités qui n'avoient point de prix, parce qu'on jugea que c'étoient de véritables cornes de Licorne. On donna des ordres pour qu'elles fussent déposées dans le trésor, & le marchand qui les avoit apportées à la Cour, reçut une chaîne d'or, à laquelle étoit at-

taché le portrait du Roi : on lui accorda la liberté du commerce pendant un nombre d'années fans payer aucuns droits ; & Sa Majesté promit aussi à la Compagnie en général de la faire jouir de plusieurs privilèges très avantageux.

VOYAGE
au Nord.

Chap. IX.

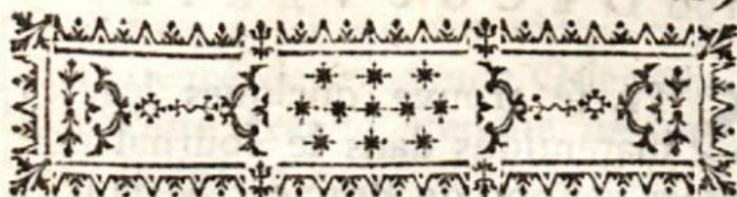
An. 1653.

Nous conduifimes avec nous les Zemliens à la Cour, & le Roi prit quelque plaisir à voir la singularité & la laideur de leurs habillemens, & de leurs figures, qui attira aussi l'attention de tout le monde. L'Intendant de la maison du Roi eut ordre de leur procurer des logements convenables, & de les faire instruire dans la langue Danoise. On espéroit qu'ils pourroient ensuite donner sur la Zemble quelques notions plus exactes, que tout ce qu'on en avoit publié jusqu'alors : mais je n'ai point eu connoissance qu'on en ait retiré aucune satisfaction.

En terminant ce Journal, je crois qu'il ne fera pas hors de propos d'observer qu'il n'y a point, selon mon sentiment, d'autre corne de Licorne, que celle qu'on trouve à la tête du cheval marin, & que les vertus n'en sont pas à beaucoup près telles qu'on les a toujours représentées. Il

Sentiments
de l'Auteur
sur les cornes
qu'on appelle
de licorne.

VOYAGE me paroît aussi que les Auteurs qui
 au Nord. ont prétendu traiter de la nature &
 Chap. IX. des propriétés de la Licorne, ont
 An. 1653. dépeint des animaux créés dans leur
 imagination, plutôt qu'ils n'ont don-
 né une description tirée de la natu-
 re: quelques-uns mêmes, tels que
 Marc Paul, Vénitien, ont confondu
 la Licorne avec le Rhinoceros. Pline
 nous dit que la Licorne est sembla-
 ble à un Bœuf, marquée de petites
 taches blanches; & Munster la repré-
 sente comme étant de la même cou-
 leur que la Belette, & ajoute qu'elle
 est semblable à un Poulain d'envi-
 ron trois ans. Philostorge lui donne
 la tête d'un Dragon, la barbe d'une
 Chèvre, le col & les pieds d'un
 Lion, la peau d'un Serpent, & le
 corps d'un Cerf. Heliodore prétend
 qu'elle est si agile, qu'elle échape ai-
 sément à la poursuite des chasseurs
 les plus actifs. Enfin Louis Paradis,
 qui en donne une étrange descrip-
 tion, nous apprend qu'on en a pris
 quelquefois, & qu'on les a nour-
 ries de pois, de fèves & de lentil-
 les: mais il paroît, après un mur
 examen, que tous ces récits sont
 plutôt faits pour exciter l'admiration,
 que pour faire connoître la vérité.



MÉMOIRES AUTHENTIQUES

DONNÉS par le même Auteur
sur les affaires de Russie.

CHAPITRE X.

Caractère général de ces anecdotes sur la Russie : Etendue prodigieuse des Etats du Czar : Des mines & des autres productions qu'on y trouve : Quantité étonnante de cire & de miel que ce pays fournit : Manière d'y voyager : Ignorance & méfiance excessive des Russes : Leur aversion pour les sciences : Leur religion & ses différentes cérémonies : Leur cruauté envers les femmes : Ruse contre le Czar Alexis Michaëlowitz, pratiquée par un de ses principaux Courtisans : Education singulière du Prince Royal de Russie.

RELATION
de Ruffie.

Chap. X.

Utilité de
cette Rela-
tion.

S'IL se trouve quelques légères inatentions dans le Journal que nous venons de donner, & dans la relation suivante, on en est bien dédommagé par les objets curieux & intéressants qu'ils renferment. L'air de sincérité qui y régné, & la force de jugement avec lequel ils sont écrits, les rend également estimables. Quoique la relation de la Ruffie soit écrite avant le règne de Pierre le Grand, qui a commencé à en civiliser les habitants, ils sont naturellement si brutaux, si opiniâtres & si stupides, que les soins de ce Monarque n'ont pu encore réformer, au moins entièrement, les Provinces intérieures, enforte qu'on peut toujours regarder ce que nous en allons rapporter, comme une peinture exacte de leurs mœurs.

Situation de
la Ruffie.

Les Etats du Czar sont plus étendus que ceux d'aucun autre Potentat de l'Europe, sans même y comprendre ce qu'il possède en Asie, qui est encore très vaste. Ils sont situés entre le quarante-septième, & le soixante & douzième degré de latitude Septentrionale, & entre le cin-

quantième & le quatre-vingt-treizième degré de longitude Orientale. Dans cette grande étendue de terrain, il doit y avoir nécessairement une grande différence de climats. Les Provinces méridionales, & le cœur du pays, sont d'une chaleur modérée, & quoique cette partie intérieure soit couverte de neiges pendant six mois de l'année, & que la gelée y soit continuelle, durant tout ce temps, cependant lorsque l'air s'adoucit, & quand les neiges fondent, le terrain, qui est très fertile, produit toutes sortes de végétaux avec une vitesse étonnante dans ce court intervalle de temps. C'est cette fertilité qui fournit abondamment des provisions aux parties Septentrionales de l'Empire, qui par elles-mêmes sont stériles, & n'ont que peu d'habitants. Elles sont couvertes de forêts, de fondrières, de sables & de marais, ensevelis sous la neige, pendant neuf mois de l'année. Au commencement de l'hiver, le vent de Nord-est, qui devient encore plus piquant, en traversant de vastes étendues de terrain couverts de neige & de glace, rend l'air d'un froid

 RELATION
de Russie.

Chap. X.

Production
du pays.

excessif; & le vent de Sud n'est pas moins piquant, lorsque les neiges sont aussi tombées dans cette partie.

La Russie est un pays uni, excepté dans la partie Septentrionale, où s'élevent les montagnes de Stolp: elle produit du bled, du lin, de la poix, du goudron, de la térébentine, des sapins & des chênes. On y trouve de bonnes mines d'argent, de plomb & de fer, ce qui met la Russie en état de vendre aux étrangers une grande quantité d'armes à feu. Le commerce des fourures y est si considérable, qu'elle fournit tous les ans la charge de mille vaisseaux étrangers pour ce seul article. Elle fait aussi un trafic très étendu par terre avec la Chine & les Indes Orientales, par le moyen des chameaux; ce qui donne un profit immense à la Couronne. La cire & le miel sont très communs dans cet Empire, & ces seules denrées font la fortune de plusieurs particuliers. Ils coupent des arbres dans les bois, les partagent en tronçons qu'ils percent d'outre en outre, ferment les deux ouvertures opposées avec de la cire, & ne laissent qu'un petit passage

sage pour que les abeilles puissent y entrer. Par les anciennes Loix du pays, tout homme qui prépare ainsi un arbre, en acquiert la propriété, & personne ne peut la lui disputer.

Dans les Provinces Méridionales & Orientales, on trouve des moutons, des chameaux, & une espèce de chevaux petits, mais très forts; les Provinces Septentrionales fournissent des oiseaux sauvages, des poissons, des rennes, & une multitude de différents animaux, dont les fourures sont très estimées. La principale liqueur qu'on boit dans le pays, est une eau-de-vie tirée du seigle par la distillation, qu'ils préfèrent à toutes celles qu'on leur apporte, & un hydromel très fort qu'ils tirent du miel. Au milieu de la Russie on voyage dans des traîneaux, tirés par des chevaux qu'on change quand ils ont fait quatorze ou quinze milles; mais plus au Nord on se sert de rennes. Quand on fait attention à la vitesse étonnante & presque incroyable de ces animaux, on est surpris de ce que la Cour de Russie ne prend pas une connoissance plus particulière qu'elle n'a fait

RELATION
de Russie.

Chap. X.

Animaux
du pays.

RELATION
de Russie.

Chap. X.

jusqu'à présent, des différentes Provinces soumises à son Empire. Elle le pourroit aisément par le secours de ces animaux, qui courent sur les terrains glacés avec beaucoup plus de vitesse qu'un cheval qui iroit au grand galop dans le chemin le plus beau & le plus uni.

Médisance des
Russes.

Les Russes sont si méfians, & ont si peu de connoissance dans les affaires temporelles & spirituelles, qu'ils soupçonnent tous ceux qui font quelques recherches sur leurs principes, ou sur leur gouvernement, quoiqu'ils ne puissent eux-mêmes en rendre aucun compte. Cette jalouse disposition occasionne des difficultés insurmontables à tous ceux qui voyagent dans la Moscovie, soit pour augmenter leurs connoissances, soit pour satisfaire leur curiosité.

Leur ignorance.

Le Czar qui régnoit en 1560, y établit un Collège pour l'étude de la grammaire, & vers le même-temps l'Imprimerie commença à y être introduite: mais ces établissemens ne purent subsister par la malice de leurs Prêtres. Quoiqu'ils fussent d'une ignorance grossière, & sans lettres, & que la seule pureté

de mœurs les rendit plus estimables que les laïques ; ils eurent cependant assés de prévoyance pour juger que ce Collège pourroit étendre les connoissances , ce qui diminueroit leur pouvoir : aussi ne négligerent - ils rien pour y mettre obstacle. On prétend qu'un Prêtre de Chioff ayant autrefois , par ses prières , obtenu la guérison d'un Grand Duc de Moscovie , qui étoit dangereusement malade , cet événement porta ses Sujets à embrasser la religion Chrétienne. Leur liturgie est tirée de celle des Grecs , & ils font leurs prières en langage Esclavon , quoique le plus grand nombre n'ait aucune intelligence de cette langue.

Leurs Eglises sont bâties comme celles des Grecs , & sont ornées de peintures. Ils avoient anciennement des images magnifiquement ornées , devant lesquelles ils faisoient leurs prières , ce qui a été défendu par des réglemens Ecclésiastiques survenus depuis , ainsi que de fléchir les genoux devant ces figures. En priant ils se prosternent sur la terre , & les veilles de quelques fêtes particulières , ils passent les nuits entières dans

RELATION
de Russie.

Chap. X.

Leur Culte
& leurs prières.

les Eglises. Ils se jettent souvent à terre, frappent le pavé de leurs têtes, & font ensuite le signe de la Croix. Dans les intervalles du service Divin, ils s'entretiennent de leurs affaires; & l'Empereur qui y assiste toujours en public, accompagné de toute sa Cour, en expédie plusieurs durant ce temps. En général il est très mécontent quand il voit que ses Sujets ne sont pas exacts à fréquenter les Eglises.

Les Russes prennent par erreur l'Erable pour le Sycomore, & ils en ornent leurs Temples le jour de la Pentecôte, parce qu'ils croient que de même que la manne tomba sur les feuilles de chêne dans le Désert, le Saint Esprit descend sur ces branches, quand ils sont prosternés en terre. L'usage des instruments de musique est absolument défendu dans les Eglises, par une Ordonnance rendue depuis quelque temps. Trois heures après le lever du Soleil, ils disent une prière nommée Obedni; après le coucher de cet astre, ils disent celle qu'ils appellent Vackerni; & ils en ont une troisième nommée Zaoutrings, qui doit être dite à une heure après minuit,

Voici quelle est l'Obedni: » Ayez
 » pitié de moi, Seigneur, fuyant
 » votre amour plein de tendresse,
 » Effacez tous mes péchés par la
 » grandeur de votre miséricorde,
 » & par la multitude de vos bon-
 » tés. »

Dans le Vackerni, ils disent :
 » Seigneur, écoutez ma prière lors-
 » que je m'adresse à vous, & ordon-
 » nez que mes cris s'élèvent jusqu'à
 » vous. »

Le Zaoutrings est en ces mots :
 » Nous mettons notre confiance
 » dans le Christ notre Sauveur, &
 » toute notre espérance est en lui. »

Ils répètent le *Miserere*, qu'ils ap-
 pellent *Hospedy pomelée*, jusqu'à cent
 fois, & on regarde comme le meil-
 leur Prêtre, celui qui en dit davan-
 tage. Cinq ou six de ces Prêtres font
 ensemble des lectures de la manière
 la plus confuse: l'un recite une prié-
 re, un autre bredouille un chapitre,
 un troisième lit un pseaume, & les
 autres ce qu'il leur plaît. On donne
 à chaque Prêtre le nom de Pape,
 qui signifie Père, ainsi l'on dit le
 Pape Paul, ou le Pape Nicolas; mais
 les Evêques sont distingués par le

De leurs
 prêtres ou
 papas.

RELATION
de Russie.
Chap. X.

nom de Métropolitain, & le Patriar-
che ou chef de leur Eglise, est ap-
pellé le Proto-pape. Les Curés ou
Prêtres des Paroisses, ne sont dis-
tingués des Laiques, que par leurs
têtes rasées, & couvertes d'une ca-
lote de laine rouge, & par deux
petites pièces d'étoffe attachées des
deux côtés de l'estomach; du reste
ils s'habillent de bleu, de rouge, de
jaune, ou de telle autre couleur qui
leur plaît le mieux. Ils se font raser
avec soin la couronne qu'ils ont sur
la tête, mais ils ne coupent point le
reste de leurs cheveux, & ils lais-
sent aussi croître leur barbe. Ils peu-
vent être mariés, mais à une seule
femme, suivant la règle de Saint
Paul, & ne peuvent en prendre une
seconde après la mort de la pre-
mière; aussi ils ont pour elle beau-
coup de tendresse, parce que leur
privilege de Prêtre finit à la mort
de cette femme unique.

Leur baptême.
me.

Leurs cérémonies du baptême sont
à peu près semblables à celles de
l'Eglise de Rome, mais avec cette
différence qu'ils plongent le corps
de l'enfant dans l'eau. Ils avoient

anciennement l'usage d'acheter des Infidèles, pour les obliger à embrasser le Christianisme, mais cette coutume a été abolie depuis quelques années. Quiconque veut professer publiquement leur religion, soit Catholique, soit Protestant, doit renoncer à son premier baptême, de même qu'à son pere & à sa mere, & cracher trois fois par-dessus son épaule. Quelques anciens habitants du pays ont remarqué que d'un grand nombre d'Anglois, d'Ecoffois & de Hollandois, qui ont abjuré leur propre religion pour prendre celle des Russes, il y en a eu très peu qui soient morts naturellement.

Les mariages des Moscovites se font sans beaucoup de cérémonies: sans aucun respect pour la pudeur, la femme est examinée par cinq ou six de ses amis, & s'ils lui trouvent quelques défauts corporels, on les répare autant qu'il est possible. Il arrive souvent que l'homme n'a jamais vu avant le mariage celle auquel il doit être joint pour toute sa vie. Les solemnités nuptiales sont très courtes: lorsque le prêtre a formé le nœud conjugal, le Sacristain jette du houblon sur

Leurs mariages.

RELATION
de Russie.

Chap. X.

les mariés en souhaitant que la femme soit aussi fertile que cette plante. Un autre Officier de l'Eglise habillé d'une peau de chèvre avec le poil en dehors les accompagne jusqu'à la maison, la mariée étant conduite par une vieille femme & si bien cachée qu'il n'est pas possible de rien voir de sa personne; cet Officier ne cesse de faire en chemin des prieres pour qu'elle ait autant d'enfants qu'il y a de poils à son habit: le Curé porte la croix devant elle depuis l'Eglise jusques chez le mari qui est escorté par une troupe de jeunes garçons.

Le nouveau couple se met à table, on lui sert du pain & du sel pendant qu'un chœur de jeunes gens des deux sexes chante un épithalame si impudent qu'il ne peut être entendu sans rougir par ceux qui ont quelques sentiments d'honnêteté. Après cette cérémonie les mariés sont conduits dans la chambre à coucher par une vieille, qui recommande à la femme d'obéir à son mari, & au mari d'aimer sa femme. Alors le marié s'affied, & dit à la femme de choisir une de ses botines pour la lui tirer, après avoir

commencé par cacher dans l'une un fouet, & dans l'autre une bourse pleine d'argent ou quelque joyau. Si elle choisit bien, on en tire un heureux présage, mais si elle a le malheur de prendre la botte où est le fouet, c'est un prognostic sinistre, & le mari lui en donne aussitôt un coup, pour lui faire connoître ce qu'elle doit attendre à l'avenir. Après cette cérémonie on les laisse seuls pendant deux heures, la vieille revient ensuite, & si elle a lieu de croire que le mari l'ait reconnue pour vierge, elle lui attache ses cheveux, qui avant étoient épars sur ses épaules, & la jeune femme va demander sa dot à sa mère.

Les Russes sont très inhumains envers leurs femmes, quoiqu'il y ait eu quelque réforme à cet égard depuis un certain nombre d'années. Il a été connu de tout le public qu'un Négociant de Moscôw a brûlé sa femme dans une chemise trempée d'esprit de vin, après l'avoir cruellement battue, & il n'y a jamais eu aucunes poursuites contre lui pour ce meurtre, parce que suivant les loix de Russie, la mort d'une femme quand elle est

RELATION
de Russie.

Chap. X.

Leur dureté
envers leurs
femmes.

RELATION
de Russie.

Chap. X.

la fuite d'une correction de son mari ; n'est pas imputée à crime. Ils les attachent quelquefois par les cheveux à un poteau , & les fouettent jusqu'à ce qu'elles en meurent , mais il est rare qu'ils exercent ces châtimens sévères , excepté pour adultère ou pour ivrognerie , ce qui même n'arrive pas fréquemment , parce qu'on oblige souvent les hommes à signer des articles de mariage , par lesquels ils s'engagent à traiter leurs femmes suivant leur qualité , à leur donner de bons mets & une boisson convenable , & à ne jamais les fouetter , les égratigner , ni les frapper à coups de pied.

Si une femme tue son mari , on l'enterre jusqu'au col , & on la laisse mourir dans cet état. On fait peu de mariages qui ne soient accompagnés de charmes & de conjurations , & ils prétendent que par certains enchantemens on peut empêcher l'union conjugale ; mais avec une petite somme d'argent , le mari est secouru par le magicien blanc qui a le pouvoir de détruire ces obstacles. Suivant leur droit canon , il est défendu aux maris d'approcher de leurs

femmes le lundi, le mercredi & le vendredi, & celui qui transgresse cette loi est obligé de se baigner avant d'entrer dans l'Eglise. Un homme qui se marie une seconde fois est obligé de rester vers la porte, & celui qui prend une troisième femme est excommunié. Quand une femme est stérile, son mari est en droit de la battre jusqu'à ce qu'elle se retire dans un couvent si elle ne veut pas y consentir volontairement. Lorsque le Czar veut se marier, il le fait publier dans son Empire, on lui amène les plus belles filles qu'on peut trouver, & il choisit entre elles celle qui lui plaît le plus, pour en faire sa femme.

On rapporte qu'Aléxis Michaelowitz, pere de Pierre premier, manqua d'épouser une fille très aimable, à laquelle il étoit fortement attaché, par l'artifice de son premier Ministre Boaris Juanowitz, qui lui fit prendre pour femme Marie, fille d'Elie Danelowitz, homme riche, mais de basse naissance. Marie n'avoit pas une grande beauté, mais elle étoit spirituelle, adroite, avec toutes les apparences de la dévotion & de la modestie. Le

Supercherie
d'un Ministre
Russe.

Ministre savoit qu'en s'opposant ou

vertement à l'inclination du Czar, non-seulement il ne réussiroit pas, mais qu'il couroit même le risque de s'attirer son aversion : il gagna la femme qui devoit présenter la couronne à celle que son maître avoit choisie, & elle lui attacha les cheveux de si près, que la jeune personne s'évanouit. Alors le Ministre foutint qu'elle tomboit du haut mal. Son pere qui l'avoit conduite à la cour fut accusé de trahison, on le fouetta ignominieusement, & il fut relégué dans la Sibérie.

Après cet accident, Boaris engagea le Souverain à épouser Marie, & il y consentit dans la crainte d'être enforcé, parce qu'on réussit à lui faire entendre qu'il y seroit exposé s'il la refusoit. L'artificieux Ministre épousa la sœur de Marie, dans l'espérance de s'agrandir par cette alliance, & d'assurer son crédit à la cour sur un fondement qui ne pourroit être ébranlé; mais s'il en retira quelques avantages, il perdit le plus grand de tous les biens en perdant la tranquillité. Il étoit vieux & par conséquent jaloux, sa femme étoit eune & belle, la désunion suivit.

de près leur mariage, & il fit bannir dans la Sibérie M. Guillaume Barnsley, Gentilhomme du Comté de Worcester, parce qu'il pensa que sa femme étoit trop familière avec lui. Ce Gentilhomme après vingt ans d'exil, retourna à Moscow, embrassa la religion des Russes, épousa une femme très riche, avec laquelle il vécut dans l'état le plus brillant.

RELATION
de Russie.

Chap. X.

Le Czar ayant découvert que la maladie de celle qu'il avoit voulu épouser n'étoit qu'accidentelle, en eut un très grand chagrin : il rappella son pere, & leur donna à l'un & à l'autre une pension très considérable. Elle conserva précieusement l'anneau & le mouchoir que le Czar lui avoit donnés, pour se ressouvenir du haut rang où elle avoit été si près de monter. Elle refusa toujours de se marier, quoiqu'il se présentât des partis très avantageux. Les parents de la Czarine Marie, & même son pere & son oncle n'osèrent jamais prendre le titre d'alliés de la famille Royale, quoique le dernier fût élevé à des places très considérables.

Elle est découverte par le Czar.

Le Czarowitz ou Prince Royal ne paroît point en public, mais il est

Superstition
qui empêche

RELATION
de Russie.

Chap. X.

les Russes de
laisser voir
leurs enfants.

gardé à vue par un petit nombre de sujets chargés de son éducation ; jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de quinze ans. Alors on le fait paroître dans la place publique , pour que les Moscovites ne puissent douter de son identité, parce que plusieurs imposteurs ont souvent voulu en imposer. Les gens même du commun ne permettent pas à leurs enfants de se faire voir , parce qu'ils croient que les yeux des étrangers peuvent leur attirer quelque malheur. Ils les sévrent ordinairement à deux mois , & ils deviennent forts & robustes : ensuite ils leur font succer du lait chaud de vache , soit dans une corne , soit dans quelque instrument d'argent ; & commencent à les faire jeûner très régulièrement dès l'âge de deux ans.



CHAPITRE XI.

Les jeunes gens de Russie tenus très sévèrement : Jeûnes rigoureux dans ce pays : Ils regardent comme impures diverses sortes de viandes : Des différentes especes de champignons communs en Russie : Avantages que la nation retire des jeûnes : Leurs pénitences : Erección de la dignité patriarchale en Moscovie : On célèbre avec pompe le Dimanche des Rameaux : Histoire plaisante d'un domestique ignorant : On fait présent d'œufs à Pâques : Les femmes y boivent beaucoup : Débauche excessive du peuple en général : Description de leur musique.

LES jeunes gens qui dépendent de leurs parents ou de leurs supérieurs, n'oseroient pour telle raison que ce pût être, refuser la femme ou le mari qu'on leur a choisi. Ce fut en vain qu'une veuve Hollandoise fort riche dit qu'elle avoit fait vœu de ne jamais se remarier; Boaris avoit

Sévérité des
Russes pour
marier les
jeunes gens;

RELATION
de Russie.
Chap. XI.

jetté les yeux sur elle pour un de ses amis ; & lorsqu'elle se plaignit à la femme de ce Ministre de la sévérité dont on usoit avec elle , elle en reçut pour toute réponse : » Eh quoi ! » voulez-vous deshonorer mon Seigneur & mon mari , en lui faisant manquer à la parole qu'il a donnée à son ami , & en rejetant son choix. »

Leurs Carêmes.

Les Russes ont quatre carêmes par an , pendant lesquels ils se nourrissent de choux , de concombres & de pain de seigle , ne buvant que du quassi , qui est une liqueur moins forte que de la petite bière. Ils ne mangent pas même alors de poisson , & regardent comme une transgression de boire après quelqu'un qui auroit mangé de la viande , ou de se servir d'un couteau qui en auroit coupé , à moins que ce ne fût vingt-quatre heures après : enfin de rien prendre qui fût même nécessaire à leur santé , comme de la corne de cerf , du sucre , ou du sucre candi.

Il y a plusieurs sortes de viandes qu'ils regardent comme impures ; telles sont la chair de cheval , le veau , l'élan , le lièvre & le lapin.

Ils mettent aussi au même rang le lait d'ânesse, celui de jument, & ne voudroient pas prendre de thériaque, parce qu'il y entre de la chair de Vipere. Ils ont la même horreur pour tout ce qui est mêlé de musc, de civette, ou de chair de Castor. Cependant ils ne sont pas Juifs, & ils ont de très bon lard, puisque dans un des magasins du Czar, qui fut brûlé il y a quelques années, il en fut consumé par les flammes plus de six mille flèches.

La Russie produit une grande quantité de différentes espèces de champignons, qui font d'un grand secours pour les pauvres, & dont on fait des ragouts pour les tables des riches. On en vend la charge de plus de mille chariots tous les ans à Moscov, & il s'en trouve très peu de ceux que les Botanistes rangent dans la classe des poisons. Il y a une espèce précocce nommée Smitzkies, ou champignons de miel, que Gerrard compte pour venimeux, & qu'il appelle Fungi-farinosi, cependant ils sont très chers, & on les sert comme un mets délicat sur les tables de la noblese Russe, où l'on en fait des pâtés,

RELATION
de Russie.

Chap. XI.

Champignons de
Russie.

RELATION
de Russie.
Chap. XI.

des potages, & différents ragouts. Les plus précoces de tous sont les Gribbeys, dont la couleur est brune, ou plutôt d'un jaune foncé, avec une queue formée en pilastre & enflée au milieu. Les Volnitzies sont bruns & noirs avec un peu de rouge mêlé, & le sommet élevé en pointe. Les Growdys sont percés comme une ruche à miel, le jus en est amer, & si corrosif qu'il fait élever des pustules douloureuses dans la bouche, quand on le mange avant qu'il ait bouilli. On en trouve une autre espèce qu'on nomme Mastamies, qui signifie gras ou huileux, à cause de de leur qualité, & ils se subdivisent en différentes classes.

Avantages
qu'ils retirent
des jeûnes.

Si les Moscovites n'avoient pas autant de jeûnes, ils manqueroient souvent de vivres, parce qu'ils renferment leurs bestiaux dans les étables durant cinq ou six mois d'hiver. S'ils faisoient autrement, les payfans ne voudroient pas se donner les soins nécessaires pour augmenter le troupeau, crainte que leur chef ne s'emparât de tout, genre d'oppression qui n'est pas rare en ce pays. Ils s'abstiennent souvent de toute autre sorte de nour-

riture que du pain, du sel, & des
concombres, avec de l'eau pure pour
boisson. Ils tendent quelquefois leurs
corps comme un arc, & frappent
leur tête contre une image, genre
de pénitence très ordinaire en ce
pays.

RELATION
de Russie.
Chap. XI.

Le Patriarche de Russie, chef de
leur Eglise, fut dépendant du Patriar-
che de Constantinople jusqu'en 1588.
Alors Hieronimo, qui avoit rempli
la Chaire pendant quelques années,
ayant été déposé par l'Eglise Grec-
que, comme indigne de l'occuper,
vint de Constantinople à Moscow,
& pour une somme d'argent conve-
nue avec le Czar Théodore Iuano-
wits, il offrit de résigner sa dignité
au Métropolitain Jacob. Il lui remit
en conséquence le bâton & la thiar-
re, le 15 de Janvier dans l'Eglise de
Notre-Dame après un discours très
éloquent. Outre cette cérémonie pu-
blique, il lui donna un acte signé
de sa main, pour confirmer ce qu'il
avoit fait, & il quitta ensuite Mo-
scow comblé de riches présents. Ce
Patriarche, suivant les Historiens qui
en parlent, étoit un des hommes
les plus infames, le plus subtil, & le

Indépendant
de leur Pa-
triarche.

RELATION
de Russie.

Chap. XI.

plus impudent menteur qu'eût jamais produit la Grece sa patrie. Il avoit été chassé régulièrement du Trône Patriarchal, en suivant toutes les formes de la Justice, & par conséquent il n'avoit aucun droit de conférer la dignité qu'il prétendit donner; mais cette concession épargnoit à la Russie une somme considérable, qui passoit tous les ans à Constantinople, comme un tribut Ecclésiastique; aussi le Czar confirma l'érection du Métropolitain Jacob, & le Clergé Russe ne reconnut plus d'autre Patriarche.

Solemnité
du Dimanche
des Rameaux.

Aucune fête n'est observée en Russie, avec autant de pompe & de solemnité, que le Dimanche des Rameaux. On fait une magnifique Procession, & l'on envoie cent hommes pour nétoyer les rues, par lesquelles elle doit passer. Le Czar y assiste à pied, en manteau d'étoffe d'or, dont la queue est portée par les plus grands de la nation, & toute sa Cour l'accompagne. Il est précédé immédiatement des Officiers de sa maison, dont le premier porte le mouchoir de Sa Majesté sur son bras, & ce mouchoir est posé sur un au-

tre richement brodé. Il se rend avec son cortège à une espèce de plate-forme de pierre, se tourne du côté de l'Est, se courbe le corps presque en deux, fait quelques prières, & va ensuite à l'Eglise de Jérusalem, qui est peu éloignée de son Palais: il y demeure environ une heure, & quand il retourne au Palais, la bride du cheval du Patriarche pose sur le bras du Czar. Ce cheval, mené en main par un Page, ou par un Seigneur, porte une housse de toile blanche, & le Patriarche qui tient une Croix, & distribue des bénédictions, y est assis de côté à la manière des femmes. La bride a trois aunes de long, & est portée par trois Gentilshommes qui suivent le Czar: le Patriarche porte dans cette cérémonie un bonnet ou chapeau plat, garni d'hermine, & magnifiquement orné de ganfes & de boutons d'or & de diamants. On porte devant lui plusieurs pièces d'étoffes d'or déployées, de trois ou quatre aunes de long, & de différentes couleurs. Environ cinq cents Prêtres assistent à cette cérémonie, avec des bonnets quarrés comme ceux du Clergé Ca-

RELATION
de Ruffie.
Chap. XI.

tholique. Ceux qui font les plus près du Patriarche, portent des images de la Sainte Vierge, ornées d'or, de joyaux & de fils de perle; d'autres portent des livres, ou des croix. Quelques-uns sont chargés des Evangiles, dont les ornements montent à un prix immense, puisqu'il y en a un, dont la seule couverture a coûté six mille livres.

Les Magistrats & la Noblesse portent en main des branches de saule au lieu de palmes, pendant que la Procession passe. On y porte aussi un arc de triomphe avec un pommer; quelques jeunes enfants placés exprès dans la machine, s'efforcent de prendre les fruits, pendant que les Gardes du Czar, & tous les autres spectateurs se prosternent en terre. Après la cérémonie le Patriarche présente au Souverain une bourse de cent roubles, & le Prince lui donne ordinairement à dîner avec toute sa suite.

D'une espèce de niche, qui est dans l'Eglise de Jérusalem, le Patriarche donne la bénédiction au peuple, & il la termine par ces mots: *Allés, & ne mangés rien de trois*

« jours. » Le valet d'un marchand Anglois, né dans une Province très éloignée, entendant cette injonction, crut la devoir observer à la lettre, & s'y conforma exactement; mais il jura depuis qu'il n'y assisteroit jamais, & dit que c'étoit plutôt une malediction qu'une bénédiction, puisqu'elle l'avoit conduit presque à la mort.

RELATION
de Russie.

Chap. XI.

Le temps de Pâques est chez les Russes celui d'une grande réjouissance, non-seulement à cause de la solennité de la fête, mais parce qu'il finit le jeûne long & sévère qu'ils observent. En se saluant alors, ils se disent : « Le Christ est ressuscité, » à quoi on répond : « Oui, il est vraiment ressuscité. » Il se font réciproquement présent d'œufs peints de bleu, de rouge, de verd, ou d'autres couleurs, dont quelques-uns par la délicatesse de la peinture, coutent jusqu'à deux richdales chacun. Durant cette fête, toute la maison du Czar baise la main du Patriarche, qui donne trois œufs aux gens du premier rang, deux à ceux qui sont moins qualifiés, & un seul aux gens de rang inférieur.

Leur Pâques

RELATION
d: Ruffie.

Chap. XI.

Ils font
adonnés à l'i-
vrognerie.

Aucune fête ne se termine en Rus-
sie sans ivresse, & elle est si commu-
ne même entre les femmes du plus
haut rang, que lorsqu'une Dame en-
voye s'informer de la santé de celles
qui ont mangé chez elles, la répon-
se ordinaire est de dire: » Faites mes
» remerciements à votre maîtresse de
» la bonne chère qu'elle m'a faite,
» j'étois si bien, que je ne me sou-
» viens pas comment je suis sortie
» de sa maison. » Quiconque meurt
sans Confession, ou sans Extrême-
onction, ne peut être admis à la
sépulture des Chrétiens, qui est or-
dinairement accompagnée de céré-
monies assez ridicules. Aussi-tôt que
l'ame est séparée du corps, on le met
dans la bierre avec un morceau de
pain auprès de la tête, crainte que
le décédé ne soit affamé en arrivant
au Ciel; pour qu'il soit moins fati-
gué on lui met aux pieds une paire
de souliers noirs, & pour les autres
dépenses nécessaires, on place quel-
ques pièces d'argent dans sa bouche.
Il emporte avec soi dans une de ses
mains une bande de papier, adressée
à Saint Nicolas, & signée du Curé
pour attester que le mort a été un
homme

homme de bonnes mœurs. S'il laisse une femme, non-seulement elle est obligée de paroître inconsolable, mais il faut encore qu'elle paye d'autres femmes pour pleurer avec elle; & au milieu de leurs lamentations, elles font au défunt différentes questions, en lui disant: » Ah! mon » cher! pourquoi êtes-vous mort? » Pourquoi nous avez-vous quitté? » Est-ce que votre femme ne remplissoit pas exactement tous ses » devoirs? Est-ce qu'elle ne vous » donnoit pas de beaux enfants, & » n'avoit-elle pas grand soin de votre maison? Aviez-vous à vous » plaindre de sa douceur, ou de sa » tendresse? Elle faisoit tout ce qui » étoit en son pouvoir pour vous » bien servir? Vous laissoit-elle jamais manquer de bonne eau-de-vie? Et n'en aviez-vous pas autant que vous en pouviez boire? »

Il semble qu'ils regardent l'eau-de-vie comme la liqueur de l'immortalité, & ils en ont une espèce si forte, qu'on croit sentir du feu dans la bouche; mais ils ont soin d'avoir toujours du lait sous la main quand ils en boivent, & ils croient qu'ils

RELATION
de Russie.

Chap. XI.

Accidents
qui en font
les suites.

RELATION
de Russie.

Chap. XI

s'exposeroient à un grand danger s'ils n'avoient recours à ce remede. Les Moscovites célèbrent le Carnaval par des débauches excessives, & ils boivent avec tant de fureur dans la semaine qui précède le Carême, qu'on penseroit qu'ils veulent se remplir de liqueur pour le reste de leur vie. Quand ils sont ainsi dans l'ivresse, il leur arrive souvent, qu'en retournant chez eux ils tombent dans la neige, dont la fraîcheur les fait mourir. Si quelqu'un de leur connoissance les rencontre dans cet état, il est très rare qu'il les relève, parce que s'ils mouroient entre les mains de celui qui leur donne du secours, il seroit obligé de subir l'examen d'un homme nommé le Juge de Zemsi-precause, qui lui seroit payer chèrement sa compassion.

Des Statues
appelées
Saints Nico-
las.

Il se passe peu de Carnaval où il n'arrive deux ou trois cents de ces accidents; & il n'est pas rare de voir dans ce temps, dix ou douze corps morts de la populace, menés sur un même traîneau, avec une partie du visage, ou des épaules rongées, quelquefois à n'y rester que les os. Ceux qui sont ainsi morts, on les laisse

deux ou trois jours dans un endroit public pour les reconnoître : d'autrefois on les porte au Bogzi-dome, ou Hôtel-Dieu, & on les met dans une cave voûtée, où il y a quelquefois trois ou quatre cents cadavres en même-temps, que les Prêtres enterrent l'un après l'autre dans le Cimetière de Saint Jean. Ils y demeurent un mois entier sans que la fosse soit couverte d'autre chose que d'une nate, pour les garantir de la pluye, & les Prêtres y vont tous les jours lire un Pseaume. Les images ou statues que les Moscovites gardent dans leurs maisons, sont très grossièrement faites, & ils répondent à ceux qui leur demandent, ce que représente des figures si difformes, que leurs Dieux ne sont point orgueilleux. Lorsqu'une image est vieille, ou qu'elle déplaît à celui qui en est le possesseur, il la porte à l'ouvrier qui l'a faite, & pour une petite somme il en reçoit une neuve à la place. Dans cette espèce de trafic on ne prononce pas un mot, & le vendeur repousse l'acheteur sans parler, jusqu'à ce qu'il lui ait offert le prix qui lui convient.

RELATION
de Russie.

Chap. XI.

Quand on juge que ces images sont absolument hors de service, on les jette dans l'eau avec une pièce d'argent, en disant : » Adieu frere, ou » Dieu soit avec vous, mon frere. » S'il arrive qu'une Eglise soit brûlée, on dit seulement qu'elle est montée, & ils en disent de même de leurs images, qu'ils sauvent toujours les premières dans les incendies. Ces images ou statues, qu'ils appellent leurs Saints Nicolas, sont magnifiquement ornées, & ils les donnent souvent ainsi parées à l'Eglise, où ils vont faire leurs dévotions. Les Prêtres firent couper la main à une pauvre femme, qui dans un état d'opulence avoit donné une image richement habillée, & qui se trouvant ensuite dans la misere, avoit représenté son état à son Saint Nicolas, lui avoit demandé la permission de lui ôter un ou deux des rubis dont elle l'avoit orné, & les avoit réellement détachés, prenant son silence pour un consentement. Les Saints Nicolas que l'on garde dans les maisons, sont également enrichis de joyaux : mais il arrive souvent que dans le besoin, celui

qui les possède les dépouille entièrement nuds.

RELATION
de Russie.

Chap. XI.

En Russie les Moines & les Religieuses ne sont point assujettis à des règles fort sévères ; les premiers font commerce de chevaux , de houblon , de bled , ou de toute autre marchandise ; & les Religieuses vont où il leur plaît , prenant souvent des libertés peu convenables à leur sexe , & encore moins à leur profession. Quand quelqu'un est convaincu d'hérésie , on le jette de la terrasse d'une maison dans un feu préparé à côté , où son corps est réduit en cendres.

Des Moines
& des Religieuses.

Un des derniers Patriarches a défendu de faire des instruments de musique , parce qu'il les regardoit comme propres à énerver le peuple , & comme dangereux pour l'Etat. Cependant les Russes sont passionnés pour la cornemuse , & ils ont aussi une espèce de violon , avec un ventre comme un luth ; mais ils ne peuvent jouer dessus que quatre ou cinq notes , aussi leur game est très peu variée , & se borne presque à ga , ga , ge , qui revient à notre sol fa la , ce qu'ils ont pris ou des Grecs , ou des Esclavons. Leurs ca-

Leur musique.

dences font extravagantes, & l'on ne peut imaginer rien de plus ridicule, que leur pitoyable imitation du récitatif Italien. Cependant il est étonnant que leur musique soit si mauvaise, puisqu'ils ont des Ecoles publiques, où l'on instruit leurs enfans avec beaucoup d'attention. Les pauvres en Moscovie demandent l'aumône, & exposent leur misere du ton de ces récitatifs. Un Ambassadeur Moscovite étant à la Haye, on lui fit entendre, pour l'amuser, une musique des plus belles voix, & des meilleurs instruments qu'on pût rassembler: on lui demanda ensuite comment il l'avoit trouvée: » Très bien en vérité, répondit-il, voilà » comme les mendiants exercent leur » profession dans mon pays. » La musique militaire de ces peuples consiste en tymbales, avec quelques cornets de cuivre, & des trompettes, dont ils ne savent pas ménager le son. Ils regardent la danse comme au-dessous de leur gravité, mais ils font venir des Esclaves Tartares & Polonois, pour les amuser dans des temps de récréation & de débauche, par des sauts qui se ressentent de la bassesse de leur état.

Le Gouvernement de Moscovie est absolument Monarchique : il y a peu de Loix écrites, une espèce de Droit coutumier fait la règle de leurs Cours de Justice, qu'ils nomment **PRECAUSES**, & la Sentence prononcée par le Juge, est en dernier ressort : mais elle est souvent bien payée, prévarication qui leur est très ordinaire. Les Greffiers sont à genoux, avec des tables devant eux, ils écrivent les lignes fort écartées les unes des autres, ce qui employe beaucoup de papier, & augmente les frais du client. Les Parties sont aussi maltraitées par ces harpies, qu'on nomme Podiacks, & par leur chef nommé Diack, que si leurs affaires étoient entre les mains d'un de nos Procureurs. Les placets sont en forme de requêtes : l'Avocat les présente roulés au Juge, ou au Boyar, qui est chef de la Justice, quand il lui plaît de tenir le Siège. Il répond par son Secrétaire, qui est très lent à délivrer les expéditions, à moins que l'Avocat ne lui prenne la main, parce que dans ce pays, comme en beaucoup d'autres, l'argentveille l'attention, & fait expédier les affai-

RELATION
de Russie,

Chap. XI.

Leur Gouver-
nement,

res. L'alphabet Russe est composé de quarante - deux caractères, dont la plus grande partie sont les mêmes que ceux des Grecs.

CHAPITRE XII.

Des Cours de Justice, & de la conduite que tiennent les Russes envers les criminels: Combien ils sont enclins aux vices, qui font horreur à la nature: Leur vénération pour Saint Nicolas: Comment les Grands expient leurs rapines: Du langage des Russes: Polonois qui s'y sont introduits: Barbarie des Loix Polonoises: Malpropreté des gens de cette nature: Ce sont eux qui ont les premiers introduit l'usage de poudrer les cheveux: Mœurs & usages des Circassiens: La Russie se révolte contre le Gouvernement Tartare: Histoire d'un Ambassadeur Anglois.

Cours de
judicature.

IL y a en général trop de confusion dans ce qui concerne les Cours de Judicature de Russie, pour

que nous entreprenions de les faire connoître en détail. Il y en a une établie dans chaque Province; le chef représente la personne du Czar, & a sous lui un Chancelier, un Diack ou Secrétaire, des Sous-secrétaires, & d'autres suppôts de Justice. Quand le Juge n'est pas corrompu, la Partie plaignante est presque sûre d'obtenir une Ordonnance en sa faveur.

Il est rare que les criminels soient condamnés à mort en Russie; le fouet est le châtiment le plus ordinaire: mais il y en a d'autres auxquels la mort seroit préférable. Un meurtrier se rachete par une somme d'argent; & si personne ne se présente pour le poursuivre, le Magistrat ne le fait jamais d'Office. Personne n'est regardé comme convaincu d'un crime capital, à moins qu'il ne l'ait avoué; mais les moyens dont on se sert pour tirer cet aveu, sont terribles. On commence par donner l'estrapade au coupable; s'il garde le silence, l'Exécuteur le frappe avec un fouet de neuf brins, dont six ou sept coups fortement appliqués pourroient tuer un homme; on

RELATION
de Ruffie.

Chap. XII.

lui perce les côtés avec des fers chauds : on lui fend les chairs, on y met du fel, & pendant qu'elles tiennent au corps, on les fait rôtir à petit feu. Quand il demeure encore muet, on prend le soin de bien guérir ses blessures, & s'il y survit on recommence les mêmes tourments, après vingt jours de repos. D'autres-fois on lui écorche la moitié du corps, & s'il souffre cette horrible opération avec constance, on termine cet affreux supplice en lui versant goûte à goûte du plomb fondu sur la tête, après l'avoir bien rasée.

Rigueur des
Supplices.

Un faux-monnaieur est obligé d'avaller le métal fondu des pieces qu'il a contrefaites. Si quelqu'un tire une Chouette dans une basse-cour du Palais, on lui coupe la main droite & la jambe gauche, parce qu'on suppose que le plomb auroit pu porter dans la chambre du Czar. Ceux qui sont coupables de trahison, après de cruelles tortures, sont envoyés en exil en Sibérie, quand on leur a arraché les yeux, ou coupé les oreilles ; & souvent on les abandonne sur la route, où ils périssent. Ce n'est que depuis peu qu'on a

introduit en Russie l'usage de pendre les malfaiteurs ; ce supplice étoit autrefois défendu , parce qu'on croyoit que le col étant ferré , l'ame sortoit par la partie opposée ; ce qu'elle ne pouvoit faire , sans y contracter quelques souillures. Le criminel est à présent obligé de se passer lui-même la corde au col , & de se jeter quand l'exécuteur le lui ordonne. Quoique cet office ne confere pas la noblesse , comme en quelques autres pays , (au moins si on en veut croire ceux qui l'exercent ;) il est héréditaire en Russie , & les peres instruisent avec soin leurs enfants dans la pratique de cet art. Les crimes contre nature ne sont pas punis de mort comme chez les nations plus policées , mais pour détruire des abominations trop communes , les mariages sont très encouragés. N'arrêtons pas nos yeux sur d'autres horreurs , dont l'Auteur que nous traduisons n'auroit pas dû même rapporter le nom. Les criminels depuis quelque temps sont amenés des diverses parties de l'Empire dans la capitale pour y être jugés ; ce qui jette en de grands frais , & est sujet à beaucoup d'inconvénients.

RELATION
de Russie.

Chap. XII.

Leur dévotion à Saint
Nicolas.

Les habitants des environs d'Archangel & de Cola regardent Saint Nicolas comme un Dieu; & on seroit en risque de sa vie, si l'on paroïssoit douter de ce qu'ils assurent, que ce Saint est venu d'Italie au port qui porte son nom près Archangel sur une meule de moulin.

Ils célèbrent des fêtes en l'honneur de plusieurs autres Saints; mais il n'y en a point qui soit tenu dans une aussi haute estime. Ils disent pour raison que Saint Nicolas étant né en Russie doit avoir naturellement plus d'égards pour eux que Saint Pierre & Saint Paul, qui ne les ont jamais connus. Les Boyards ou autres Grands de l'Etat, quand ils ont amassé des richesses, soit en pillant les étrangers, soit en s'emparant de ce qui appartient à des nations voisines, pensent qu'ils expient toutes leurs fautes envers le ciel, pourvu qu'ils bâtissent des Eglises, qu'ils leur donnent de belles cloches, avec quelques Saints Nicolas richement ornés. Les Russes en général sont tous barbares & entièrement brutes, à l'exception de ceux qui se sont polis par le commerce avec les nations étrangères.

La Langue Russe, qu'on écrit avec quarante-deux caractères, dont la plupart sont tirés des Grecs, diffère autant du Polonois, que la dialecte Ecoissoise diffère de l'Anglois. Quoique celle des Russes soit regardée comme plus forte & plus expressive, elle est certainement beaucoup plus dure : il y a des mots, où l'on trouve jusqu'à six consonnes de suite sans aucunes voyelles, & il n'est pas possible de les prononcer sans être fort incommode pour ceux à qui on parleroit de trop près.

RELATION
de Russie.

Chap. XII.

Leur langue.

Les Moscovites ne peuvent sortir des Etats du Czar sans sa permission, qu'il n'est pas facile d'obtenir ; & cette restriction doit donner aux Polonois, qui sont libres de voyager où il leur plaît, une grande supériorité sur leurs voisins pour les usages. Cependant, malgré cet avantage les Polonois sont encore moins polis que les Russes. Ils sont orgueilleux, ignorants, prodigues, pleins de faste & glorieux. Ils affectent d'avoir de beaux chevaux, richement caparaçonnés, parce que c'est ce qui frappe d'abord la vue. Ils reçoivent volontiers les étrangers pendant deux

Des Polonois.

ou trois jours, mais non plus long-temps, uniquement pour donner une haute idée de leur grandeur. Durant ce temps ils font paroître la vanité la plus insupportable, & enivrent quatre ou cinq fois leur hôtes; on y boit autant, & peut-être plus, qu'en Ruffie; il est rare de trouver en Pologne un Gentilhomme qui ne soit pas estropié, ou qui n'ait pas été blessé dans quelque partie de débauche, étant très querelleurs quand ils ont bu. Les loix Polonoises sont si barbares, qu'un meurtrier en est toujours quitte pour de l'argent. Pour avoir tué un paysan on ne paye que six écus; & le prix augmente à proportion du rang de celui qui a perdu la vie. La puissance Royale est renfermée dans des bornes très étroites: le Roi ne peut rien faire sans le consentement de la Diette générale; & il est au pouvoir d'un seul des membres d'empêcher qu'une affaire de la plus grande importance ne soit terminée, en mettant seulement sa main sur la garde de son épée pour marquer son opposition. Il faut absolument l'unanimité pour qu'une résolution puisse passer. Le Monarque

qui regna en France sous le nom de Henri III. trouva que la Couronne Polonoise étoit un si grand fardeau, qu'il refusa de la porter à quelque condition que ce pût être. (*)

RELATION
de Russie.
Chap. XII

Lorsque les Moscovites firent la conquête de Vilna, & de quelques Provinces sur les frontieres de Pologne, ils gagnerent aussi avec les femmes du pays des maladies inconnues jusqu'alors en Russie. Elles sont très communes en Pologne, ainsi que la Plica, qui est une espece de teigne occasionnée par les eaux qui coulent sur des mines pleines d'arsenic, dont elles sont imprégnées quand on les boit. Quand la Plica entre dans une famille, elle s'y perpétue, & tous les membres en sont bientôt infectés. Il n'y a peut-être pas d'infirmité aussi dégoûtante : autant elle fait horreur à la vue, autant elle est insupportable à l'odorat ; & il n'y a pas de vieux ulcere qui répande une odeur

Maladie
nommée la
Plica.

(*) Ce fait n'est point d'accord avec nos Historiens, puisque tous rapportent que Henri III. fut couronné à Cracovie le 15 Février 1574, & qu'il ne quitta ce pays que pour venir occuper la couronne de France.

aussi infecte. Cependant ils la regardent comme un signe de santé, & comme un attribut de la noblesse; un Gentilhomme n'a pas bonne opinion de lui-même s'il en est exempt. Les cheveux des moines, ainsi que ceux de la noblesse inférieure sont ordinairement si adhérents les uns aux autres par cette maladie, que la vue seule peut faire soulever l'estomach le moins délicat. Les chevaux mêmes y sont sujets; & ceux qui en sont atteints sont regardés comme les plus torts, & d'un meilleur service. Leurs queues sont comme une masse de glu par la matière virulente qui sort de tous les pores; & si l'on en veut couper quelque partie, l'animal tombe dans une espèce de folie, ou meurt, ou devient estropié ou aveugle, ce qui le met hors de service. On prétend que pour cacher cette teigne, les Polonois ont été les premiers qui ont commencé à poudrer leurs cheveux; ce qui est depuis passé en usage chez toutes les nations de l'Europe; & en effet le commerce d'amidon est très considérable dans ce pays.

Les Moscovites ont beaucoup de

bonne foi dans les affaires particulières, & ils ont le faux serment en horreur ; cependant ils ne font aucun scrupule de rompre les alliances les plus solennelles, & les traités publics les mieux cimentés quand leur intérêt l'exige. Les Russes se courbent très bas quand ils saluent ; les Polonois se tiennent plus droits, & marquent plus de fierté : les Tartares embrassent les genoux de leurs Supérieurs ; mais pour saluer leurs égaux, ils leur secouent la main, & mettent un de leurs doigts sur la bouche de celui qu'ils saluent. Les Circaffiens s'informent de la fanté des valets, des vaches, des brebis, des chiens, des chevaux, des coqs, des poules & des dindons de ceux à qui ils font un compliment.

Les Circaffiens habitent une partie de la Tartarie, où le climat est plus tempéré, & le terroir plus fertile que celui de Russie. Ils sont de couleur tannée, & ont des mœurs très barbares. Les femmes y sont très grasses & tellement adonnées à l'ivrognerie que dans les repas publics, elles chancellent ordinairement avant qu'on serve les viandes. Les fumées

RELATION
de Russie.

Chap. XII.

Des Circaffiens.

de la boisson se dissipent en mangeant, mais elles s'enivrent une seconde fois; & pour dissiper cette nouvelle ivresse, elles se mettent à danser, amusement dont elles sont passionnées, ou elles se livrent à quelque autre exercice qui leur plaît. Le violon est l'instrument le plus en usage dans ce pays, & un homme qui n'en fait pas jouer ne peut se flatter d'être bien venu auprès des femmes.

Les Circassiens dans une révolte ont massacré toute leur noblesse, & ont été depuis partagés en tribus, dont chacune est gouvernée par un Colonel choisi par le peuple, qui se conserve toujours la liberté d'agir, tant contre sa personne que pour le priver de sa place. Leur religion est la même que celle des Russes, avec cette différence qu'en Russie on ne permet pas aux étrangers d'entrer dans l'intérieur des Eglises, au lieu que celles des Circassiens sont ouvertes à tout le monde, & qu'ils reçoivent en général les étrangers avec autant d'amitié que d'hospitalité. Ils sont fort adonnés à la magie, & c'est l'étude ordinaire des femmes de distinction, non-seulement en Circassie,

mais aussi dans toutes les autres parties de la Tartarie.

RELATION
de Russie.

Chap. XII.

La Russie a été sous la domination des Tartares jusqu'en 1479, que Jean, Duc souverain de Volgodmir, homme très vaillant, se rendit maître de Moscow, & chassa les Tartares de l'Empire. Son successeur Jean Basilovitz, surnommé le Tyran, éleva beaucoup la réputation des Russes, qui avant ce temps étoient le mépris du Nord. Courageux & prudent, mais très capricieux: il présenta un jour à son Secrétaire d'Etat une humble requête, qu'il avoit signée lui-même, par laquelle il le supplioit de lever pour son service une armée de deux cents mille hommes dans un temps qu'il lui marquoit, lui promettant par reconnaissance de se souvenir toujours de lui dans ses prières. Le Ministre qui connoissoit ses bizarreries, leva l'armée le plus promptement qu'il lui fut possible, & avec son secours, Jean se rendit maître de la Sibérie & de plusieurs autres territoires très étendus. Ce Prince étoit doux pour le peuple, & sévère pour la noblesse, ce qui le rendoit très cher au commun de

Bizarrerie
du Czar Jean
Basilovitz.

ses fujets. Il portoit ordinairement à la main un bâton avec un pointe de fer, dont il piquoit aux jambes les Seigneurs qui l'approchoient, & ceux qui le souffroient, fans faire paroître de sensibilité, il leur marquoit ensuite beaucoup d'estime.

Il fit payer une forte amende aux habitants de Bologda, parce qu'ils avoient trompé les Commis de la Douanne par une mesure différente de celle dont ils se servoient ordinairement. Des Anglois ayant eu l'imprudenc de rire de quelques-uns de ses caprices, il les fit amener en sa présence, & pour les épouvanter, il ordonna de les dépouiller nuds : mais il ne leur fit souffrir d'autre punition que de les obliger à ramasser des pois, dont il avoit fait répandre cinq à six corbeilles dans la chambre. Après les avoir bien ennuyés par ce frivole exercice, il leur fit donner à boire & les renvoya en les avertissant de se mieux comporter à l'avenir, crainte qu'ils ne s'en tirassent pas aussi bien une autre fois.

Fermeté d'un
Ambassadeur
Anglois.

Ce même Jean Basilowitz fit clouer le chapeau sur la tête d'un Ambassa-

deur, qui avoit paru couvert en sa présence : mais cette cruauté n'intimida pas Sir Jérémie Bowes, Ambassadeur de la Reine Elifabeth à Moscov. Il eut la hardiesse de paroître le chapeau sur la tête en présence du Monarque, qui lui demanda s'il n'avoit pas entendu parler de la punition qu'un autre Ambassadeur avoit soufferte, pour avoir osé prendre une pareille liberté : » Oui Seigneur, répondit Bowes, mais je suis Ambassadeur de la Reine d'Angleterre, qui n'a jamais paru tête nue devant tel Prince que ce soit : » Je la représente, & ce fera elle qui me vengera si je suis insulté. » Voilà un brave homme, dit le Czar, en se tournant vers sa cour, qui ose agir & parler ainsi pour l'honneur de sa maîtresse : Qui de vous en feroit autant pour moi ? »

Cet Ambassadeur devint favori de Jean, & cette faveur lui attira l'envie de la noblesse. Un des Seigneurs assez familier avec le Monarque, l'engagea à éprouver l'habileté de l'Ambassadeur. On le disoit très expert à monter à cheval, & il lui en fit donner un très sauvage, espérant que Bowes

RELATION
de Russie.

Chap. XII.

feroit au moins estropié par cette épreuve. L'envieux eut le chagrin d'être trompé dans son attente : le brave Anglois non-seulement réduisit le cheval, mais il le fatigua de façon qu'il en perdit toute sa vigueur, & mourut peu de jours après. Cette aventure augmenta encore le crédit de l'Ambassadeur auprès du Czar, qui l'honora toujours depuis par des marques particulières de faveur.

Présents
d'un Cordon-
nier au Czar

Le même Czar fit un voyage en différentes provinces de son Empire ; & non-seulement les Boyars & la noblesse lui firent des présents, mais il en reçut aussi d'un grand nombre de gens du commun, parce qu'on savoit qu'il en étoit flatté. Un Cordonnier entr'autres voulant marquer son attachement à son Souverain, consulta avec sa femme ce qu'il pourroit faire pour le mieux : ils arracherent un gros navet qui étoit dans leur jardin, & le mirent aux pieds du Czar avec une paire de souliers, nommés dans le pays Lopkies. Le Monarque fut si satisfait de ce présent, qu'il ordonna à tous ceux de sa suite d'acheter des souliers de cet homme, & de les payer le double

de leur valeur, ce qui enrichit l'artisan qui laissa un bien honnête à ses enfants, & on les distingua par le nom de Lopostkies. Près de la maison de ce Cordonnier est un vieux arbre au pied duquel les voyageurs jettent souvent leurs vieux souliers en mémoire de cette action.

Le Czar apprit par hazard qu'un Gentilhomme instruit de la façon dont il avoit récompensé le Cordonnier, espéroit aussi recevoir des marques de sa libéralité pour un beau cheval qu'il lui avoit présenté, & Jean par reconnoissance lui donna de sa main le navet qu'il avoit reçu de l'artisan.

On rapporte du même Empereur qu'il prit un jour un habit médiocre, & alla dans un village voisin de Moscow, où il demanda de porte en porte à loger sans trouver personne qui le reçût, à l'exception d'un pauvre homme, dont la femme étoit dans les travaux de l'enfantement, & qui le regala le mieux qu'il lui fut possible. Le Monarque lui dit en le remerciant que le lendemain il reviendrait le voir, & lui amèneroit un parrain & une maraine pour son

Bonné & vé-
rité de se
Prince.

RELATION
de Russie.

Chap. XII.

enfant. Il ne manqua pas à sa promesse, il retourna au village avec toute la splendeur de son rang, & fit la fortune à son hôte; mais il donna ordre de brûler toutes les autres maisons, à l'exception de sa cabane, & d'en chasser les habitants dans la campagne, disant qu'ils deviendroient peut-être plus charitables, quand ils auroient éprouvé la rigueur du temps, & lorsqu'ils sauroient ce qu'on souffre en demeurant exposé pendant une nuit très longue & très froide aux inclémences de la saison sans couvert & sans provisions.

Il se joint à
une troupe de
voleurs.

Il se joignit un jour à une troupe de voleurs, leur proposa de piller le trésor du Czar, & leur dit qu'il favoit le moyen de les en rendre maîtres. Celui à qui il fit cette proposition lui donna un soufflet, en lui disant qu'il étoit un coquin de penser à piller un si bon Prince, pendant qu'il y avoit tant de riches Boyars qui voloient leur maître, sur lesquels on feroit un gain plus légitime, & sans doute un plus riche butin que tout ce qu'on pourroit prendre au Czar. Cette réponse lui fut si agréable qu'il changea de chapeau avec le voleur,

voleur, & lui donna rendez-vous pour le lendemain à Duretz, où il lui dit qu'il vouloit boire l'eau-de-vie & le Metheling avec lui. Cet homme ne manqua pas de s'y trouver, & fut très surpris de le reconnoître pour le Czar. Ce Prince lui donna de bons avis; & pour le mettre en état de les suivre, il le gratifia d'une place entre les gens de sa suite; ce qui servit aussi à détruire la troupe de voleurs.

Le Czar Michael, ayeul de Pierre le Grand, étoit un Prince fort humain & très vertueux, bon pour les étrangers, & qui avoit l'ambition d'être lié d'amitié avec les autres Puissances Chrétiennes de l'Europe. Il vouloit donner sa fille en mariage au Comte Woldemar, fils naturel du Roi de Dannemarck; mais le clergé Russe, qui regardoit ce Prince comme hérétique, s'y opposa. Alors le Danois demanda à entrer en dispute avec un des chapelains du Czar sur la vérité de leurs religions respectives; mais les Russes ne voulurent pas accepter le défi. Michael en parut très piqué, & dit que leur religion étoit donc bien étrange,

RELATION
de Russie.

Chap. XIII

Le Czar
Michael est
empoisonné.

RELATION
de Russie.

Chap. XII.

si elle ne pouvoit se soutenir par la force des raisons & des arguments. Après leur avoir fait ce reproche, il se mit au lit, & fut attaqué d'un vomissement violent, dont il mourut la nuit même, avec un violent soupçon que ces prêtres lui avoient donné ce passeport pour l'éternité. L'Impératrice ne lui survécut pas long-temps, & le mariage n'eut pas lieu. Il laissa deux fils, dont l'aîné mourut jeune; il avoit des dispositions pour devenir un grand Prince, mais il marqua de la cruauté dès l'enfance: Son plus grand plaisir étoit de faire souffrir des pigeons, auxquels il crevoit les yeux, & ensuite leur arrachoit la tête, en les traitant de traîtres & de rebelles.



CHAPITRE XIII.

Anecdotes au sujet du Pere de Pierre le Grand : Bonté de son caractère : Son chagrin d'avoir tué un Officier : Dépopulation de la Russie sous son règne, causes de cet inconvénient : Histoire de Boaris, il est banni de la cour & rappelé : Il gagne l'affection du peuple, & meurt très regretté : Le Gouvernement de Russie est très bien réglé en plusieurs parties par Elie Danelowitz : Portrait de Nashokin, Chancelier de l'Empire : Ce que signifie le mot de Czar : Titres & grandes richesses de ce Souverain.

LE Czarowitz Aléxis Michaelowitz Regne du pere de Pierre I. Grand. succéda à son Pere Michael : il avoit six pieds de hauteur, le visage plein & sanguin, étoit de belle pres-tance, généreux & bon dans son état ordinaire, mais cruel dans la colere. Il ne se fit jamais raser la barbe. Un jour on lui présenta à signer l'ordre pour l'exécution d'un déserteur, &

il refusa de le faire, disant qu'il n'étoit pas juste que cet homme mourût pour avoir eu moins de courage qu'un autre, puisqu'il n'avoit pas plu à Dieu de lui en donner davantage. Il étoit fort dévot, point débauché, parent affectueux, bon pere & tendre mari. Il assistoit matin & soir au service Divin; & quand sa fanté ne lui permettoit pas d'y aller, on le célébroit dans sa chambre. Il jeûnoit au moins huit mois chaque année, & dans les jeûnes d'obligation, il n'avoit de repas réglés que les samedis, les Dimanches & les mardis: les autres jours, il ne mangeoit que du pain bis & du sel, des concombres & des champignons marinés, avec un peu de petite bierre pour sa boisson. Il assistoit tête nue aux processions publiques, pourvu que le temps fût sec; il donnoit à ses sujets le meilleur exemple, tant pour la pureté des mœurs que pour la religion; mais il ne vouloit pas permettre qu'on léguât des sommes considérables aux Eglises; & dans les cas de nécessité, il ne se faisoit aucun scrupule, sous prétexte d'emprunt, de prendre l'argenterie destinée au

Service de l'autel. Il fut obligé d'avoir recours à cet expédient, lorsque les revenus de ses finances ne purent lui suffire, parce que l'Eglise possédoit au moins les deux tiers des biens de l'Empire. La nuit du Vendredi saint, il avoit coutume de visiter les prisons, de décharger les débiteurs, de pardonner à quelques criminels, & de soulager les autres. Enfin, on lui connoissoit d'excellentes qualités; & s'il n'avoit été trompé quelquefois par ses Ministres, on l'auroit mis au rang des plus habiles Princes de son temps.

RELATION
de Russie.

Chap. XIII.

Il étoit rare qu'il bût avec excès : sa boisson ordinaire étoit de la petite bière, dans laquelle on mettoit un peu d'huile ou d'eau de canelle, dont les gens de qualité font un grand usage en Russie. Il buvoit aussi une bière faite d'avoine qu'on nomme Brague, & mangeoit du pain de seigle, qu'il aimoit beaucoup, & que les Russes croient plus sain que le pain de froment. Il se plaisoit à enivrer les gens de sa cour pour bien connoître leurs différents caractères, & il envoyoit ordinairement un plat de sa table à ses favoris les plus in-

Sa sobriété.

RELATION
de Russie.

Chap. XIII.

Son hospita-
lité & sa jus-
tice.

times. Le jour de Pâques, la haute & la petite noblesse étoit admise à lui baiser la main, & il leur faisoit présent d'œufs.

Environ à une lieue de Moscov, il fit élever un magasin très grand & très commode, richement doté pour la reception des pauvres, qui y étoient employés à travailler le chanvre & le lin. Il fit aussi bâtir un hôpital dans les dépendances de son palais, pour y recevoir les vieux hommes dans l'indigence, & il prenoit souvent plaisir à s'entretenir avec eux de ce qui s'étoit passé de leur temps. Il seroit difficile de trouver un coup d'œil plus agréable que celui du camp de ce Prince lorsqu'il étoit avec toute sa cour à Obrasanksi environ à trois milles de Moscov : il y passoit ordinairement la plus grande partie de l'Été sous des tentes magnifiques : la sienne étoit d'étoffe d'or avec des bandes de martre ; celle de la Czarine étoit d'étoffe d'argent avec des bandes d'hermine, & celles des Seigneurs étoient de riches étoffes élégamment doublées. Au milieu de toutes, on en voyoit une des plus superbes, qui servoit d'Eglise.

Il y avoit des gardes à des distances convenables pour tenir toutes choses en bon ordre, & des palissades autour du camp, pour écarter la populace. Le Czar Aléxis fut toute sa vie pénétré de regret d'avoir passé son épée au travers du corps d'un homme qui avoit couru vers lui pour lui parler en campagne, liberté interdite à tous les sujets, ce qui lui fit soupçonner que cet homme avoit dessein de l'assassiner. On fouilla le mort, & on ne lui trouva aucune arme, mais seulement une requête, qu'il vouloit présenter lui-même au Czar, n'ayant pas d'autre moyen de la lui faire parvenir. Il y demandoit justice contre Pierre Stelicoro, Gouverneur de la Russie blanche, sous lequel il avoit servi en qualité de Capitaine, & qui lui devoit trois ans de paye. Stelicoro fut mandé à la cour, dépouillé de tous ses honneurs & de tous ses biens, & banni de la maniere la plus honteuse; le Czar disant que le sang du Capitaine devoit être sur la porte de ce Gouverneur, qui étoit réellement cause de sa mort.

RELATION

de Russie.

Chap. XIII.

Aléxis étoit passionné pour la chasse des bêtes fauves, & pourvû qu'il les forçât, il ne cherchoit pas à les tuer. Il chassoit aussi assez fréquemment avec des faucons, n'ayant pour tout habillement que sa chemise & son caleçon avec une riche piquure de deux peaux, une dessus & l'autre dessous. Pendant le temps de son regne, la Russie fut si dépeuplée, que sur les bords du Volga, on trouvoit six femmes pour un homme. Cette rareté de l'espece venoit partie des invasions des Tartares, qui avoient emmené plus de trois cents mille hommes en captivité, partie de leur propre inclination pour la guerre, qui occasionnoit souvent des actions très sanglantes avec leurs voisins, & partie d'une peste qui détruisit huit cents mille hommes en six ans.

Un Ministre
fait empoi-
sonner sa
femme.

Plusieurs Juifs avoient été introduits à la cour de ce Monarque par un Chirurgien de leur nation qui se disoit Luthérien, & s'étoit établi à Moscow, en servant d'agent des plaisirs à Bogdan Matfeig, Grand-maître de la maison de l'Empereur. Matfeig avoit été compagnon d'Aléxis dans tous les exercices de la jeunesse, &

ce Prince avoit conçu pour lui une haute estime. Sa femme étant devenue excessivement jalouse de ce qu'il avoit plusieurs concubines, particulièrement des filles Polonoises qu'il aimoit avec passion, elle en devint d'une humeur si fâcheuse que son mari la fit empoisonner. Le peuple instruit de cette action par quelques amis de la femme, en murmura beaucoup, & le Czar laissa au choix de Matfeig ou de se remarier en abandonnant ses maîtresses, ou de quitter son poste. Il ne balança pas à prendre le premier parti : il n'étoit pas porté pour les Anglois, parce que les Hollandois avoient gagné son amitié par leurs présents. Le Czar Aléxis ne visita jamais aucun de ses sujets, excepté son Gouverneur Boaris Juanowitz, qu'il alla voir une seule fois lorsqu'il étoit dangereusement malade.

Boaris avoit été fort aimé du pere d'Aléxis, & avoit partagé l'éducation de ce Prince, conjointement avec son frere nommé Cleat, suivant l'usage de la Ruffie, où l'on élève quelques jeunes gens de qualité avec le Czarowitz pour lui tenir com-

Grandes
qualités du
Ministre Boaris.

pagnie. Boaris avoit gagné un tel ascendant sur ce Monarque qu'il lui avoit confié toute la conduite des affaires, publiques & particulieres. Il fit des retranchements considérables sur les dépenses de la maison de son maître; envoya dans des gouvernements éloignés ceux de la noblesse qui pouvoient lui donner quelque sujet de crainte, & supérieur à toutes leurs intrigues, il n'avançoit que ceux en qui il croyoit pouvoir prendre confiance. Le peuple excité par les mécontents hors de place, accusa le Ministre de plusieurs actes d'injustice, & pour appaiser les clameurs, le Czar fut obligé de le bannir de la cour; mais les sujets furent beaucoup plus mal après ce changement. Ils s'imaginoient être vexés, & ils se trouverent opprimés: les murmures suivirent; Boaris, bon politique, fut bientôt informé de cette heureuse disposition, & il fut tourner les esprits de façon que ceux qui avoient été les plus ardents à demander son exil, furent les plus empressés à solliciter son retour. Ils le firent dans une requête qu'ils présentèrent au Czar: elle étoit d'accord

avec ses vues, & il y consentit avec joie. Boaris revint triomphant à la cour, fut rétabli dans sa première puissance, & l'infortune lui ayant appris la modération, il fut plus attentif à obliger le peuple, & à conserver la liberté des sujets. Il ne négligea pas de récompenser ceux qui avoient demandé son retour, & l'estime du public pour lui augmenta de jour en jour. Quand il mourut, il fut regretté de son maître, & pleuré de tout le peuple : il n'y eut que l'ancienne noblesse, dont il avoit souvent traversé les projets ambitieux, qui fut médiocrement touchée de sa perte.

Ce fut à Boaris qu'Elie Danelowitz dut sa promotion au rang de Général de l'armée du Czar. Nous avons déjà dit que la Czarine étoit sœur de Danelowitz, & que ce mariage étoit l'ouvrage du Ministre : cette famille montoit à une grande élévation, mais c'étoit une suite de l'usage où sont les Czars de se choisir une femme entre leurs sujets. Elie avoit précédemment tenu cabaret, & sa sœur avoit vendu des champignons dans le marché public : mais

Baïesse de
l'origine de
la Czarine,
mère de Pierre
le Grand.

RELATION
de Russie.
Chap. XIII.

malgré la bassesse de leur origine, la nature avoit donné de grands talents à Elie. Il étoit vigilant, hardi, entreprenant, & d'une mémoire si excellente qu'il se souvenoit des affaires civiles ou militaires de tous ceux qui étoient à la cour, & qu'il connoissoit les quartiers de quatre-vingt mille hommes, avec les noms & le caractère de tous les différents Officiers. Il étoit aussi à la tête de la trésorerie, & possédoit cinq ou six postes considérables, dans lesquels il se conduisit avec beaucoup de droiture jusqu'à ce que son entendement fût altéré par une attaque d'apoplexie. Le seul défaut qu'on pouvoit lui reprocher étoit un peu d'avarice, qui le rendoit trop dur au recouvrement de ses deniers: mais le Czar qui le craignoit plus qu'il ne l'aimoit, lui passoit volontiers cette tache, sachant qu'il hériteroit de ses biens par les droits de la Czarine.

Belle administration du
Ministre Nashokin.

Quand la mauvaise santé de Danelowitz lui fit quitter l'administration des affaires publiques, elle fut confiée à Nashokin, homme sage, integre & modéré. La conduite qu'il tint dans les places de Chancelier,

de Gouverneur de la Russie, & dans plusieurs charges importantes où il succéda à Elie, fit beaucoup d'honneur à l'Empire des Russes. Il conclut une paix avantageuse, & forma une alliance avec la Pologne; fit de la Russie le principal entrepôt de l'Europe pour le commerce de soie, ayant imaginé d'y faire apporter celles de Perse & des Indes, qui se répandoient ensuite de toutes parts; mais cet avantage ne fut pas de longue durée.

Il réforma la maison de l'Empereur, corrigea les Loix Impériales, fit conférer au Gouverneur & au Conseil de chaque Province, le pouvoir de prononcer les Sentences dans les affaires criminelles, sans les attribuer à la seule Cour de Justice établie à Moscow, comme elles étoient avant; & abrégé beaucoup les anciennes Loix par la sagesse de ses Régléments. Un misérable, qui avoit renoncé à la religion des Juifs pour prendre le turban, & qui servoit d'interprète aux marchands de Perse à Moscow, accusa Nashokin d'avoir commis quelques injustices à la Cour ou Jurisdiction des Ambassadeurs, dont il étoit Chan-

celier. Le Czar dit qu'il vouloit examiner cette affaire ; & que si l'accusation de l'interprète étoit mal fondée , il payeroit cherement cette calomnie. Il tint exactement sa parole ; le renégat fut reconnu pour menteur ; reçut trente coups de fouet , dont il se ressentit long-temps ; & la réputation de justice que s'étoit acquise le Chancelier n'en fut que mieux confirmée.

Sa haine
contre les Ré-
publiques.

Nashokin , zélé partisan des principes Monarchiques , disoit souvent , qu'il étoit surpris de ce que tous les Rois de l'Europe , au lieu d'aider les Hollandois , ne se réunissoient pas pour les détruire , & pour renverser toutes les Républiques , qui ne sont utiles que pour les vagabonds & les rebelles à qui elles servent d'asyle. En lisant quelques papiers , où l'on rapportoit les ravages que la peste avoit faits à Londres , il dit qu'il étoit étonnant que les Anglois publiassent eux-mêmes leur infortune ; que les malheureux faisoient le récit de leur misere pour profiter de la compassion qu'ils pouvoient exciter ; mais que les Anglois ne pouvoient avoir aucun objet , en apprenant à

tout l'univers que leur capitale étoit
 dévastée par la contagion, à moins
 que ce ne fût pour avertir les autres
 nations de les éviter, comme on met
 des signaux aux endroits dangereux
 pour marquer aux Pilotes de s'en ga-
 rantir.

RELATION
de Russie.

Chap. XIII.

La bonne conduite d'Elie, de Nas-
 hokin, & de deux autres habiles
 Ministres avoit commencé à faire es-
 timer la Cour du Czar. Ce mot Czar,
 qui en langue Russe signifie Empe-
 reur est si semblable à celui de César,
 qu'il paroît évidemment en être dé-
 rivé. L'Enseigne de cet Empereur,
 de même que celle de l'Empereur
 d'Allemagne est un Aigle éployé,
 avec cette différence que sur l'esto-
 mach de l'Aigle Russe est un saint
 George à cheval, & qu'il a une mître
 entre les deux têtes. On dit que le
 saint George a été ajouté par Jean
 Basilowitz, parce qu'il fut honoré de
 l'Ordre de la jarretiere par la Reine
 Elisabeth; & quelques politiques du
 temps ont même prétendu qu'il avoit
 eu dessein de faire des propositions
 de mariage à cette illustre Princesse.
 Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il
 estimoit beaucoup les Anglois; & que

Explication
du mot de
Czar.

RELATION
de Russie.

Chap. XIII.

dans un temps où il s'éleva une sédition à Moscow, qui l'obligea de quitter cette capitale, & de se retirer avec ses trésors à Wologda, où il se fortifia, il eut quelque intention de se réfugier en Angleterre.

Ses titres.

Les titres du Czar sont, Par la grace de Dieu, Grand Seigneur, Czar, Duc de la grande & petite Russie, ainsi que de la Russie blanche, Souverain de Moscow, Kiovie, Pladomir, & Novogorod, &c. Czar de Casan, Czar d'Astracan, Czar de Sybérie, Seigneur de Plescow, Grand Duc de Smolensko, Twercow, Vgosko, Périnsko, Véalsko, Bolgaricko; Seigneur & Grand Duc de Novogorod, des Provinces de Charnigora, Rhesan, Restore, Yaraslieve, Belowzer, Odouria, Obderia & Con-dinea; Seigneur de toutes les contrées situées au Nord; Seigneur de la Terre Yeveria, de tous les Duchés de Cotileran, de Grewzintan, & de plusieurs autres Pays & Souverainetés, à l'Est, à l'Ouest & au Nord, ainsi que des Héritages des Seigneurs & Monarques nos prédécesseurs, &c. & tous ces titres sont inscrits sur le grand Sceau de l'Empire de Russie.

Les Etats du Czar sont très étendus ; ses revenus sont immenses ; & il possède une grande quantité de gros joyaux, mais dont la plupart ont des défauts considérables, ce que les Russes ne connoissent pas. Il a plusieurs Palais, & différentes maisons de campagne élégamment meublées, & dont les appartements sont ornés de très belles tapisseries. Les Gentilshommes de sa chambre n'y entrent jamais, mais ils attendent que le Prince les appelle : les Ministres d'Etat vivent dans la splendeur ; mais ils ne jouissent pas d'autant de distinction que dans les autres pays. Lorsque le Czar paroît en public, ce qui arrive seulement en certains jours de rejoissances, il est vêtu plus superbement qu'on ne peut l'imaginer ; & sa suite qui est très nombreuse, est aussi d'une grande magnificence. Quand il mange en public, ce qui est très rare, les Nobles mangent aussi en sa présence ; ses gardes sont postés aux environs du Palais, où ils demeurent immobiles & dans un profond silence. Personne n'est admis à entrer dans la cour intérieure, excepté ceux qui y sont nécessaires.

RELATION
de Russie.

Chap. XIII

L'habillement du Czar n'est pas différent de celui de ses Nobles, dont il n'est distingué que par la magnificence. Il en est de même de la Czarine qui est aussi habillée comme les Dames de sa Cour, excepté que sa coëffure est plus haute, & que les manches de sa chemise sont plus longues. Sa robe, de même que celles de ses femmes, ressemble à celles de nos Magistrats, & elles les laissent traîner à terre. Elle fait souvent des promenades de nuit dans une espèce de char, avec les femmes qui lui sont nécessaires; dans d'autres temps, elles vont ensemble à la chasse, montées à cheval comme les hommes, avec un chapeau sur la tête, & un mouchoir de soie autour du col. Tous les enfants du Czar ont le nom de Czarowits. Quand l'Impératrice est en couche, les sujets font des présents au Monarque; il leur en marque sa reconnoissance par d'autres présents; & s'il ne le fait pas, il leur en paye plus que la valeur par d'autres moyens.

Grand secret à la cour
du Czar.

On punit de mort ceux qui rapportent ce qu'on fait dans le Palais

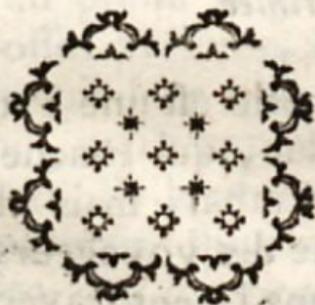
du Czar, ou qui ont l'audace de vouloir pénétrer dans ses desseins; & le peuple est tenu dans une si grande crainte, qu'un Gentilhomme ayant demandé à quel usage on destinoit un bâtiment qu'on élevoit pour le travail du chanvre & du lin, les ouvriers répondirent qu'il n'y avoit que Dieu & le Czar qui le favoient. L'Empereur dont nous parlons examinait tous les soirs les registres de la Chancellerie, & entretenoit des hommes intelligents, qui lui servoient d'espions; ils s'introduisoient dans les maisons des Ambassadeurs, & des autres personnes de distinction, ainsi que dans les festins des nûces, & dans les autres grands repas, pour observer tout ce qui s'y passoit, & en faire leur rapport au Monarque.

Le Czar est tellement maître des biens de ses Sujets, que lorsque quelqu'un meurt, il faut que les héritiers présentent leur requête à un Tribunal établi à cet effet, avant d'entrer en possession de l'héritage. Il succede de droit à ceux qui meurent intestats, & qui n'ont point d'héritiers, de même qu'à ceux dont

les biens sont confisqués pour quelque crime capital. Il reçoit des droits considérables d'importation & d'exportation, est propriétaire de toutes les boutiques où l'on vend la bière & l'eau-de-vie, ce qui lui rapporte tous les ans de très grosses sommes, puisqu'il y a de ces boutiques qui sont louées jusqu'à deux mille pistoles. Les bains & les étuves sont encore partie de son domaine, & produisent un revenu très fort, parce que les Moscovites, hommes, femmes & enfants sont obligés par leur religion, de se baigner souvent, & payent assés cher à chaque fois. Quand les bains sont trop chauds, on les tempere avec de l'eau froide, & plusieurs Russes se roulent dans la neige avant d'entrer dans les étuves. Tous ceux qui tiennent des terres immédiatement du Czar, sont obligés de fournir sa maison de provisions de toutes sortes, comme farine, avoine, miel, bière, hydromel, poisson, huile, &c. à chacun de ceux qui la composent.

Le Czar est le principal marchand de ses Etats, & il fait commerce de cendres à faire le savon, de canyvre

& de lin à Archangel, pour des soies, des martres, des velours, des draps d'or ou d'argent. Il trafique également en fatins, en draps & en damas. Il tire des sommes prodigieuses des peaux des martres, qui sont envoyées tous les ans par les exilés de la Sibérie. Les ouvriers ne lui coûtent rien, ou au moins très peu; & il tire un profit immense, non-seulement des bains & étuves, mais encore de la poix, du chanvre, du lin, du miel, de la cire, des esturgeons, & de leurs œufs qu'on nomme caviaires, ainsi que du poisson sec & salé qu'on apporte d'Astracan, de Casan, du lac de Balsfire, & des lacs & rivières qui abondent dans tous ses Etats, particulièrement dans la Sibérie.



RELATION
de Ruffie.

Chap. XIV.

CHAPITRE XIV.

*Description générale de la Sibirie :
Grands inconveniens qui accom-
pagnent les voyages en ce pays :
Comment on fait la chasse des mar-
tres : Description du Beluga & de
l'Esturgeon : Différentes manieres
dont on prépare les Caviaires :
Mœurs & coutumes des peuples de
la Samoïedie : Plantes & fleurs odo-
riférantes qu'on trouve dans ce pays :
Les habitans sont excessivement ja-
loux de leurs femmes : Adresse de
l'animal nommé Zourick, une trou-
pe de ces animaux met en désordre
un régiment de Cavalerie : Portrait
des Tartares Calmucks, & de ceux
de la Crimée.*

Description
de la Sibirie.

LA Sibirie est une Province très étendue, qui touche les frontières du Cathai, mais elle est très peu connue des voyageurs, quoique quelques-uns l'aient traversée jusqu'à la Chine, & jusqu'à la mer des Kaimochites, dans la partie qui est au

Nord-est de la grande Tartarie, ou jusqu'au golphe de Nankin. Il faudroit qu'un homme employât six années pour parcourir toute la Sibérie, parce que dans l'Eté le chaleur y est si grande, qu'on est obligé de demeurer enfermé dans les maisons, & que durant une partie de l'Hiver le froid & les neiges rendent les chemins impraticables. Tobolskoi, selon quelques-uns, & selon d'autres Siber, est la Capitale de la Province, & la résidence du Viceroi. Il faut qu'un voyageur porte son pain avec lui, parce qu'il n'en trouveroit pas un seul morceau dans tout le pays, où le poisson sec en tient lieu. Non - seulement les habitants s'en nourrissent eux & leurs chiens, mais dans le froid, faute d'autre aliment, ils en donnent aussi à leurs vaches, & le lait en prend le gout. Ils ont de très grosses avelines, & les marchands Chinois leur ont appris l'usage du thé, qu'ils appellent chay, avec le sucre. Ils le regardent comme un souverain spécifique contre les maladies des hypocondres, les indigestions, & contre toutes les affections du pòumon. Ils le conser-

RELATION
de Russie.

Chap. XIV.

De la chasse
des Martres.

vent dans des papiers, dont chacun en contient une livre, & sur lesquels le nom & le poids est marqué en caractère Chinois.

Leurs traîneaux sont tirés par trente ou quarante gros chiens; ils s'en servent pour aller à la chasse enveloppés dans leurs peaux, & ils demeurent quelquefois six ou sept semaines en campagne, passant les nuits les plus froides dans des plaines découvertes. Ils y font de grands feux, tant pour corriger la rigueur de l'air, que pour faire rôtir leur poisson; les chiens leur servent à lancer les martres, qu'on ne trouve point autre part, & dont la peau est la principale branche de commerce du pays. Cet animal est si fort qu'il s'échape quelquefois après avoir reçu un coup au travers du corps, mais le nez est l'endroit où il est le plus sensible, & c'est aussi où on le frappe le plus ordinairement; ce que les chasseurs font avec beaucoup d'adresse, pour que la peau n'en soit point endommagée. Dans le Volga, & dans la rivière Oby on trouve une grande quantité d'Esturgeons & de Belugas, poisson de douze pieds

de long, qui est de la même espèce que l'Esturgeon. On le mange ordinairement salé, la chair en est plus blanche que celle du veau, & d'un goût délicieux, particulièrement quand elle est fraîche. Les deux rivières que nous venons de nommer, arrosent cette Province, & se déchargent, la première dans la mer Caspienne, & la seconde dans la mer Glaciale. Quand la fonte des neiges tombe des montagnes, le courant en devient extrêmement rapide, & les gens des pays disent que pour n'en être pas entraînés, les Esturgeons avalent de très grosses pierres.

Ce sont les habitants d'Astracan qui font la meilleure espèce de Caviars, avec la laitance de l'Esturgeon & du Beluga saupoudré de sel, qu'on met dans des barils; mais elle ne se garde pas long-temps. Il y en a une autre espèce faite seulement d'œufs d'Esturgeons, qui est noire & gluante: les Turcs en font une grande estime, & les Russes la nomment Fekra. On en fait encore avec la seule laitance du Beluga. Les Arméniens préparent différemment leur

RELATION
de Russie.

Chap. XIV.

Ce qu'on appelle Caviars.

REFLATION
de Kuffie.

Chap. XIV.

Caviaire; ils nétoyent bien les laitances, & après les avoir falées; ils les mettent sur des planches inclinées, afin que la graisse & les parties huileuses s'en détachent; ensuite ils les mettent dans des barils bien pressées pour les vendre. On prétend que la laitance du Beluga pese jusqu'à cent cinquante livres, & les œufs jusqu'à deux cents livres: les Arméniens nomment ces œufs Arminsko fekca.

Description
des Samoïe-
des.

On dit que les habitants de la partie Septentrionale de la Sibérie, mangent leurs prisonniers de guerre, ce qui leur a fait donner le nom de Samoïédes ou Tafambeïdans, qui signifie Cannibales, ou mangeurs d'hommes. Ils vivent dans des tentes faites en rond, & couvertes de nates, ou de peaux de cerfs, avec un trou au sommet pour faire sortir la fumée du feu qu'ils font au milieu de la tente, & autour duquel ils se mettent tous. En Eté ils vivent de la pêche sur les bords des rivières, & mangent souvent le poisson crud; ils font sécher dans cette saison celui qu'ils gardent pour l'Hiver: mais la nourriture qu'ils trouvent la plus délicate, est la chair des jeunes chiens.

Leur langue est barbare, & il y a peu de personnes qui puissent l'entendre, non plus que leurs Loix, qu'on prétend qu'ils exécutent févérement; mais je ne sai sur quoi ce sentiment est fondé. Ils adorent le Soleil & la Lune, & sont fort adonnés à la Magie, enforte qu'on regarde avec le plus d'estime ceux qui ont la réputation d'y être les plus habiles. On dit cependant qu'ils n'emploient jamais leurs conjurations contre les Russes, crainte d'en être punis, mais qu'ils en font un grand usage contre les étrangers. Il m'a été rapporté (dit l'Auteur de cette relation) qu'un de ces Magiciens, après avoir été enivré par un Marchand Anglois avec tant d'excès, qu'il ne pouvoit ni se soutenir, ni marcher, fut remis en un instant dans son état naturel, & aussi tranquille que s'il n'avoit rien bu, en se faisant seulement toucher le front par une vieille femme qui prononça quelques mots. Des gens très véridiques m'ont aussi assuré y avoir vu de la marjolaine, de la fauge, de la chicorée blanche, des oignons, & de très grosses asperges, ainsi que de fort belles roses, & des

RELATION
de Russie.

Chap. XIV.

tulipes bien variées, avec plusieurs autres racines, des fleurs & des plantes qui y croissent naturellement, pendant que nous prenons tant de soins pour nous en procurer. On y trouve en abondance des navets, des carottes, & des panais: & les Marchands transportent tous les ans une grande quantité de nitre, & de sel gemme, qui est d'une qualité très brillante.

Incendies
fréquents
dans ce pays.

Dans la partie Méridionale de la Sibérie, il y a une forêt de cinquante milles de long, où l'on voit de vastes champs remplis de cerises d'un très beau rouge; mais elles sont d'un goût acré: cependant après les avoir transplantées elles deviennent un fort bon fruit. Tous les arbres en sont nains, seulement de deux ou trois pieds de haut, parce que l'herbe devenant fort haute dans la forêt, elle s'enflamme aisément quand elle est sèche, par le feu que les voyageurs n'ont pas soin d'éteindre, quand ils quittent le lieu où ils ont séjourné, & dont il est quelquefois très difficile de se sauver. L'incendie s'étend rapidement; & comme ces accidents y sont assés fréquents, les

Arbres n'ont pas le temps de parvenir à la hauteur où ils devroient atteindre. La richesse de ce pays consiste en Rennes & en Elans, qui y sont plus gros qu'en aucun autre endroit. Ils tirent les traîneaux, font aisément quatre-vingt milles par jour, & sont si doux qu'ils restent en place jusqu'à ce qu'on ait ajusté leurs harnois. Quand les habitants vendent une Renne à un étranger, ils en gardent les entrailles & les parties les plus sales des intestins pour les manger.

Quand ils vont à la chasse, ils consultent leurs Prêtres pour savoir de quel côté ils tourneront; & il est rare qu'ils se trompent dans leurs conjectures, sans doute parce qu'ils connoissent bien le pays, & les endroits où les animaux se retirent. Les peres vendent souvent leurs filles à six ou sept ans, & beaucoup de Marchands viennent les acheter à cet âge, pour être sûrs de leur virginité. Quand ils vont à la chasse, ils ont soin d'enfermer leurs femmes; & l'on prétend qu'ils ont des moyens pour empêcher qu'elles ne leur soient infidèles en leur absence; il n'y a pas

Jalousie des
Samoïedes.

RELATION
de Russie.

d'Italien aussi jaloux, que les Samoïens le sont en général.

Chap. XIV.

Description
de l'animal
nommé Zou-
rick.

On voit dans cette Province un animal nommé Zourick, qui ressemble à un Bléreau, mais d'une figure plus agréable. Il a les jambes courtes, la peau noire, lissée, & un peu marquetée, & vit sous terre comme le lapin. On rapporte des histoires étonnantes de l'œconomie de ces animaux; de la propreté qu'ils entretiennent dans leurs terriers; des cérémonies qu'ils font pour enterrer leurs morts; de leur maniere de combattre; de faire des prisonniers, & de tenir les vaincus en captivité, en les forçant d'aller leur chercher du foin & de l'avoine pour leur subsistance pendant l'hiver. Ils font une espèce de hurlement, qu'on ne peut entendre sans frémir; & l'on raconte qu'un grand nombre de Zouricks étant assemblés dans un bois, auprès duquel un régiment de Cavalerie étoit rangé en bataille, les chevaux furent tellement effrayés de leur cri, qu'ils prirent la fuite au grand galop jusqu'à dix milles de distance, sans que les Cavaliers, qui n'étoient pas eux-mêmes exempts d'effroi, pussent les arrêter.

La peau des Perivoskicks est d'une couleur brune éclatante, mar-
 quetée de noir & de blanc, mais la
 fourure n'en est pas fort estimée,
 parce que le poil en est très-court,
 & par conséquent peu chaud : les
 Russes en font des habits pour l'Été.
 Le Perivoskick est un animal Am-
 phibie, dont le nom signifie, qui
 porte d'un lieu à l'autre. On pré-
 tend qu'il lui vient de ce qu'il se
 plaît à transporter sur son dos les
 Hermines & les Ecureuils, d'un côté
 à l'autre de la riviere. On vante
 beaucoup l'adresse de l'Ecureuil de
 Sibérie, qui, dit-on, traverse la ri-
 viere sur une petite pièce de bois,
 qu'il met lui-même à l'eau, & qu'il
 gouverne avec sa queue pour aller
 chercher sa nourriture. Si le vent
 est bon il fait agréablement le voya-
 ge ; mais s'il devient trop fort, le
 malheureux Ecureuil ne peut man-
 quer d'être noyé.

Dans le voisinage de Casan &
 d'Astracan, & quelquefois aux en-
 virons d'Archangel, on trouve une
 espèce d'oiseau de la grosseur d'un
 phaisan, avec le dos & les jambes
 d'une bécassine, & le col semblable

à celui d'un coq. Ils se battent volontiers les uns contre les autres, comme les coqs d'Angleterre, soutiennent long-temps & vivement le combat, en se tenant sur leurs gardes, le bec piqué en terre. Ils sont d'un goût plus délicieux que celui de la caille. A Archangel on chasse fréquemment une espèce de faucon, qui n'est pas plus gros qu'une grive, & qui se nourrit des plus petits oiseaux, après les avoir bien plumés & nétoyés. Il y a aussi une autre oiseau de la grosseur d'un cigne, dont le col est très court, & si gros, qu'il avale quelquefois des poissons de six pouces de tour. Ils volent en troupes, formant un demi-cercle, peu élevés au-dessus de la surface de l'eau où ils cherchent leur nourriture. Les Russes se servent de la graisse de cet animal pour les contusions & les meurtrissures, & ils lui donnent le nom de Dika-baba, qui en leur langue signifie » une vieille femme sauvage. »

Ce que disent Scaliger, & quelques autres Ecrivains d'un animal plante, qui fleurit dans ce pays, & qu'ils nomment Borometz ou Ba-

Yannetz, ce qui signifie un agneau, ou un petit mouton, est à présent reconnu universellement pour fabuleux. Si l'on veut en croire leur rapport, cet animal ou cette plante, a la forme d'un agneau, couvert d'un duvet très doux, & il est assés gros pour consommer toute l'herbe qui croît aux environs, comme si elle étoit nécessaire à sa nourriture. Aucun autre animal n'y touche, excepté les loups qui tombent sur cette plante, en la prenant pour un agneau, ce qui a souvent servi d'appas pour les détruire.

Après avoir parlé de la Sibérie parce qu'elle est une Province de l'Empire de Russie, nous allons terminer notre narration par ce qui concerne les Tartares de Crimée, qui depuis quelque temps font payer tribut aux Russes. La ville de Moscow leur fournit annuellement mille habillemens de peaux de cerfs, & par le traité, le Czar est tenu de donner dans son chapeau une mesure d'avoine convenue, au cheval du Cham de Tartarie.

Les Tartares de Crimée sont présentement sous la domination des

Des Tartares
de Crimée.

Turcs : la ville de Crim, qui donne le nom à tout le pays, est voisine de la mer de Tartarie ; les bâtimens font de brique & de pierre, & la ville est entourée de murs tres forts. Les peuples ont le nez plat, les yeux enfoncés, le front petit, les épaules larges & quarrées, & ils font de moyenne taille. Leur figure a un caractere particulier, qui les fait distinguer aisément de toute autre nation. Ils applatissent le nez de leurs enfans aussi-tôt qu'ils voyent le jour, parce qu'ils disent qu'il est ridicule de le laisser élever, pour mettre obstacle à la vue. Ils suivent la religion de Mahomet, & raillent avec raison les Moscovites, de leur superstition pour les images de Saint Nicolas.

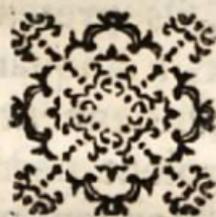
Ces Tartares ne font autre chose que des bandits, qui vivent de pillage, & des dépouilles de leurs voisins. Quand ils sont battus ils se dispersent aussi-tôt ; mais ils se rallient pendant la nuit pour recommencer leurs incursions, & convenir de ce qu'ils doivent faire le jour suivant. Ils sont très robustes, & peuvent faire quatre-vingt milles en un jour, chaque homme ayant à

soit trois ou quatre chevaux, ce qui les met en état d'en changer très souvent. Quand un de leurs chevaux meurt, ils le coupent en morceaux, & le mangent crud avec autant d'appetit que nous mangerions le meilleur bœuf, ou le meilleur mouton : mais quelques-uns des plus délicats en mettent des morceaux entre la selle & le dos de leur cheval, où il acquiert une espèce de cuisson ; & quand ils ont faim, il les en retirent pour les dévorer.

Le lait de jument, & le sang de cheval qu'on tire exprès, est leur remède le plus ordinaire contre presque toutes les maladies. Ils ont la vue plus perçante qu'aucun autre peuple de l'univers ; & si rien n'y met obstacle, ils prétendent distinguer les objets à cinquante milles de distance. Ils s'abstiennent de sel, parce qu'ils le croient pernicieux pour la vue, & ne mangent point de pain parce qu'ils disent que cet aliment rend pesant, & diminue l'activité. Ils sont à cheval la bride lâche, s'élevent sur leurs étriers, & frappent aisément leurs ennemis en courant au grand galop.

Les Tartares Calmouques ou Calmucks, entre lesquels étoit né Tamerlan, font possesseurs d'une grande étendue de pays, égale au tiers de l'Empire de Russie. Ils vivent sous des tentes, & ne les transportent que lorsqu'ils ont consommé tout le fourage aux environs. Ils sont plus grands, plus basannés, & moins brutaux que ceux de Crimée, qu'ils ont souvent battus : leurs femmes vont à la guerre, & chassent à cheval comme les hommes.

Fin du Voyage au Nord.





VOYAGE

AUTOUR DU MONDE, ET DÉCOUVERTES

Faites par *GUILLAUME DAMPIER.*

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & éducation de Dampier : Ses premiers voyages : Il devient planteur à la Jamaïque : Il va couper du bois dans la baye de Cam-pêche : Il revient en Angleterre, met ordre à ses affaires particulieres, & retourne à la Jamaïque : Il fait un voyage avec le Capitaine Hogby au pays des Moskittes : Il joint le Capitaine Coxon, fait une expédition contre Porto-Bello, descend à l'Isthme de Darien avec des Boucaniers : Ils pillent Sainte Marie, & attaquent Panama : Le Capitaine Sawkins est tué : Ils font voile à

l'isle de Juan Fernandez : Le Capitaine Sharp est dépouillé du commandement : Factions pour & contre ce Capitaine : Notre Auteur, & d'autres mécontents prennent la résolution de traverser l'Isthme de Darien pour gagner la mer du Sud : Ils trouvent des rafraîchissements : Ils sont bien traités par l'entremise d'une vieille femme Indienne : Ils arrivent de l'autre côté de l'Isthme : Ils montent sur un Armateur François : Ils sont joints par huit vaisseaux de Boucaniers : Ils jettent l'ancre à l'Isle des Perles : Description des habitants : Quelques Corsaires périssent dans une partie de débauche : Histoire du Capitaine Payne : Description de l'oiseau niais : Description de l'Isle d'Aves : Description du Cocotier : Du poisson nommé la Remore : Dampier arrive à la Virginie.

Origine de
Dampier.

M. GUILLAUME DAMPIER naquit en l'année 1652, d'une bonne famille dans le Comté de Somerset. Il perdit son père dans l'enfance ; & étant tombé entre les mains de quelques parents, ils lui firent don-

ner une éducation très médiocre : DAMPIER,
Chap. I.
Il le mirent en apprentissage à l'âge de dix-sept ans, sous le maître d'un vaisseau, qui mit à la voile de Weymouth dans le Comté de Dorset. Il fit avec lui un voyage en France, & un autre à Terre-neuve. La différence de climat lui fut si contraire dans le dernier, que lorsqu'il fut de retour, il résolut de se retirer à la campagne au milieu de ses amis, & de ne plus se remettre en mer : mais comme il avoit naturellement l'esprit variable, il changea bien-tôt de résolution, se rendit à Londres en 1670, monta en qualité de premier Pilote sur un vaisseau des Indes Orientales, chargé pour Bantam, & fit un très heureux voyage.

L'année 1672 Dampier vécut avec son frère dans le Comté de Somerset; & en 1673 il servit contre les Hollandois en deux combats à bord d'un vaisseau de Roi, nommé le Prince Royal, & commandé par Sir Edouard Spragg, qui fut tué la même année. Il retourna encore dans le Somersfet, où il se lia d'amitié avec le Colonel Hellier, qui avoit de grands biens à la Jamaïque, & qui

Ann. 1673

DAMPIER.

Chap. 1.

An. 1672.

lui persuada d'y passer pour s'occuper d'une plantation. Il n'y demeura qu'environ un an, & se joignit au Capitaine Hodfel pour aller couper du bois de teinture dans la baye de Campêche.

Il se lie avec
les Boucan-
niers.

Il se livra avec ardeur à cette occupation, quoiqu'elle fût accompagnée d'affés grandes difficultés; & comme il vit qu'on en retiroit un profit considérable, il s'y engagea une seconde fois. Ce fut alors qu'il forma des liaisons avec les Boucaniers, auxquels nous verrons qu'il s'attacha totalement par la suite; liaisons honteuses qui le firent souvent rougir de les avoir formées, quand il fut plus avancé en âge. Quoiqu'il en soit il fit alors de grands projets pour l'établissement de sa fortune, & revint avec ces pensées en Angleterre au mois d'Août 1678. Il y rassembla tout l'argent qu'il put avoir, se procura de ce qu'il jugea lui être nécessaire, & se rembarqua pour la Jamaïque au commencement de l'année 1679, dans le Loyal-marchand de Londres, commandé par le Capitaine Knapman.

Il se joint
à eux.

Son dessein étoit de continuer à

couper du bois dans la baye de Campêche, parce qu'il connoissoit très bien les avantages de ce commerce, & la façon de le conduire. Il changea bien-tôt de résolution, & employa son argent à acheter dans le Comté de Dorset un petit bien d'un homme, dont il connoissoit parfaitement les titres. Avant de repasser en Europe il convint avec un nommé M. Hobby, de faire un voyage dans le pays des Moskites au Continent; mais ayant jetté l'ancre dans la baye de Nigral, tous les hommes de M. Hobby l'abandonnerent pour se joindre aux Capitaines Coxon, Sawkins, Sharp, & à d'autres aventuriers, qui avoient formé le projet d'une expédition lucrative. Trois ou quatre jours après M. Dampier les suivit, jugeant qu'il ne lui serviroit de rien de demeurer avec M. Hobby, puisqu'ils ne pouvoient entreprendre de conduire le vaisseau sans hommes.

La première expédition de ces confédérés fut contre Porto-bello, & ils résolurent ensuite de traverser l'Isthme de Darien pour gagner la mer du Sud. Dans cette intention ils

DAMPIER.
Chap. I.

An. 1679.

Ils débarquent à l'Isthme de Darien.

An. 1680.

DAMPIER.

Chap. I.

An 1680.

débarquerent le 5 d'Avril 1680, près l'Isle Dorée, une de celles qu'on appelle Samballes, au nombre de près de quatre cents hommes, bien munis de provisions, & de différentes bagatelles propres à gagner l'amitié des Indiens. Après une marche de neuf jours ils arriverent à Santa Maria qu'ils pillerent; mais n'y ayant pas trouvé le butin qu'ils espéroient, ils n'y demeurèrent que trois jours, & s'embarquerent sur quelques petits bâtimens pour gagner la mer du Sud. Le 23 d'Avril ils furent à la vue de Panama, & firent une entreprise infructueuse sur Puebla Nova, où le Capitaine Sawkins, & quelques autres perdirent la vie.

Leurs différentes expéditions.

Le 6 de Juin, ils firent voile pour la côte du Pérou, & après avoir touché à Gorgonia, & à Plata, ils s'emparèrent d'Ylo au mois d'Octobre. Vers le temps de Noël ils arriverent à l'Isle de Juan Fernandez, où la plus grande partie de la troupe, mécontente du Capitaine Barthelemi Sharp, qui avoit pris le principal commandement à la mort de Sawkins, le déplaça en faveur du Capitaine Watling. Ce dernier fut tué avec vingt

huit hommes, dans une entreprise qu'ils firent sans succès contre Arica, forte ville bâtie dans l'enfoncement de la côte du Pérou. L'équipage du vaisseau se partagea en deux factions; les uns vouloient rétablir le Capitaine Sharp, & les autres vouloient l'éloigner du commandement. Le premier parti eut le dessus, & les mécontents au nombre de quarante-sept, entre lesquels étoit M. Dampier, résolurent de traverser l'Isthme, entreprise hardie, & d'autant plus dangereuse, qu'ils formoient une espece de petite République, n'ayant fait choix de personne pour les guider dans leur marche, & pour régler leurs projets; cependant ils acheverent ce voyage en vingt-trois jours avec très peu de perte.

Ce fut le premier de Mai, vers trois heures après midi qu'ils se mirent en route pour cette expédition, ayant avec eux un Espagnol & deux Moskittes Indiens, dont les derniers étoient très adroits pour la pêche de la vache marine, & pour celle de plusieurs autres sortes de poissons. Ils emporterent une chaudiere pour faire cuire leurs provisions, de

DAMPIER.
Chap. I.

An. 1681.

Ils traversent
l'Isthme.

DAMPIER.
 Chap. I.
 An. 1681.

la fleur de farine, vingt ou trente livres de chocolat, & du sucre en petite quantité.

Le 2 ils ne purent faire que six milles, & ils s'arrêterent à une plantation Indienne sur le penchant d'une colline, où ils ne trouverent que des femmes, dont ils ne purent entendre la langue: mais une leur donna pour les rafraîchir, d'une boisson faite avec du bled. Le soir les hommes partirent, & régalerent les aventuriers d'oiseaux, de patates, de yames, & de plantain. L'un d'eux, qui parloit un Espagnol corrompu, convint pour une hache de les conduire vers un Indien, qui savoit très bien cette langue, pouvoit les entendre, & leur donneroit les instructions qui leur étoient nécessaires.

Ils sont guidés par des Indiens.

Cet homme tint sa parole, & ils arriverent le lendemain vers midi chez l'Indien intelligent: mais ils ne tirerent d'abord que très peu d'avantage de sa conversation. Il ne leur parla qu'avec un ton de colere, répondit durement à toutes leurs questions, & ils reconnurent aisément à son air sombre qu'il ne méritoit rien de favorable pour eux.

Cependant les aventuriers ayant gagné l'amitié de sa femme par le présent qu'ils lui firent d'un jupon éclatant, elle gagna l'esprit du mari, qui leur donna un guide pour deux jours, ne pouvant lui-même les conduire, parce qu'il étoit blessé au pied. Il les avertit qu'un parti d'Espagnols étoit en campagne pour les détruire, & voulut les engager à passer la nuit dans sa cabane, parce qu'il tomboit alors une forte pluye; mais ils continuerent leur chemin, préférant de s'exposer au mauvais temps, plutôt que de courir le risque de tomber entre les mains de leurs ennemis.

Après divers événements, sur lesquels nous ne nous étendrons pas, parce qu'ils sont relatifs à la description de l'Isthme, dont nous parlerons plus au long dans le voyage de Wafer, ils arriverent à la clef, ou isle de la Sonde, & monterent à bord d'un Armateur François, commandé par le Capitaine Tristian. Ils firent voile à la clef de Springer, une autre des isles Samballes, où ils trouverent & joignirent une escadre de huit aventuriers, dont les forces composées au moins de six cents hommes,

DAMPIER.
Chap. I.

An. 1682

Dampier
passe à la Vire-
ginie.

DAMPIER.

Chap. I.

An. 1681.

ne pouvoient rien exécuter d'important, parce que leurs Commandants n'étoient pas d'accord entre eux. Dampier & ses compagnons voyant cette défunion se mirent sous le commandement du Capitaine Wright, qui les joignit avec une prise qu'il avoit faite sur les Espagnols. Il en fit encore trois ou quatre autres avec eux, & ils en partagerent le produit: mais ils se séparèrent ensuite, & Dampier avec ce qu'il avoit gagné, se rendit à la Virginie.

Pendant que Dampier fut avec le Capitaine Wright, ils touchèrent aux isles qu'on nomme des Bleds, & que quelques autres appellent les isles des Perles, situées à 12 degrés 10 minutes de latitude Septentrionale. Les habitants, qui avoient souvent été très maltraités par les Boucaniers, se cachèrent aussi-tôt qu'ils découvrirent quelques voiles, crainte d'être emmenés esclaves, ou de souffrir quelque autre mauvais traitement de ces cruels aventuriers.

Description
des habitants
de l'isle des
Perles.

La couleur de ces habitants est brune, approchant de celle du cuivre, ils sont petits, mais forts, ont le visage rond, de petits yeux noirs,

de longs cheveux, des fourcils bruns qui leur pendent sur les yeux, le front petit, le nez large & plat, de grosses lèvres, & le menton petit. Ils percent des trous dans la lèvre inférieure de leurs enfants mâles, quand ils sont jeunes, & les empêchent de se fermer, en y mettant des chevilles de bois, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de quatorze ou quinze ans. Alors ils y mettent des especes de barbes artificielles d'écaillés de tortue, qui leur pendent sur le menton, & qu'ils ôtent durant la nuit.

Ils étendent autant qu'il leur est possible, & ouvrent les oreilles de leurs enfants, garçons & filles avec des morceaux de bois; & quand elles sont bien dilatées, ils y mettent d'autres pièces de bois rondes & polies, de la grandeur d'un écu, enforte que leurs oreilles paroissent comme un morceau de bois, avec un filet de chair autour.

Pendant que les filles sont encore dans l'enfance, les mères leur enveloppent fort ferré le dessus de la cheville du pied, avec une toile de coton, ce qui leur fait grossir le gras

DAMPIER.

Chap. I.

An. 1681.

de la jambe, & elles portent cette ligature toute leur vie. Les deux sexes vont également nus, à l'exception d'une toile de coton qu'ils portent à la ceinture. Ils marchent les pieds nus, ce qui devoit naturellement les rendre gros & aplatis, cependant ils les ont en général petits & bien faits.

Endroit où
périt l'Esca-
dre de M.
d'Estrées.

Le Capitaine Wright croisa avec ses gens pendant quelque temps, à 11 degrés 40 minutes de latitude Septentrionale, à la hauteur de l'isle d'Aves, qui n'a que quatre milles de longueur, & environ un demi-mille de largeur dans la partie Orientale. Du côté du Nord on y trouve un bon port, & quelques puits creusés par les Avanturiers. Il y a une chaîne de rochers très dangereux, environ à trois milles de cette isle. Ils s'étendent de l'Est au Nord, d'où ils tournent à l'Ouest, & ce fut sur ces rochers que se perdit une forte escadre de vaisseaux François, commandés par Monsieur d'Estrées, peu de temps avant l'arrivée de Dampier, pour avoir manqué de suivre les balises.

Quelques Corsaires qui étoient débarqués

débarqués dans cette île, vécurent agréablement pendant un temps assez long de ce qui leur vint de ce naufrage, d'où la mer leur apporta en abondance du porc salé, du bœuf, du vin, de l'eau-de-vie, & d'autres denrées. Quarante de ces Aventuriers allèrent à bord d'un des vaisseaux naufragés, où il y avoit des liqueurs en abondance, & pendant qu'ils étoient à boire, à chanter, & à se divertir, ils furent emportés en mer, l'arrière du bâtiment ayant été séparé du reste : donnerent sur les rochers, & y périrent tous.

Dans le même endroit le Capitaine Payne, qui y avoit relaché avec un vaisseau de six canons, fut en grand danger d'être pris par un navire Hollandois de vingt canons, qui jetta l'ancre le soir à un mille de distance, & tira quelques coups pour l'intimider, dans l'intention de tomber sur lui avec la marée, & de s'en rendre maître le lendemain matin. Payne apprit par ses gens, qu'il y avoit dans la partie Occidentale de l'île, un vaisseau marchand Hollandois à l'ancre, & qu'il paroïssoit richement chargé. Le Capitaine donna

Adresse
Capitaine
Payne.

DAMPIER.

Chap. I.

An. 1681.

ordre aussi-tôt de l'aborder dans deux canots, qui l'approcherent à la faveur des ténèbres, & eurent le bonheur de s'en rendre maîtres. La prise étoit considérable, & il sortit de la rade dans ce vaisseau avec le pavillon Hollandois, laissant le sien vuide aux ennemis, qui n'eurent aucun soupçon de cette tromperie.

De l'Isle
d'Aves.

Dans l'isle d'Aves ou des Oiseaux, on trouve une grande quantité de ceux qu'on appelle boubies, ou oiseaux niais. Ils ont le bec très large & très fort, & les pieds plats comme le canard. Ils sont si simples qu'ils ne se détournent point du chemin, quoiqu'on soit près de les écraser sous les pieds. Ils font leurs nids sur des arbres dans cette isle; mais en plusieurs autres endroits ils déposent leurs œufs sur la terre, où ils nourrissent leurs petits: la chair en est noire & sent le poisson, cependant les Corsaires s'en font un régal. On trouve aussi dans cette isle un autre oiseau nommé l'homme de guerre, qui a la forme d'un milan, entièrement noir, à l'exception du col qui est rouge: il se nourrit de poisson, & cependant il ne vit point dans

l'eau, mais il tombe en plongeant sur sa proie, & l'emporte dans les airs. Il a de longues aîles, & fait son nid sur des arbres, s'il en trouve quelqu'un près de l'endroit où il habite, autrement il pond ses œufs & les couve sur la terre.

DAMPIER.

Chap. 1.

An. 1631.

On trouve le même oiseau dans les isles de Roca, ainsi que le noddî, qui est très bon à manger, quoi qu'il ne soit guère plus gros qu'un de nos merles. On y voit aussi l'oiseau des tropiques, environ de la grosseur d'un pigeon, mais rond & très gras, avec les plumes blanches, excepté quelques-unes des aîles, qui sont grises. Il a le bec court, jaune & fort, sans autre queue qu'une simple plume d'environ sept pouces de long, qui lui pousse du croupion. On appelle cet oiseau des tropiques, parce qu'il est très rare qu'on en trouve dans d'autres climats, que ceux qui sont compris entre ces deux cercles. Ils sont très bons à manger, & l'on en rencontre souvent en mer, hors de la vue de terre.

Oiseaux du

pays.

Dans la plus Septentrionale de ces isles, est une montagne fort haute, toute blanche, & qui n'est for-

De la côte
de Caracas.

DAMPIER.

Chap. I.

An, 1681.

mée que de rochers : elle a au Midi une fontaine qui coule si lentement, qu'en vingt - quatre heures elle ne fournit pas plus de soixante pintes d'eau : elle porte un gout minéral très désagréable, & est purgative quand on la garde quelques jours. Environ à vingt lieues de l'isle d'Avés est la côte de Caracas, qui dans l'étendue de plus de vingt lieues ne présente que de hautes montagnes, coupées par quelques petites vallées. Le terroir en est presque par - tout stérile, excepté dans les vallées, où le sol est couvert d'une espece de glaise noire ou rouge, qui les rend un peu plus fertiles. On trouve dans ce pays beaucoup de maiz, de plantain, de cochons, & d'oiseaux des Indes; mais la principale production est la noix dont on fait le chocolat.

Description
du Cacao.

Cette noix se nomme cacao : l'arbre qui la produit a environ un pied & demi de grosseur, & ne croît ordinairement qu'à la hauteur de huit pieds. La feuille en est assés semblable à celle du prunier, mais un peu plus large : les branches sont fort étendues : les noix pendent irrégulièrement entre ces branches sur des

tiges fortes & flexibles, & sont renfermées dans des coques de la grosseur des deux poings. On les coupe deux fois par an, au mois de Juin & au mois de Décembre, mais la première récolte est la meilleure. La coque a environ un pouce & demi d'épaisseur, elle n'est point spongieuse, ni de la nature du bois, mais on la casse aisément. Elle est un peu plus dure que l'écorce du limon, avec la peau raboteuse & inégale. La couleur est d'un verd obscur, qui devient ensuite d'un jaune brillant, & dans l'état de maturité elle se change en un très beau rouge.

Le cacao mûrit par degrés, & on le met en tas pour le faire suer: ensuite on brise les coques avec la main, & l'on en tire les noix, qui sont par rangs comme les grains de maiz, à peu près cent dans chaque coque, où l'on ne trouve aucune autre substance. On les étend sur des nates pour les faire sécher, & elles se conservent très bien, parce qu'elles ont une peau fort dure, & contiennent beaucoup d'huile, ce qui les garantit des impressions de l'eau salée. On en a mis quelque-

DAMPIER.
Chap. I.

An. 1683.

DAMPIER.

Chap. I.

An. 1681.

fois avec de vieux sacs moisiss, sans qu'elles en aient reçu aucun dommage.

L'arbre de cacao, qui vient d'une noix plantée en terre, le gros bout en dessous, commence à rapporter après quatre ou cinq ans, sans qu'il soit nécessaire de le transplanter. On met ces arbres dans des vallées ouvertes au vent de Nord, & à l'abri de la chaleur, qui leur est très contraire. On en forme des allées alternativement avec des plantains, qu'on a soin de couper à mesure que le cacao acquiert de la force. Ces noix servent de monnoie dans la baye de Campêche.

Villes & climat du pays des Caracas.

La principale ville des Caracas, située assés avant dans les terres, est grande & riche: le pays tout en pâturage abonde en bestiaux, & est très peuplé. La ville la plus considérable qu'on trouve sur la côte, se nomme la Guise, & est toute ouverte, mais avec un bon fort, & un mauvais port. Elle a été pillée deux ou trois fois par les Anglois: la situation en est environ à cinq lieues Ouest du Cap-blanc, qui termine la côte des Caracas du côté de l'Est.

L'air de cette contrée est doux & très sain ; mais il y souffle quelquefois des vents brûlants qui font venir des boutons aux lèvres. Les Espagnols ont des vedettes sur les hauteurs des environs, & ils donnent même des armes à leurs Nègres, pour repouffer les ennemis en cas d'attaque.

DAMPIER.
Chap. I.
Ann. 1681.

Dampier rapporte que dans son voyage à la Virginie, ils pêcherent plusieurs des poissons nommés remores, sans avoir besoin d'aucun appas pour les prendre. Ces poissons ont à peu près la forme & la grosseur d'un fort merlan, mais avec la tête plus plate. Depuis la tête jusqu'au milieu du dos, ils ont une substance cartilagineuse & visqueuse, de forme ovale, de sept à huit pouces de long, & d'un pouce d'épaisseur, avec laquelle ils s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, de même que le limaçon s'attache aux murailles. Lorsque le temps est serein, ces animaux jouent autour des vaisseaux, mais quand il devient orageux, ils s'attachent au fond, où ils vivent des excréments & des saletés qu'on jette dans la mer. On fait combien

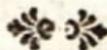
Du poisson
nommé Re-
more.

DAMPIER.

Chap. I.

An. 1681.

il faut peu de chose pour retarder le mouvement d'un vaisseau, & il y a tout lieu de croire que la remore des anciens, dont on a fait tant d'histoires, n'étoit autre chose que plusieurs de ces animaux attachés aux navires, & en effet quand il y en a dix ou douze ils ralentissent autant la navigation, que si le bâtiment étoit très sale. Ils sont naturellement indolents, & nagent très lentement, ce qui fait qu'ils s'attachent souvent à de plus gros poissons quand il en passe quelqu'un près d'eux, & il n'est pas rare quand on pêche des goulus de mer, de trouver deux ou trois remores qui y tiennent, & dont les goulus ne peuvent se délivrer, malgré la vivacité de leurs mouvements. Ils s'attachent aussi aux tortues, aux vieux arbres, & en général à tout ce qu'ils rencontrent. Ils n'ont point d'écaïles, & sont d'un gout très agréable.



CHAPITRE II.

Dampier met à la voile de la Virginie avec le Capitaine Cooke : Ils mouillent aux isles de Sel : Description de l'oiseau nommé le flamand : On trompe un des Matelots : Description de l'isle de Saint Nicolas : Ils font voile à Mago : Perfidië du Capitaine Bond : Elle a des suites facheuses pour le Capitaine Cooke : Des isles de Brava, de Fogo & de Saint Jago : Ils jettent l'ancre près de Sierra-leona : Ils trouvent le peuple très poli : Ils éprouvent un furieux ouragan : Description du Rock-fish & du Snapper, du Lion & du Veau marin. On trouve un Indien, qui avoit été laissé par hazard à l'isle de Fernandes : Son adresse & sa joye de se retrouver avec ses anciennes connoissances : Les Indiens estiment beaucoup les noms qui leur sont donnés par les Chrétiens : Bravoure du Capitaine Davis, & de cinq de ses hommes.

DAMPIER.
Chap. II.

An. 1683.

Dampier se
joint au Capi-
taine Cooke.

APRÈS être demeuré quelque temps à la Virginie, M. Dampier s'associa avec le Capitaine Cooke, qu'il connoissoit anciennement, & ils résolurent de croiser contre les Espagnols dans la mer du Sud.

Le 23 d'Août 1683 ils mirent à la voile d'Achacamack, & dirigèrent leur cours pour les isles du Cap-verd: quelques jours après leur départ ils éprouverent une tempête si violente, qu'ils perdirent presque l'espérance de conserver leurs vies, ayant duré plus d'une semaine avec la plus furieuse impétuosité. Enfin ils arriverent à l'isle de Sel, ainsi nommée à cause de la grande quantité d'étangs salés, & de concrétions de sel qu'on y trouve. Le terroir en est stérile, sans arbres ni herbes, & il ne produit que quelques mauvais buissons vers le rivage de la mer.

De l'oiseau
nommé Fla-
mingo.

On voit aussi quelques chèvres décharnées brouter entre les rochers, & des oiseaux sauvages en petit nombre, entre autres le flamingo, qui est de couleur tirant sur le rouge, & qui se tient dans les marais, où il est difficile de le tirer.

Ces oiseaux font leurs nids de terre, ramassée en petits monceaux, qui s'élevent au-dessus de l'eau, & qui portent sur les endroits les moins profonds des étangs. Ils n'ont jamais plus de deux œufs à la fois, ils les couvent de leurs croupions, pendant que leurs jambes, qui sont très-longues, demeurent dans l'eau; si la Nature ne les avoit construits, de façon qu'ils peuvent rester longtemps dans cette situation, le poids de leurs corps écraseroit leurs œufs, ou étouferoit les petits, qui ne peuvent voler que quand ils sont grands, mais ils courent avec une telle rapidité, qu'il seroit très difficile de les atteindre. La langue de ces oiseaux est un mets délicieux, le reste quoique d'assés bon goût, est peu estimé, parce que la chair en est noire & maigre. Ils se tiennent ordinairement ensemble du même côté d'un étang, & comme ils ont toutes les plumes à peu près de la même couleur, il semble de loin que ce soit un mur de brique.

Cette île n'a que cinq ou six habitants; le Gouverneur, qui faisoit une triste figure, n'étant couvert que

DAMPIER.

Chap. II.

An. 1682.

Description
de l'île de
Sel.

DAMPIER.
Chap. II.

An. 1683.

de haillons, vint à bord avec un présent de trois ou quatre chèvres maigres, & le Capitaine Cooke par reconnoissance lui donna un habit. On lui acheta environ vingt boisseaux de sel pour quelques vieux habillements : il demanda un peu de poudre & de plomb, ce qui lui fut accordé, & il se retira très satisfait. Un des gens de sa suite feignant de se cacher du Gouverneur, vendit à un marinier un morceau d'une substance, qu'il lui dit être de l'ambre gris; mais quelque temps après on reconnut qu'il étoit faux, & vraisemblablement une composition de crotes de chèvres. Ceux qui font commerce de cette marchandise, doivent s'y bien connoître, parce que dans tous les endroits où l'on en vend, les habitants sont habiles dans l'art de la contrefaire.

Ils abordent
à celle de S.
Nicolas.

De l'isle de Sel, les Avanturiers firent voile à Saint Nicolas, une autre des isles du Cap-verd, à vingt-deux lieues de la première, & ils jetterent l'ancre dans la partie Méridionale. Cette isle est pleine de montagnes stériles, & entourée de rochers : mais dans l'intérieur il y a quelques val-

lées fertiles, habitées par les Portugais; ils y ont planté de la vigne, & fait d'autres plantations qui réussissent parfaitement. Les habitants sont de couleur tannée & très bruns: si l'on jugeoit de leur richesse par leur habillement, on pourroit les croire très misérables, cependant le Gouverneur, & trente-quatre hommes de sa suite, qui visiterent le Capitaine Cooke, parurent en assez bon état, armés d'épées & de pistolets. Ils lui firent présent de quelques barils d'un vin pâle & gros, dont le gout étoit pareil à celui du vin de Madere.

A quatorze milles de la mer est la principale ville de l'isle: elle contient environ cent familles, & il y en a aussi plusieurs de répandues dans les vallées. On y trouve quelques ânes & des chèvres assez médiocres, quoique très belles si on les compare à celles de l'isle de Sel.

Après être restés cinq ou six jours dans cette isle pour nettoyer le fonds du vaisseau & pour faire de l'eau en creusant des puits, parce qu'on ne peut en avoir autrement, les aventuriers firent voile à l'isle de Mayo,

DAMPIER,
Chap. II.
An, 1683.

Perfidie d'un
Capitaine
Anglois.

DAMPIER.

Chap. II.

An. 1683.

qui est aussi une de celles du Capverd, où ils avoient dessein d'acheter des provisions, parce qu'elle produit de très bons bœufs & des chevres; mais un accident arrivé peu de temps avant dans cette isle, fut cause que les habitants ne voulurent permettre à aucun des gens de descendre. Un Capitaine nommé Bond, natif de Bristol, qui passa ensuite du côté des Espagnols, avoit abordé à cette isle, s'étoit rendu maître du Gouverneur, & de quelques-uns de ses gens venus à bord pour trafiquer; leur avoit fait payer leur rançon telle qu'il avoit voulu le leur imposer, & ensuite avoit eu la perfidie de les emmener. L'abordage est mauvais dans cette isle; cependant comme il y a beaucoup de sel, il y vient un assez grand nombre de vaisseaux. On y trouve quantité de chevres & d'autres animaux à corne, avec de petites tortues de mer dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août: il y croît des plantains, des yames, & des pommes de terre; & les habitants, quoique pauvres, y vivent mieux que dans aucune des isles voisines.

Ils mouillent
à Saint Jago.

Quatre ou cinq lieues plus à l'Ouest

est l'Isle de Saint-Jago, où la plus grande partie des vaisseaux Européens qui vont aux Indes touchent pour faire de l'eau. Les habitants naturellement enclins à faire de petits vols, apportèrent de jeunes bœufs, des cochons, des chevres, des œufs, des oiseaux, du plantain & des cocos, qu'ils échangerent pour des mouchoirs, des chapeaux, des caleçons, ou d'autres habillemens de toile, parce qu'ils estiment peu ceux de laine. A l'Ouest de cette isle, on en voit deux autres petites, nommées Brava & Fogo, dont la dernière n'est presque qu'un volcan très élevé, d'où il sort des flammes qu'on aperçoit de très loin pendant la nuit. Les autres isles sont nommées Saint-Antoine, Sainte-Lucie, Saint-Vincent & Bona-vista; mais notre Auteur n'en dit rien de remarquable.

Le vent s'étant tourné Est-Nord-Est, le Capitaine Cooke mit à la voile pour les détroits de Magellan; mais à dix degrés de latitude septentrionale il changea son cours, & porta à la côte de Guinée. Peu de jours après il jeta l'ancre à l'embouchure de la riviere Sherborough au

DAMPIER.

Chap. II.

An. 1683.

Sud de Sierra-Leona. Un petit bois qui étoit sur le rivage cachoit la vue d'une ville assez considérable, habitée par les Negres de la côte, avec une grande maison au milieu, où les étrangers sont bien reçus, & regalés de vin de palmier & d'autres rafraîchissements. Ces Negres se comporterent très bien envers le Capitaine Cooke & ses gens, auxquels ils fournirent des plantains, des canes de sucre, du vin de palmier, des oiseaux, du riz, & du miel à très bas prix. Il y a sur cette côte une habitation Angloise, où l'on fait un commerce considérable de bois rouge propre à la teinture, qu'on appelle Cam-wood.

Ils passent le
détroit de Le-
maire.

Ils leverent l'ancre vers le milieu de Novembre 1683, & dirigerent leur cours aux détroits de Magellan : ils eurent une grande variété de vents & de temps fâcheux, qui leur causerent un retard considérable : touchèrent aux isles de Sebald-de-Weert, qui sont au nombre de trois, totalement stériles, sans rien produire d'utile ni de digne d'être remarqué, excepté de petites écrevisses de mer, rouges & de la largeur de la main ;

& enfin arriverent au détroit de le Maire le premier de Février 1684. Le 14 ils effuierent une violente tem-pête venant de l'Oueſt-Sud-Oueſt, qui dura juſqu'au trois de Mars. Le 19 du même mois, ils découvri-
rent un vaiſſeau qu'ils jugerent être un bâtiment Eſpagnol; & ils ſe pré-
parèrent à le bien recevoir: mais ils le reconnurent pour un navire An-
glois, commandé par le Capitaine Eaton, & chargé à Londres pour la mer du Sud. Le Capitaine Cooke alla de conſerve avec ce bâtiment juſqu'à ce qu'ils fuſſent fortis du dé-
troit, & lui donna du pain & du bœuf pour de l'eau, dont Cooke commençoit à manquer.

Le 23, ils jetterent l'ancre à vingt-cinq braſſes de profondeur, dans une baie au Sud de Jean Fernandez environ à deux cables du rivage. Cette iſle eſt ſituée à la latitude de 34 degrés 45 minutes, environ à cent vingt lieues de la Terre ferme. Elle eſt remplie de hautes montagnes; mais les vallées en ſont agréables & très fertiles.

Au milieu des bois on trouve de grands pâturages d'une herbe fleurie,

DAMPIER.

Chap. II.

An. 1684.

Ils arrivent
à l'île de
Juan Fernandez.

DAMPIER.

Chap. II.

An. 1684.

très épaisse, qui sert à nourrir une multitude de troupeaux. Il y a beaucoup de bois propres à la construction, mais non à faire des mâts; & l'on y mange des choux excellents. La partie occidentale de l'isle est un pays plat qui porte de l'herbe sèche fort courte; il n'y a dans cette partie ni arbre ni eau; & l'on n'y peut débarquer qu'en un seul endroit.

Du poisson
nommé Snapper.

Quoique cette isle soit inhabitée, il y en a peu qui paroisse aussi convenable pour y établir une colonie; le terroir étant fertile, & la mer abondante en poisson. Les Snappers entr'autres & les Rock-fish ou tatonneurs y sont en si grande quantité, qu'avec une ligne & un seul hameçon, on en peut prendre en deux heures suffisamment pour donner à manger à cent personnes. Le Snapper a la tête très grosse & les ouies fort larges, le dos rouge, le ventre argenté, & les écailles de la grandeur d'une piece de vingt-quatre sols: il a la forme d'un rouget, mais beaucoup plus gros, & le goût en est excellent. Ce poisson est particulier à la mer du Sud & aux Indes occidentales.

Le Roch-fish est assez semblable au merlus, couleur de brun foncé, avec de petites écailles argentées : il est très bon à manger ; & l'on en trouve en quantité sur les côtes du Pérou & du Chili. Les veaux & les lions marins sont si fréquents dans l'isle dont nous parlons, qu'on ne peut faire un pas sur le rivage sans en rencontrer.

DAMPIER.

Chap. II.

An. 1684.

Du Rock-

fish.

Le veau marin est de la grosseur de notre veau terrestre ; sa tête ressemble à celle d'un chien, avec deux longues nageoires très fortes sous les épaules, qui lui servent à nager dans l'eau, & à s'élaner sur la terre, en s'aidant aussi de sa queue, parce que cet animal n'a point d'autres pattes. Il nage très vite ; mais il est si lent sur terre, qu'il faut le frapper pour le faire ranger du chemin : alors il fait son cri, & se jette sur celui qui l'attaque. Quand on lui donne un coup sur le nez, cette blessure lui est la plus funeste. Les veaux marins sont couverts de poils noirs, gris, bruns, ou marquetés, & sont bien lissés quand ils sortent de l'eau. Ils bêlent comme les brebis quand ils appellent leurs petits, & ne se trompent jamais à reconnoître les leurs,

Du Veau

marin.

DAMPIER. en si grand nombre que soient les
Chap. II. autres.

An. 1684.

**Du Lion
marin.**

Le lion marin est de douze ou quatorze pieds de long ; il est assez semblable au veau, mais six fois aussi gros. Il a la tête comme celle d'un lion, la face large, les moustaches pareilles à celles d'un chat : ses yeux ressemblent aux yeux de bœuf, & ses dents, dont les matelots font quelquefois des dés, sont aussi larges que le pouce d'un homme, & d'environ trois pouces de long. Ils n'ont point de poil ; leur peau est brune ; & ces animaux sont si gras, qu'un seul peut fournir un muid de bonne huile, propre à fricasser les mets. Ce qu'ils ont de maigre est noir & dur, mais d'un assez bon goût : ils vivent de poisson ; vont en troupeaux comme les cochons, en faisant un murmure désagréable ; & quand rien ne les trouble, ils demeurent quatre ou cinq jours, & quelquefois plus long-tems, à terre.

Ils délivrent
un Indien de-
meuré dans
une Ile.

Aussi-tôt que les vaisseaux eurent abordé à cette ile, on envoya un canot avec un Moskitte, & deux ou trois Matelots pour chercher un autre Moskitte Indien, que le Capitai-

ne Watlin y avoit laissé. Il ne fut pas difficile de le trouver, car ayant découvert la veille un vaisseau qu'il reconnut pour Anglois, il avoit tué trois chèvres pour regaler l'équipage, & fortit dès bois pour venir au devant de ceux qui le cherchoient.

Ce fut un spectacle touchant que la rencontre des deux Indiens, & l'on ne peut exprimer la joye de celui, qui après avoir été si long-temps dans ce pays, s'imaginoit que tous ceux qu'il voyoit étoient de ses anciens amis, venus exprès pour le chercher. Quelques Espagnols sachant qu'il étoit demeuré dans cette île, en avoient souvent fait la recherche, mais inutilement, & il s'étoit dérobé à leurs poursuites. Il avoit élevé une petite hutte, environ à un demi mille du rivage de la mer, l'avoit garnie de peaux de chèvres, dont il avoit aussi fait son lit, & en portoit un morceau autour de la ceinture, parce que le peu d'habillement qu'il avoit apporté du vaisseau étoit devenu totalement hors de service. Quand il étoit descendu à terre, il avoit avec lui un couteau, un fusil, un cornet de poudre, & un

DAMPIER.

Chap. II.

An. 1684.

DAMPIER.

Chap. II.

An. 1684.

peu de plomb : mais lorsque ses munitions furent épuisées, il se fit une scie de son couteau, en y formant des dents, ce qui lui servit à couper le canon de son fusil en petites pièces, & avec le secours du feu qu'il tira de sa pierre, il se fit une lance, des hameçons, & des harpons, en forgeant le fer avec une pierre quand il l'eut fait rougir, après quoi il l'aiguisa à force de travail jusqu'à ce qu'il y eut fait un tranchant, tant par ce moyen, qu'en se servant de la scie que lui avoit fourni son couteau.

Industrie des
Indiens.

Il dût la réussite de son travail au souvenir de ce qu'il avoit vu faire aux forgerons Anglois, & tous ceux qui connoissent l'adresse des Indiens, ne seront pas surpris de son industrie. On fait que les Sauvages, qui n'ont aucun usage du fer, se font des haches de pierre, qui leur servent à construire des canots, à bâtir des maisons, & à plusieurs autres usages. Les habitants des environs de la riviere nommée Blowfield, font de ces haches qui ont dix pouces de long, quatre de large, & trois d'épaisseur au milieu. Elles sont tran-

chantes des deux côtés: le manche qui a environ quatre pieds, est bien lié avec une corde, & fixé au milieu dans une coche, longue comme le doigt. Les naturels de Patagonie mettent aussi à l'extrémité de leurs flèches des pierres, qu'ils taillent pour cet usage avec une industrie étonnante. En se servant des instruments dont nous venons de parler, l'Indien avoit vécu de chèvres, de veaux marins, & de poisson pendant plus de trois ans.

Les Anglois lui avoient donné le nom de Will, & ces peuples, qui n'ont point chezeux de dénomination particulière, regardent comme une grande faveur, quand ils en reçoivent une des Européens. Il y a dans la partie Orientale de cette île deux bays avec de l'eau fraîche, un bon ancrage, & dans une situation si favorable, que peu de troupes les pourroient défendre contre de très fortes attaques. Le Capitaine Davis qui s'en étoit emparé avec cinq hommes, s'y défendit si bien, qu'un gros corps d'Espagnols fit des efforts inutiles pour les en chasser, & à l'exception d'un qui déserta aux ennemis, les

Il est estimé
les noms que
leur donnent
les Euro-
péens

autres furent ramenés à Londres par le Capitaine Strong.

An. 1684.

CHAPITRE III.

Le Capitaine Cooke se joint au Capitaine Eaton, & quitte l'isle de Juare Fernandez: Ils prennent un vaisseau chargé pour Lima: Ils jettent l'ancre aux Isles de Lobos de la mer: Ils forment le projet d'attaquer la ville de Truxillo, mais ils changent d'avis, & font voile pour les Isles de Gallapagos: Description de ces Isles, de l'arbre nommé Dildo: Des différentes especes de tortues de mer: Usage qu'on en fait: Comment ces animaux subsistent & se multiplient: Leur retraite. Les Anglois quittent les Isles de Gallapagos, & arrivent au Cap-blanc sur la côte du Mexique: Le Capitaine Cooke meurt, & a pour successeur dans le commandement M. Edouard Davis.

Les Aventuriers ce-
royent le Pé-
rou & le
Chili.

LES Aventuriers quitterent l'Isle de Juan Fernandez le 8 d'Avril 1684, après s'être joints au Capitaine

tainne Eaton. Ils firent voile vers la ligne, toujours à la vue des hautes côtes du Pérou & du Chili, dont quelques endroits parurent à notre Auteur plus élevés que le Pic de Ténériffe. Cependant ils se tinrent toujours à la distance de quinze ou seize lieues de terre, pour ne point être découverts par les Espagnols.

Le 3 de Mai, le Capitaine Eaton prit un bâtiment chargé de bois, qui alloit de Guiaquil à Lima; le 19 ils jetterent l'ancre aux Isles de Lobos de la mer, où ils trouverent une grande quantité de boobies, de penguins, & d'autres oiseaux: Ces Isles ne font que deux, également petites, & n'ont qu'un mille environ de circonférence chacune. A l'Ouest de l'une est un très bon port, avec un fonds de sable propre à carener les vaisseaux: Le Capitaine Cooke en fit usage pour nettoyer le fond du sien: il y interrogea ses prisonniers, par lesquels il apprit que les Espagnols étoient instruits de toutes parts de l'arrivée des Anglois dans ces mers, ce qui les empêcheroit de mettre hors aucun bâtiment richement chargé, sans

DAMPIER.

Chap. III.

An. 1684.

forte garde. Aussi-tôt il proposa à ses gens, qui y consentirent unanimement, de faire une descente à Truxillo, ville très peuplée, environ à six milles de Guanchaco, où le débarquement est assés difficile: mais ils changerent de résolution quand ils furent que les habitants de Truxillo élevoient un fort à Guanchaco, près de la mer, pour repousser toutes les attaques de leurs ennemis.

Us s'emparent de trois bâtimens Espagnols.

Ils apprirent cette nouvelle par les équipages de trois vaisseaux Espagnols, qui tomberent entre les mains des Capitaines Cooke & Eaton le 18 de Mai. Ils étoient chargés de farine pour Panama, & l'on trouva sur un de ces bâtimens une lettre du Viceroi au Gouverneur de cette ville, par laquelle il lui marquoit qu'il lui envoyoit ces provisions, parce qu'il y avoit des vaisseaux ennemis dans ces mers. On y trouva aussi de très bonnes confitures de coings, une belle mule pour l'usage du Président, & une grande statue de bois, représentant la Sainte Vierge, pour mettre dans une nouvelle Eglise à Panama. Les Espagnols avoient aussi chargé huit cents mille

pièces de huit; mais ils avoient été obligés de les laisser à Guanchaco, dans la crainte qu'elles ne tombassent entre les mains des Boucaniers Anglois.

DAMPIER.
Chap. III.
An. 1684.

Le 19 on résolut de faire voile aux Isles de Gallapagos, qui sont inhabitées, & dont la situation est sous l'équateur & aux environs. Ils y arriverent le 31, & jetterent l'ancre le soir, à peu près à un mille du rivage avec seize brasses d'eau, sur un fonds de sable blanc, dans la partie Orientale de celle de ces isles qui est le plus à l'Est. Notre Auteur vit seulement quatorze ou quinze de ces Isles, dont quelques-unes ont sept ou huit lieues de long, & trois ou quatre de large. Plusieurs ne sont presque que des roches stériles sans aucune verdure, excepté sur la côte de la mer: on trouve d'assés mauvaise eau dans les cavités des rochers & dans quelques étangs. On voit dans ces Isles un arbre nommé Dildo, de dix ou douze pieds de hauteur, sans branches ni feuilles, & qui est couvert dans toute sa longueur de piquants très aigus, rangés par ordre. Cet arbre est gros com-

Ils arrivent
aux Isles de
Gallapagos.

DAMPIER.

Chap. III.

An. 1684.

Description
de ces Isles.

me la jambe d'un homme, & n'est propre à aucun usage, pas même à faire du feu.

Il y a quelques-unes de ces Isles situées plus à l'Ouest, qui ont neuf à dix lieues de long, & six ou sept de large, bien arrosées de rivières & de ruisseaux agréables; elles produisent différents végétaux, ainsi que des arbres propres à divers usages. La chaleur n'y est pas si excessive qu'en plusieurs autres endroits situés sous l'équateur, parce que l'air y est rafraîchi par des vents de mer, qui y soufflent le jour & la nuit. Il n'y pleut jamais dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, qui sont le temps de l'Été; mais il y a des pluies abondantes en Novembre, Décembre & Janvier, avec de violentes tempêtes, souvent accompagnées d'éclairs & de tonnerres. La mer où sont ces Isles est abondamment pourvue de poissons de toute espèce, particulièrement de goulus de mer, & il n'y a aucun endroit dans le monde où l'on trouve tant de tortues de terre & de mer. Le Capitaine Davis & ses gens vécurent des premières dans une de ces Isles pendant plus de

trois mois, & ils en tirèrent soixante jarres d'huile, dont ils se servirent au lieu de beurre, & qu'ils trouverent fort agréable dans leur retour en Europe.

DAMPIER.
Chap. III.

AN, 1684.

Ces animaux sont si peu farouches, qu'on peut les frapper aisément à la tête: on en trouve qui pèsent depuis cent cinquante jusqu'à deux cents livres, & qui ont de largeur deux pieds, ou deux pieds & demi sous le ventre. On distingue de trois ou quatre especes de tortues de terre dans les Indes Occidentales, dont les principales sont celles qu'on nomme Heckates & Tenopen. Les premières ont le col long, les pattes courtes, & les pieds plats; leur poids ordinaire est depuis dix livres jusqu'à quinze. Les autres sont un peu plus petites & plus rondes. Il y en a dont l'écaille est des plus belles couleurs, & régulièrement gravée: la chair en est très bonne, & on les trouve dans les endroits marécageux, ou sur les bords des étangs d'eau fraîche.

Des Tortues
de terre.

On distingue quatre especes de tortues de mer; celles qu'on nomme à Bahut, les grosses têtes, les becs de faucon, & les tortues vertes. La

Des Tortues
de mer.

chair de celles à Bahut est de mauvais gout, & mal-faine ; cette espece est la plus grosse, & elle a le dos plus rond & plus élevé que les autres. La chair de la grosse tête, qui tire son nom de sa figure, n'est pas beaucoup meilleure que la premiere.

Le bec de faucon, dans quelques endroits, est purgatif, & excite le vomissement, cependant la chair en est d'un gout beaucoup plus agréable que celle des deux premieres especes. On se sert de l'écaille pour faire de très beaux ouvrages, comme des cabinets de marqueterie & des bureaux ; elle pese depuis une livre jusqu'à trois livres & demie. On nomme cette tortue bec de faucon, parce qu'elle a une tête longue & pointue, qu'on prétend qui ressemble au bec de cet oiseau. Il est rare qu'elle se joigne avec celles des autres especes ; elle fait sa ponte trois fois l'année, & donne chaque fois quatre-vingt, ou quatre-vingt-dix œufs, gros comme ceux de poule, & couverts d'une peau blanche & dure. On ne trouve de ces tortues que dans les Indes Occidentales, & sur la côte de Guinée ; elles sont inconnues aux

Indes Orientales, ainsi que dans la mer du Sud.

DAMPIER.
Chap. 111.

La tortue verte tire son nom de la couleur de son écaille, qui est très belle & fort mince. La chair en est délicieuse, avec la graisse jaune & le maigre blanc. Le poids ordinaire est depuis deux cents quatre-vingt jusqu'à trois cents livres. On en prit une, il y a quelques années, à Port-royal, dans la baye de Campêche, qui avoit quatre pieds d'épaisseur du dos au ventre, & six pieds de large. Un garçon de dix ans se servit de son écaille au lieu de barque jusqu'à un quart de mille du rivage, & l'on tira de sa graisse trente-trois pintes d'huile.

An. 1684.
Des Tortues
vertes.

On trouve des tortues de toutes especes, & de toutes grosseurs, dans les cles ou petites isles au Midi de Cuba, d'où l'on en fournit les marchés de deux ou trois places de la Jamaïque. Ces animaux vivent très long-temps, & sont plusieurs années avant de parvenir à leur grosseur naturelle.

On prétend que leur conjonction dure neuf jours, pendant lesquels il est très facile de frapper le mâle &

DAMPIER.

Chap. III.

An. 1684.

la femelle, parce que le premier est alors hors d'état de se garantir du coup, & si la femelle veut s'échaper il la tient serrée avec ses deux nageoires de devant, ce qui l'empêche aussi de l'éviter.

Où elles font
leurs pontes.

On trouve dans la mer du Sud, sur la côte Occidentale du Mexique une espece de tortue verte, petite, mais délicieuse. On remarque en général qu'elles quittent leur séjour ordinaire, pour aller pondre leurs œufs dans un endroit éloigné. Elles font deux ou trois mois à en faire le voyage, & elles deviennent alors si maigres, qu'on pourroit croire qu'elles ne mangent rien durant tout ce temps. Les endroits les plus connus pour leurs pontes, sont l'Isle de l'Ascension dans l'Océan Occidental, & les Isles de Caïman dans les Indes Occidentales, où l'on trouve alors de toutes sortes d'especes de tortues. Il faut que ces animaux nagent pendant long-temps, puisque la terre la plus proche d'où elles peuvent venir, est des Clefs au Sud de Cuba, & qu'il y a quarante lieues de distance jusqu'aux Isles de Caïman.

Quoiqu'il y en ait un grand nom-

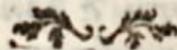
bre qui fassent ces voyages en cette saison, & qu'elles soient suivies de beaucoup de goulus de mer & d'autres poissons, il en reste encore en quantité. Notre Auteur quitta les Isles de Gallapagos le 12 de Juin, dans l'intention de toucher à celle des Cocos; mais ils la manquerent, & continuant à tenir la mer, ils arriverent au commencement de Juillet à la vue du Cap-blanc dans la mer du Mexique.

Le Capitaine Cooke qui avoit toujours été malade, depuis son départ de l'Isle de Juan Fernandez, mourut à trois ou quatre lieues de ce Cap. Quelques jours après, M. Edouard Davis, Quartier-mâitre de la Compagnie, fut choisi unanimement pour Capitaine à sa place. Cooke avoit paru se porter un peu mieux quelques heures avant sa mort, ce qui arrive assés souvent, & l'on a de plus remarqué en beaucoup de maladies, que ceux qui ont long-temps respiré l'air de la mer, périssent quand ils commencent à sentir celui de terre,

DAMPIER.
Chap. III.

An, 1684,

Mort du Capitaine Cooke. Davis est choisi pour commander,



CHAPITRE IV.

Le corps du Capitaine Cooke est transporté à terre pour y être inhumé : Pendant la cétémonie les Matelots s'emparent de deux espions de Nicoya : On apprend qu'il y a dans le pays une grande quantité de troupeaux : On envoie quelques hommes pour faire venir des vivres aux vaisseaux : Ils sont rencontrés par les Espagnols, qui les réduisent à un grand embarras : Ils sont en danger d'être noyés, mais ils reçoivent à temps du secours des équipages : Ils mettent à la voile pour Ria - lexa, où est une montagne brûlante : Description des Isles de Mangerá & de d'Amapalla : Le Capitaine Davis entre avec un canot dans le golphe d'Amapalla : Il est embarrassé, faute de guide : Il arrive à une ville Indienne, il prend un Moine & deux jeunes garçons prisonniers : Il va dans une autre ville, & est prêt à contracter amitié avec les habitants ; mais il ne peut

y réussir par l'imprudence & l'impatience d'un de ses hommes. Différens usages qu'on faisoit des Eglises dans cette Isle : Le Moine répare le désordre : Les Anglois sont visités par les Magistrats, qui leur fournissent tout ce qui leur est nécessaire.

EN VIRON quatre heures après la mort du Capitaine Cooke, les deux vaisseaux (parce que celui du Capitaine Eaton alloit toujours de conserve) & une des plus grosses prises, jetterent l'ancre à une lieue du Cap, à la profondeur de quatorze brasses d'eau. Le corps du Capitaine fut porté à terre sous la garde de douze hommes, pour y être inhumé. Pendant qu'on creusoit la fosse, trois Indiens Espagnols vinrent sur le rivage, & les Matelots ayant réussi à leur ôter la défiance, on s'en empara tout-à-coup; mais il y en eut un qui réussit à s'échaper. Les deux autres furent conduits à bord; le Capitaine Eaton les interrogea, & l'on trouva que c'étoient des espions envoyés de Nicoya, petite ville de Mulatres, située sur une rivière de même nom,

DAMPIER.

Chap. IV.

An. 1684.

Ils jettent
l'ancre au Cap
blanc.

DAMPIER.
Chap. IV.
An. 1684.

environ à quatorze lieues à l'Est du Cap. Les habitant étoient tous adonnés à l'agriculture, sans autres richesses que du bois de teinture, du bled & de grands troupeaux de bétail, ce qu'ils échangeoient pour des chapeaux, de la toile, des étoffes de laine, & pour les autres denrées Européennes qui pouvoient servir à leur habillement.

Le Capitaine Eaton fut très content d'apprendre qu'ils avoient beaucoup de troupeaux, parce que les gens des vaisseaux n'avoient point vu de viande depuis qu'ils avoient quitté les Isles de Gallapagos. Il envoya vingt-quatre hommes avec un des Indiens Espagnols pour leur servir de Pilote, dans deux barques, afin qu'ils apportassent quelques vaches d'une ferme, qui étoit à peu près à une lieue des vaisseaux.

Une partie
des gens est
en grand dan-
ger.

Après avoir poussé leurs barques sur la terre sèche, ils suivirent leur guide qui les conduisit à quelques maisons, & à un poulaillier, situés au milieu d'un pâturage, où il y avoit un grand nombre de bêtes à corne, qui paroissoient très grasses. Comme ils étoient fatigués, & que

la nuit approchoit, quelques-uns des hommes proposèrent de rester en cet endroit jusqu'au matin, où ils rempliroient leurs ordres; cette proposition fut vivement combattue par Dampier & par plusieurs autres, enfin la dispute se termina par la résolution que prirent douze hommes, du nombre desquels étoit notre Auteur, de revenir à bord, au lieu que les autres préférèrent de demeurer jusqu'au lendemain. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de leur témérité: au point du jour, lorsqu'ils se préparoient à faire sortir du poulailier le bétail qu'ils vouloient emmener, ils virent qu'ils étoient environnés de quarante ou cinquante Espagnols, cachés dans les hayes, d'où ils leur tirèrent quelques coups de fusil. Les Anglois se réunirent en un corps, & se retirèrent à leur barque; mais ils virent avec le plus grand chagrin, qu'elle étoit en feu, & les Espagnols, qui se tenoient à quelque éloignement, se moquoient de leur embarras. Dans cette fâcheuse conjoncture ils marcherent à un roc qu'ils virent à quelque distance dans l'eau, où ils étoient sûrs qu'on ne pouvoit les

DAMPIER. environner, & ils y demeurèrent
Chap. IV. sept ou huit heures: mais leur em-
An. 1684. barras augmenta quand ils virent que
 la marée montante les gagnoit d'une
 grande vitesse, & qu'ils couroient
 risque d'être engloutis par les eaux.
 Ce fut alors qu'ils furent secourus
 bien à propos par un canot envoyé
 du vaisseau, avec dix hommes pour
 les chercher.

Il gagne la
 côte de Ria
 Lexa,

Le Capitaine Eaton & ses gens
 s'emparèrent ensuite de trois bons
 canots qu'ils trouverent dans la baye,
 en bon état, & très bien condition-
 nés. Ils se munirent aussi d'une quan-
 tité de bois de lance, qui est droit,
 fort & pesant, pour faire des pales
 de rames, & du bois pour le servi-
 ce du canon. Après avoir fait de
 l'eau, ils remirent à la voile le 20 de
 Juillet pour Ria-lexa, dont on voit
 la côte de vingt lieues en mer, à
 cause d'une montagne brûlante qui
 la fait distinguer. Ils avoient dessein
 d'y débarquer, mais quelques mou-
 vements qu'ils virent sur la côte,
 leur faisant juger qu'ils étoient dé-
 couverts, ils entrèrent seulement
 dans le port avec leurs canots, exa-
 minèrent de loin la ville, & retour-
 nerent ensuite à bord.

Le Capitaine Davis & le Capitaine Eaton ayant tenu une conférence, convinrent de mettre à la voile pour le golphe d'Amapalla, où il y a deux Isles; l'une nommée Mangera, est ronde & très élevée, avec une petite baye de sable au Nord-est: le terroir y est noir & pierreux, & produit de beaux arbres; il y a une ville habitée par les Indiens, avec une belle Eglise. L'autre Isle, qui est la plus grande, se nomme comme le Golphe, & a deux villes assés considérables, environ à une lieue l'une de l'autre. Chacune a une belle Eglise, ornée de statues & d'images de Saints, qu'on a tous faits du même teint que les Indiens, avec de semblables habillemens. On remarque la même chose dans toutes les villes sous la juridiction Espagnole, au lieu que dans celles qui sont habitées par les Espagnols mêmes, leurs Saints ont la couleur & les habits de leur nation.

Les habitants de ces isles ont quelques plantations de maïz & de plantain, mais ils n'ont pas d'autres oiseaux que des coqs & des poules,

DAMPIER.
Chap. IV.

An. 1684.

Il font voile
pour Amapalla.

Description
de l'Isle d'Amapalla.

DAMPIER.
Chap. IV.

An. 1684

ni de bêtes à quatre pieds que des chiens & des chats. Il y croît des pruniers sauvages, dont le fruit qui porte un petit noyau est assez agréable. Ce fruit est moitié rouge & moitié jaune quand il est mûr; mais on y trouve presque toujours des vers. La feuille de l'arbre est d'un verd brillant, & ressemble assez à celle de l'aubepine. Ce fruit est commun à la Jamaïque & dans la baye de Campêche, mais ces deux Isles sont les seuls endroits où Dampier en ait vu dans la mer du Sud. Il y a plusieurs autres Isles inhabitées dans le Golphe, lequel n'est autre chose qu'un bras de mer, qui entre jusqu'à neuf ou dix lieues dans les terres. Il s'étend beaucoup plus loin que les deux Isles dont nous avons parlé, mais il n'a pas assez de profondeur pour que les gros vaisseaux puissent s'y engager.

Il s'ont un
Moine pri-
sonnier. Il
leur sert de
guide.

Le Capitaine Davis y entra avec deux canots, dans l'intention de faire quelque prisonnier, s'il lui étoit possible, afin de prendre plus de connoissance du pays. Le premier soir, il aborda à l'Isle de Mangera; mais faute de guide, il ne savoit de

quel côté trouver la ville. Le matin il apperçut plusieurs canots dans la baye, se détermina à descendre, & suivit un sentier qui l'y conduisit bien-tôt ; mais tous les habitants, à l'exception d'un vieux Moine dont ils suivoient les avis, s'étoient retirés dans les bois. Le Capitaine fit ce Moine prisonnier, avec deux jeunes garçons qui ne l'avoient pas quitté : il les emmena au rivage & les fit monter avec lui dans les canots, pour lui servir de guides à l'Isle d'Amapalla. Quand ils y furent débarqués, ils marcherent directement à une ville située sur le sommet d'une montagne. Les habitants qui vouloient prendre la fuite à leur approche, en avoient été détournés par le Secrétaire de leur premier Magistrat qui étoit Indien, quoiqu'il fût très bien lire & écrire en Espagnol, mais il n'aimoit pas cette nation. Il représenta à ses compatriotes que si le Capitaine Davis étoit ennemi des Espagnols, qui les avoient dépouillés de leur liberté, ni lui, ni aucun de ses gens ne leur feroient de mal, & que leur pauvreté leur serviroit de recommandation. Cepen-

DAMPIER.

Chap. IV

An. 1634.

dant le Secrétaire & le premier Magistrat ou Cacique étant sortis devant le reste du peuple ; le premier demanda en Espagnol à Davis qui ils étoient ? Le Capitaine répondit qu'ils étoient des Biscayens , envoyés par le Roi d'Espagne dans ces mers pour les nétoyer d'ennemis ; qu'ils avoient été forcés d'entrer dans le Golphe pour caréner leurs vaisseaux , & pour demander aux Indiens quelques secours de choses nécessaires dont ils avoient besoin ; mais qu'ils traiteroient en amis autant qu'il leur seroit possible. Après ce discours , le Capitaine Davis s'avança à la tête de ses gens vers les Indiens , qui de leur côté marcherent à sa rencontre , le voyant conduit par le Moine , & le reçurent avec de grandes marques d'estime. Après cette premiere cérémonie , ils marcherent à l'Eglise pour entrer en conférence.

Divertissemens dans les Eglises,

Il faut observer que dans les villes Indiennes en général, l'Eglise est le lieu où l'on traite de toutes les affaires publiques , & c'est aussi où ils prennent tous leurs divertissemens : on y conserve pour cet usage des masques, des habits antiques, des

hautbois & des strumstrums. Ce dernier instrument est fait de la moitié d'une gourde, dont le creux est couvert d'une planche mince sur laquelle sont tendues les cordes, & il ressemble beaucoup au Cistre. Les Indiens s'assemblent dans les Eglises pour se divertir la nuit qui précède les jours de fêtes : leur joie paroît plus mélancolique dans les villes assujetties aux Espagnols que dans celles où ils ont la liberté : mais en général ces divertissemens consistent en danses, en fauts & en divers amusemens que leur procurent les habits & les masques qu'ils mettent. Les deux sexes y sont réunis, & les Eglises sont très éclairées, particulièrement quand il ne fait pas de lune.

Le Capitaine Davis étoit en si bonne intelligence avec les Indiens que rien ne sembloit devoir la troubler ; mais quand il entra dans l'Eglise, un de ses hommes plus avancé que les autres, poussa un Indien pour le faire avancer, parce qu'il marchoit devant lui trop lentement pour son impatience. Le Sauvage effrayé sortit de son rang & prit la fuite avec la plus grande vitesse. Sa frayeur allarma ses com-

DAMPIER.
Chap. IV.

An. 1684.

Trouble dans
une ville In-
dienne par
l'impudence
d'un Euro-
péen.

DAMPIER.
Chap. IV.

An. 1684.

pagnons, qui en un moment suivirent son exemple, enforte que Davis & le Moine demeurèrent seuls dans l'Eglise.

Le Capitaine qui ignoroit la cause de cette confusion, ordonna à ses gens de tirer sur les fuyards, ce qui acheva de rompre toute correspondance avec ce peuple, le Secrétaire ayant été tué d'une des premières décharges.

Le Moine rétablit la tranquillité.

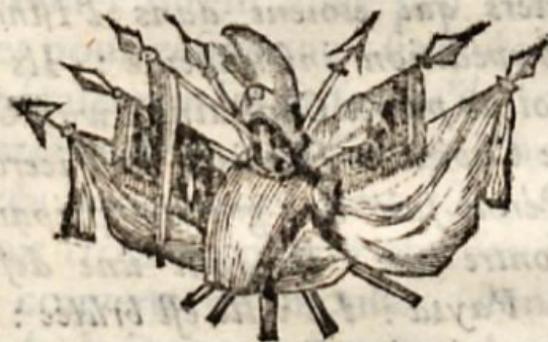
L'après-midi du même jour, les vaisseaux vinrent se mettre à l'ancre vis-à-vis de l'Isle; Davis & ses gens se rembarquerent avec le Moine. On tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire, & l'on convint d'envoyer un Indien qu'on avoit très bien traité, quoiqu'on l'eût retenu prisonnier, avec un message pour le Cacique ou premier Magistrat, comme venant de la part du Moine, afin d'engager ce Cacique à venir à bord sur la parole que lui donnoit le Révérend Pere qu'il y feroit en sûreté.

Cette résolution fut exécutée le lendemain, & le Magistrat vint au vaisseau avant la nuit, accompagné de six des principaux de la ville. Ils y furent reçus avec amitié, & de-

meurerent à bord tout le temps que les Anglois resterent dans le Golphe. Ils furent d'un grand service, non-seulement en servant de guides & de Pilotes pour les conduire aux endroits où il y avoit du bois, de l'eau & des troupeaux, mais encore en aidant de bon cœur à tout ce qu'ils purent faire. Par reconnoissance, Davis en partant leur fit présent de quelques bagatelles qu'ils estimerent beaucoup, & dont ils parurent très contents.

DAMPIER
Chap. IV.

An. 1634.



DAMPIER.
Chap. V.

An. 1684.

CHAPITRE V.

Les Anglois mettent le Moine à terre : Ils laissent une prise entre les mains des principaux Magistrats , & sortent du Golphe : Le Capitaine Eaton quitte Davis : Description de l'Isle de la Plata , ce qui lui a fait donner ce nom : Des productions & des habitants de Sainte Hélène : Plusieurs barques Indiennes sont brûlées sur la côte : Les Aventuriers descendent à Manta , & s'emparent de deux vieilles femmes : Des Boucanniers qui étoient dans l'Isthme : Expédition infructueuse : Ils sont joints par le Capitaine Swan & par le Capitaine Harris : Le Viceroi du Pérou fait de grands préparatifs contre eux : Ils font une descente à Payta : La ville est brûlée : Potronerie du Gouverneur de Piara : Du commerce de ces places : Description des barques faites de troncs d'arbres & de radeaux : Des bâtimens sur la côte du Pérou : Température du climat : Les Boucanniers

Se munissent de bois, d'eau, de tortues & d'autres provisions à Lobos de la mer & à Lobos de la terre: Ils forment le projet d'attaquer Guaiacuil.

DAMPIER.

Chap. V.

An. 1684.

LE 3 d'Octobre 1684, le Capitaine Davis mit à la voile du Golphe d'Amapalla, après avoir mis le Moine à terre, & il laissa le Cacique & ses gens en possession de la prise, qui étoit à moitié pleine de farine. Le Capitaine Eaton étoit parti la veille avec son vaisseau, & quoiqu'il offrît trois semaines après de se rejoindre au Capitaine Davis quand ils se retrouverent à l'Isle de Plata, les gens du dernier furent assez peu raisonnables pour refuser aux siens de partager également les prises qu'ils pourroient faire de part & d'autre. L'herbe est très bonne dans cette Isle, & il y croît trois ou quatre especes d'arbres couverts de mousse, dont le nom étoit inconnu à notre Auteur. On n'y trouve d'eau que dans la partie orientale, & elle y tombe d'un roc, où il est facile de la recevoir dans les vases qu'on met dessous. Il n'y a aussi d'autres bêtes ni d'autres

Les Capitaines Eaton & Davis se séparent.

DAMPIER.

Chap. V.

An. 1684.

oiseaux que des boobis & des hommes de guerre, qui y sont en assez grande quantité. On prétend qu'on lui a donné le nom de la Plata, parce que ce fut l'endroit où François Drake partagea entre ses gens la riche vaisselle d'argent (en Anglois Plate) trouvée dans le vaisseau le Cacafuego.

Davis fait voile pour la pointe Sainte Hélene.

Les Aventuriers ne demeurèrent qu'un jour à la Plata, & ils firent voile ensuite à la Pointe Sainte Hélene, qui est une terre élevée, plate, & nue au Sud de la Plata, & à 20 degrés 15 minutes de latitude méridionale. Les vaisseaux sont en sûreté du côté du Nord; mais à l'Ouest la mer est profonde, & roulante sans aucun bon ancrage, & l'on dit à Davis qu'un riche vaisseau y avoit été perdu peu de temps avant son arrivée.

Substance qui tient lieu de poix.

Près du bord de la mer, on trouve un village habité par les Indiens où il n'y a ni grains, ni plantes, ni fruits, excepté quelques melons d'eau, qui sont très gros & très doux. Les habitants sont obligés d'apporter leur eau fraîche d'une rivière éloignée de quatre lieues, parce qu'ils n'ont ni fontaine

fontaine, ni ruisseau dans le voisinage. A peu de distance de l'endroit où monte la mer dans les hautes marées fort de terre une substance bitumineuse, que les Indiens recueillent dans des Jarres, & après l'avoir fait bouillir, elle sert aux mêmes usages que la poix. Ils vivent particulièrement de maïs, dont ils sont suffisamment fournis par les vaisseaux qui touchent à cette pointe: ils sont tous pêcheurs, & vont en mer dans des barques de troncs d'arbres. Le Capitaine Davis fit débarquer quelques-uns de ses gens; ils s'emparèrent d'une petite barque à laquelle les Indiens avoient mis le feu, & qu'ils sauterent des flammes. Ils la conduisirent au vaisseau avec quelques prisonniers, par lesquels ils apprirent que le Viceroi avoit donné ordre à tous les gens de mer de brûler leurs vaisseaux & de se retirer avec leurs barques s'ils rencontroient quelques Boucanniers Anglois. Ils virent aussi brûler deux autres barques sans qu'il leur fût possible de les sauver.

Ne pouvant comprendre par quelle raison le Viceroi avoit donné des ordres si rigoureux, les Anglois en-

DAMPIER.
Chap. V.

An. 1684.

Ils appren-
nent l'arrivée
d'autres Bou-
canniers dans
l'Isthme.

DAMPIER.

Chap. V.

An. 1684.

voyèrent de la Plata, où ils retournerent le 26, quelques hommes à Manta, village Indien à trois lieues Oueſt du Cap Lorenzo, pour faire des priſonniers dont on pût apprendre quelques particularités. Auſſi-tôt que les habitans les virent approcher, ils abandonnerent tous la ville, à l'exception de deux vieilles femmes décrépites, par leſquelles on apprit qu'on avoit publié cet Edit ſur la nouvelle qu'on avoit eue qu'un gros corps de Boucanniers s'étoit mis en marche pour traverser l'Iſthme de Darien, & gagner la mer du Sud, dans l'eſpérance de ſe rendre maîtres de quelques gros vaiſſeaux, n'ayant avec eux que des canots & quelques barques.

Description
de Manta.

Manta eſt avantageuſement ſitué ſur une hauteur, & quoique ce village ne ſoit compoſé que d'un petit nombre de maiſons diſperſées, il préſente un aſpect très agréable du côté de la mer. Il étoit anciennement habité par les Eſpagnols, & l'on y voit une belle Eglife, ornée de ſculptures bien travaillées. Le terroir en eſt ſec & ſabloneux; il ne produit ni grains ni racines; mais les habi-

tants reçoivent ce qui leur manque des vaisseaux qui viennent de Panama & de Lima, pour lesquels ils ont toujours des bestiaux tout prêts, parce que c'est le premier ancrage où s'arrêtent ordinairement ces vaisseaux. Entre le village & la mer, on trouve une fontaine de très bonne eau. Derrière Manta, un peu plus avant dans le pays, est une haute montagne en pain de sucre, nommée Monte-Christo. Vis-à-vis du village, environ à un mille & demi en mer, il y a sous les eaux un rocher très dangereux, sur lequel la mer ne forme point de brisans, parce qu'elle se leve rarement en cet endroit; aussi les vaisseaux doivent être attentifs à s'en garantir. L'allarme qui s'étoit répandue dans tout le pays par l'arrivée des Anglois à la côte, les empêcha de trouver aucun butin en cet endroit, où l'on n'avoit laissé nulles provisions, ni aucune chose qui pût être de quelque valeur, & ils revinrent promptement à bord.

Pendant qu'ils étoient indécis sur ce qu'ils avoient à faire, ils furent joints le 2. d'Octobre par le Capitaine Swan, dans le navire le Cygne

DAMPIER.

Chap. V.

An. 1684.

Ils sont joints
par les Capitaines
Swan & Harris

DAMPIER.

Chap. V.

An. 1684.

de Londres, qui avoit mis en mer pour le commerce ; mais après avoir rencontrés divers obstacles, & éprouvés plusieurs contradictions, il avoit été joint par le Capitaine Harris, à la tête d'un parti de Boucaniers, qui avoient traversé l'Isthme, & ses hommes l'avoient forcé de tenter la fortune avec eux. Les chefs des Avanturiers se trouvant alors trois ensemble, parce que le Capitaine Harris commandoit une petite barque, désiroient ardemment de rejoindre le Capitaine Eaton, parce qu'ils pensoient avec raison que leurs forces étant réunies, ils pourroient former quelque entreprise importante. Ils envoyèrent une barque pour le chercher, avec une lettre d'invitation pour l'engager à partager la fortune des trois autres ; mais on ne put le rencontrer, parce qu'il avoit quitté ces mers, & fait voile vraisemblablement pour les Indes Orientales, comme il le projettoit depuis long-temps. Le troisième jour après la réunion des Avanturiers, la barque prit un bâtiment de quatre cents tonneaux qui alloit de Guaiacuil à Lima chargée de bois. Ils apprirent

par les gens d'équipage, que le Viceroy du Pérou faisoit armer dix frégates pour les chasser, s'il étoit possible, de ces mers.

DAMPIER,
Chap. V.
An. 1684.

Quoique cette nouvelle leur causât quelque inquiétude, elle ne les empêcha pas de former le projet d'une descente à Payta, où ils débarquerent le lendemain 3 d'Octobre à six heures du matin. Ils s'emparèrent le jour même, de la ville, où ils demeurèrent dans l'espérance que les habitants la racheteroient, en se rançonnant; mais voyant qu'il n'en paroissoit aucun, ils y mirent le feu, après en avoir été les maîtres pendant six jours, & se retirèrent à leurs vaisseaux. Les Capitaines avoient offert de l'épargner pour trois cents sacs de farine, trois mille livres de sucre, vingt-cinq jarres de vin, & mille jarres d'eau. Ils jugerent alors que la barque commandée par le Capitaine Harris étoit de mauvais service, elle fut brûlée, & on lui donna en échange la dernière prise qu'on avoit faite.

Ilz font une descente à Payta, & y mettent le feu.

Payta est une petite ville appartenante aux Espagnols, avec un port de mer. Elle est située dans un ter-

Description de cette ville.

DAMPIER.

Chap. V.

An. 1684.

rein stérile & sabloneux, à la latitude de 5 degrés 15 minutes, & composée d'environ quatre-vingt maisons, assés mal bâties, & de deux grandes Eglises qui n'ont rien de remarquable: il y a un fort sur le bord de la mer, mais pas une seule grosse pièce de canon pour le défendre. Cependant les Espagnols auroient pu s'opposer à ce que les Anglois entraissent dans la baye avec leurs seuls mousquets, parce que ce fort le commande entièrement; mais le Gouverneur de Piara, qui s'y étoit rendu avec cent hommes pour le garantir des ennemis, prit la fuite aussitôt qu'il les aperçut.

Il y a un autre fort sur le sommet d'une montagne, qui commande toute la ville & le fort inférieur. L'eau dont on fournit les vaisseaux qui abordent à Payta, est apportée d'une petite riviere très fraîche, qui passe dans une ville nommée Colon, environ à deux lieues de Payta, qui tire aussi de la même ville à un prix raisonnable du poisson, des cochons, des oiseaux, des plantains, des Yams, du maiz, & les autres denrées nécessaires, parce que le terroir des en-

virons de Payta ne produit presque rien qui mérite attention. Le pays voisin est stérile & rempli de montagnes, ce qui est assés général dans tout le Pérou. La rade est la meilleure de toute la côte, & l'anchrage y est très bon quand la mer est tranquille, depuis six brasses de profondeur jusqu'à vingt, dans une belle baye, assés large pour contenir une flotte nombreuse, & bien couverte du côté du Sud-ouest par une pointe de terre élevée.

Après la ville de Payta, celle qui mérite le plus d'être remarquée est Piara, à la distance d'environ quarante milles. Elle est située à 7 degrés de latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite riviere, qui se décharge dans la baye de Chiroper. Cette baye est très peu fréquentée, à cause des bas fonds dont elle est remplie, & la plus grande partie des denrées qu'on porte à Piara, sont conduites par terre de Payta.

Les Indiens de Colon vont tous à la pêche dans des barques de fouches d'arbres, faites de deux ou trois troncs de bois léger, ajustés ensemble avec des chevilles aussi de bois,

DAMPIER.

Chap. V.

An. 1684.

Description
de Piara.Barques faites
de fouches.

DAMPIER.

Chap. V.

An. 1684.

& liés fortement avec des oziers. La plus longue de ces fouches est d'environ sept à huit pieds, & elles sont disposées de façon que la barque forme un angle à chaque extrémité, ce qui la rend très propre à bien couper l'eau.

Radeaux qui
sont cinq ou
six cents
lieues.

On fait d'autres especes de barques, ou plutôt de radeaux pour le transport des marchandises; les fonds en sont formés de vingt ou trente grands arbres, quelquefois de quarante pieds de long, & l'on fait dessus un second plancher d'autres arbres mis en travers. Aux deux bouts & aux côtés, sont placés de grands poteaux de la hauteur de dix ou douze pieds, qui servent ordinairement à porter encore deux planchers, & au fond de tout on met le lest, composé de pierres, de jarres d'eau fraîche, & de tout ce qui peut être mouillé, sans aucun risque, parce que ces bâtimens s'enfoncent de deux ou trois pieds dans l'eau. Sur le second plancher les mariniers placent leurs lits, leurs provisions, & les autres choses nécessaires: enfin sur le plus élevé on met les marchandises en piles de huit ou dix pieds de

haut, qui sont liées par des perches
 arrangées autour ; à l'arrière on laisse
 la place des hommes qui doivent con-
 duire ce radeau, lequel est très grand,
 & à l'avant on laisse un autre endroit
 pour préparer la nourriture, avec un
 foyer destiné à cet usage, particulié-
 rement quand on doit faire des voya-
 ges de long cours ; ils font quelque-
 fois de cinq à six cents lieues, com-
 me de Lima à Truxillo, & de Guia-
 quil à Panama. Au milieu est un mât,
 avec une grande voile qui le fait al-
 ler très vite quand le vent est arrie-
 re, mais jamais il ne peut faire cours
 contre le vent. On dispose le fond,
 & le tout pour le lieu où l'on veut
 décharger, d'autant que dans ces
 mers le vent est toujours le même,
 & qu'il varie à peine d'un point dans
 tout le cours de Lima à la baye de
 Panama ; quand il y a quelque va-
 riation ils craignent peu la grosse
 mer ; car s'il arrive quelques brises
 de vent de Nord, ils abattent leur
 voile, & se laissent chasser par ce
 vent jusqu'à ce qu'il change, avec
 l'unique soin de ne point se laisser
 approcher de terre, parce que ces
 bâtimens, par leur construction,

DAMPIER.
Chap. V.
An. 1684.

ne coulent presque jamais à fond. Ils sont aisément conduits par trois ou quatre hommes, & portent soixante ou soixante & dix tonneaux de marchandises: On s'en sert pour porter de l'huile, du vin, du sucre, de la farine, des étoffes de Quito, du savon, des peaux de chèvres préparées, & plusieurs autres sortes de marchandises. Avec les plus petites barques de troncs d'arbres, ils osent aborder les vaisseaux, aidés par les vents de terre, qui ne leur manquent jamais de nuit sur cette côte, & le vent de mer les ramene de jour au rivage.

Barques
nommées
Catamarans.

Ces especes de barques sont très en usage aux Indes Orientales & Occidentales, & il est très commun de voir sur la côte de Coromandel un seul homme conduire une barque d'une fougère de bois léger, avec un aviron, les jambes & les cuisses enfoncées dans l'eau, en sorte que de loin il semble être assis sur le dos d'un poisson: on appelle ces barques catamarans. Les bâtiments de Payta, de même que presque tous ceux de la côte du Pérou sont très mal construits, les murs n'étant que d'une es-

pece de brique, formée d'un mélange de terre & de paille sechée au Soleil, sans autre cuisson. Ces briques ont ordinairement trois pieds de long, deux de large, & un & demi d'épaisseur.

DAMPIER.
Chap. V.

An. 1684.

En plusieurs endroits ils ne font point de toîts à leurs maisons, parce qu'il ne pleut jamais dans ce climat. Les murs sont très élevés: ils mettent seulement des perches en travers de l'un à l'autre, & les couvrent de nates pour se garentir de l'ardeur du Soleil. Ils n'ont point de bois, point de pierre du côté de la mer, & le peu qu'on en trouve dans l'intérieur du pays, est de nature si cassante qu'on la met aisément en poussiere entre les doigts. Cependant leurs murs durent long-temps, parce qu'ils ne craignent ni vents qui puissent les ébranler, ni pluies qui puisse les miner ou les gâter.

Maisons sans
couverture.

Les maisons des personnes au-dessus du commun sont blanchies en dedans & en dehors, & l'on se sert pour les construire, de bois qu'on apporte de Galleo & de Tornato, pour la partie Septentrionale du Pérou, & de l'isle de Chiloe, pour la

DAMPIER.
Chap. V.
An. 1684.

partie Méridionale. Les portes, les poteaux, & même les poutres ou solives des chambres sont ornés d'ouvrages de sculpture, & les appartements sont garnis de riches tapisseries, de belles broderies, ou de beaux tableaux qu'on y apporte d'Espagne.

Ils arrivent
à Lobos de la
mer,

Le 10 de Novembre, l'Escadre des Boucanniers partit de la baie de Payta après le coucher du Soleil, profitant du vent de terre. Ils dirigèrent leur cours à l'Isle de Lobos de la mer, & le 14 ils virent Lobos de la terre, où ils débarquèrent le lendemain quelques hommes, qui tuèrent un affés grand nombre de penguins, de boobies, & de veaux marins, ce qui leur donna un bon raffraîchissement, parce que depuis long-temps ils n'avoient mangé d'aucune sorte de viande. Le 19 ils arrivèrent à Lobos de la mer, où leurs Moskittes tuèrent beaucoup de tortues. Ils reprirent à bord des planches pour brûler, & pour d'autres usages qu'ils avoient trouvées dans une prise, & laissées dans cette isle, & ils résolurent ensuite d'attaquer Guiaquil.

CHAPITRE VI.

Description de l'Isle, de la Baye, & de la Ville de Guiaquil. Fatal effet des blessures faites par les chats de mer : Description de l'Isle de Puna & de Punto d'Arena : Maisons élevées sur des poteaux : Description de l'arbre nommé Palmetto : Le projet contre Guiaquil est sans effet, partie par la méfintelligence des Capitaines, & partie par la trahison d'un des hommes de Davis : Les Boucanniers s'emparent de trois barques chargées de mille Esclaves Nègres, ils en mettent à terre la plus grande partie : Réflexions de Dampier sur l'indiscrétion de leur conduite : Ils entrent dans la baye de Panama, & jettent l'ancre dans la riviere de Saint Jago : Description de l'arbre à chou, & du coton rouge & blanc : Pourquoi ni les Espagnols, ni aucunes des autres nations Européennes n'ont fait de conquêtes entre l'Equateur & le Golphe Saint Michel : Dampier remonte la

riviere de Saint Jago, & trouve quelques provisions; les habitants prennent la fuite: Les Anglois font prisonnier Dom Diegue de Pinos, Chevalier Espagnol: Les Indiens Espagnols prennent les Anglois pour des gens de cette nation, à cause de la flotte qu'on envoie tous les trois ans d'Espagne, pour apporter le trésor de l'Amérique: Quelle route tient cette flotte, & les différents ports où elle touche: Le climat de Panama est très dangereux pour les naturels du Pérou.

DAMPIER.
Chap. VI.

An. 1684.

Description
de Guayaquil.

G U I A Q U I L est une ville riche, située dans une baie de même nom, au Sud du Cap blanc, & au Nord de la pointe de Chandy. Environ à vingt-cinq lieues du Cap blanc est une petite Isle nommée Sainte Claire, qui a la forme d'un homme étendu, de l'Est à l'Ouest. La partie Méridionale de la baie est remplie de bas fonds très dangereux, & un vaisseau richement chargé y fit naufrage, quelques années avant l'arrivée du Capitaine Davis. Les habitants n'osèrent plonger pour en retirer les effets, par la crainte des

chats de mer, qui sont en grande quantité dans cette baye. Ils font souvent des blessures mortelles avec leurs nageoires; & lorsque ceux qui en sont attaqués en reviennent estropiés de quelques membres, ils doivent regarder cet événement comme très heureux. Ces animaux sont de différentes grosseurs; ils pesent quelquefois sept ou huit livres, & d'autres ne sont pas plus gros que le pouce; mais la blessure du plus petit est aussi dangereuse que celle du plus gros. Ils ont la forme d'un merlan, la tête semblable à celle d'un chat, & la bouche fort large, d'où ils sort plusieurs pointes de chaque côté comme des moustaches.

DAMPIERRE.

Chap. VI.

AN. 1684.

A sept lieues Est-nord-est de Sainte Claire est l'Isle de Puna, dont la pointe la plus Occidentale est nommée Punta Arena: tous les vaisseaux chargés dans la baye de Guiaquil, s'y arrêtent pour attendre des Pilotes. Il n'y a dans cette Isle qu'une seule ville, habitée par des Indiens, qui sont tous gens de mer. Le milieu de l'Isle est en pâturages, & en différents endroits on trouve de petits bois, dont la plus part des arbres

De l'Isle de

Puna.

DAMPIER.
Chap. VI.

An. 1684.

Description
de l'arbre
nommé Pal-
metto.

font inconnus en Europe. C'est particuliérement à Puna qu'on trouve celui qui est nommé Palmetto.

Cet arbre, qui vient très droit, est de la grosseur d'un frêne : il croît à la hauteur de trente pieds, n'a de branches qu'au sommet, où elles sont de la longueur de trois ou quatre pieds : à l'extrémité de chacune de ces branches, pousse une très grande feuille, qui paroît d'abord pliée, mais qui s'ouvre ensuite par degrés, & s'étend comme un large éventail. Dans les Bermudes & en plusieurs autres endroits, on se sert de ces feuilles pour faire des chapeaux, des corbeilles, des balais, & des écrans à allumer le feu, au lieu de soufflets. Elles servent aussi à couvrir les maisons de Puna, qui sont environ au nombre de vingt, toutes élevées sur des poteaux de dix ou douze pieds de haut, & l'on y monte par des échelles. On trouve des bâtimens construits de même chez les Malayens dans les Indes Orientales.

Productions
du pays.

Les Espagnols obligent les habitans à monter exactement la garde sur une pointe de terre élevée. Ils

ont de très bonnes plantations de maiz, de yams, & de pommes de terre. Vers le milieu de la ville est un bon ancrage pour les vaisseaux, à cinq brasses de profondeur sur un terrein vaseux. De Puna à Guiaquil la distance est de sept lieues, & à quatre milles de cette dernière ville on trouve une petite Isle d'environ un mille de longueur, qui partage la riviere en deux beaux canaux, dont celui du Sud-ouest est le plus large, & le plus dégagé.

Guiaquil est une belle ville, ornée de plusieurs Eglises, & gouvernée par un Officier, qui reçoit ses Lettres-patentes immédiatement du Roi d'Espagne. Elle est située sur le penchant d'une colline, & la partie basse qui joint la riviere, est souvent inondée. C'est un des ports les plus considérables de la mer du Sud: les principales marchandises qu'on en exporte, sont des drogueries, du cacao, des peaux, du suif, & des étoffes de Quito. Ces étoffes sont de laines grossieres, & de serges faites dans une ville très riche de l'intérieur du Pérou, d'où elles ont pris leur nom. Elles sont l'habillement de

DAMPIER.
Chap. VI.

An. 1684.

Commerce
de Guiaquil.

DAMPIER.
Chap. VI.

An. 1684.

Les Boucan-
niers) man-
quent leur en-
treprise.

presque tous les gens du commun dans ce pays.

Si les Boucanniers avoient réuſſi dans leur entrepriſe ſur Guiaquil, ils auroient été richement dédommagés de leurs peines ; mais elle manqua parce que les Capitaines Swan & Davis ne purent s'accorder ſur le plan de leur projet. Un des hommes de Davis auquel on avoit confié le ſoin de la corde qui lioit un guide Indien, pour conduire les Anglois dans les bois, coupa cette corde ; l'Indien gagna ſeul la ville, où il répandit l'allarme, pendant que celui qui avoit commis cette trahiſon crioit que quelqu'un avoit coupé la corde. Les Boucanniers ne ſachant plus quelle route ſuivre, furent obligés de faire halte juſqu'au point du jour, après quoi ils rentrèrent dans leurs canots, où ils ſe mirent à ramer au milieu de la rivière, & à la vue de la ville : mais comme on y étoit inſtruit de leur arrivée, on avoit eu le temps de ſe préparer à les recevoir. Ils descendirent ſeulement dans un pacage ſur le rivage oppoſé, tuerent & mangerent une vache, & retournerent à Capo blanco, où ils avoient laiffé

leurs vaisseaux, en partant pour cette expédition infructueuse.

DAMPIER.
Chap. VI.

An. 1684.

A leur retour ils prirent trois barques chargées pour Guiaquil, & ils trouverent à bord mille negres hommes & femmes. Ils en choisirent soixante & dix des plus forts & des mieux faits, laisserent aller les autres avec leurs barques, & ils les virent bientôt gagner la terre.

Ils se rendent
maîtres de
mille Nè-
gres.

M. Dampier paroît croire qu'on se conduisit en cette occasion avec fort peu de jugement. Il dit que s'il avoit eu le commandement, il les auroit transportés directement par l'isthme, & les auroit conduits pour les faire travailler aux mines d'or de Sainte-Marie, ne doutant pas qu'il n'eût été si bien soutenu dans ses desseins par tous les aventuriers François & Anglois de toutes les parties des Indes occidentales, que non-seulement il auroit été en état de conserver son terrain contre toute la puissance Espagnole dans ce pays, mais qu'avec le temps il auroit pu se rendre maître des côtes & des riches mines d'or de la Province de Quito.

Le 13 de Décembre ils partirent de Punta-Arenas, & retournerent à

Ils retour-
nent à la Placé

DAMPIER.

Chap. VI.

An. 1684.

la Plata. Dans leur traversée ils rencontrèrent la barque qu'ils avoient envoyée à la recherche du Capitaine Eaton, sans qu'elle en eût eu aucunes nouvelles. Ils partagerent le drap de Quito qu'ils avoient pris, & le Capitaine Swan garda le bâtiment. Ils se remirent en mer le 23, après s'être munis de tortues : le Capitaine Davis prit à bord quelques Indiens bons tireurs ; au lieu que le Capitaine Swan n'en avoit aucun : les gens de Davis murmuroient même quand il partageoit dans quelque prise, parce que depuis l'affaire de Guiaquil, dont ils lui attribuoient le peu de succès, ils ne le regardoient qu'avec indignation.

Ils entrent
dans la rivie-
re de Saint-
Jago.

Les Anglois firent voile à la baie de Panama, & entrèrent dans la riviere de Saint-Jago, pour avoir la facilité de jeter l'ancre à Gallo, isle du voisinage. Leur dessein étoit de chercher quelques canots dans les endroits tels que celui dont nous parlons, où les Espagnols n'avoient aucun établissement, ni aucun commerce avec les Indiens. Depuis la ligne jusqu'au golphe de Saint-Michel, & même jusqu'à la baie de Panama,

On ne trouve point d'Espagnols, ni même d'Indiens qui leur soient sujets, excepté sur les bords d'une ou deux rivières, où quelques-uns s'occupent à chercher de l'or.

DAMPIER

Chap. VI.

An. 1684.

La rivière de Saint-Jago est très large, & navigable plusieurs lieues en remontant dans le pays. Environ à sept lieues de la mer elle environne une petite île très agréable, au dessus de laquelle la rivière a une lieue de largeur, & le courant y est très droit & rapide. La terre de l'île est noire, de même que celle des deux rivages opposés : elle produit beaucoup de beaux arbres, dont les plus grands & les plus remarquables sont l'arbre à chou, & celui d'où l'on tire le coton.

Description
de cette ri-
vière.

Il y a en cet endroit de deux sortes de coton, le blanc & le rouge : le blanc croît à une hauteur prodigieuse ; pousse des branches qui ressemblent assez à celles de nos chênes : le corps de l'arbre n'a point de nœuds, mais il est enflé par le milieu, avec une écorce brune très unie. Quand le coton est mur, ces arbres ressemblent à des pommiers en fleurs. Le coton de cette île est très beau,

Description
du coton.

DAMPIER.
Chap. VI.

An. 1684.

mais si court qu'il n'est pas propre à être filé. Celui des Indes orientales sert à garnir des oreillers : les feuilles tombent au mois d'Avril, & il en vient de nouvelles immédiatement à leur place. Le cotonier rouge est totalement semblable au blanc, excepté qu'on n'en tire pas de coton : le bois en est plus dur que celui de l'autre espèce ; mais ils sont tous les deux doux & spongieux, propres seulement à faire des canots, qui ne sont pas même de longue durée, à moins qu'on ne les tire souvent à terre & qu'on ne les gaudronne.

De l'arbre à
Chou.

L'arbre à chou est le plus haut de tous ceux de ce climat, de même que le cotonier est le plus gros. Dampier en mesura un dans la baie de Campêche, qui avoit cent vingt pieds de long : cet arbre n'a de branches que vers le sommet, où elles s'étendent à la longueur de douze ou de quatorze pieds. Elles sont couvertes de petites branches longues, si bien arrangées, que de loin il semble que chaque branche ne forme qu'une grande feuille. Le fruit croît au milieu de ces branches ; il est de la grosseur de la jambe d'un homme,

aussi blanc que du lait, & d'un goût très doux, soit qu'on le mange crud ou bouilli. On coupe ordinairement la tête de l'arbre pour en avoir le fruit; & si on le cueilloit autrement, cet arbre périroit en peu de temps.

Il porte aussi de petits rejettons entre le chou & les branches, & il y pousse des especes de cérises, qui sont une très bonne nourriture pour les cochons. Le corps de l'arbre, depuis le sommet jusqu'au pied est couvert d'anneaux ronds environ à un demi-pied de distance les uns des autres: l'écorce est mince & cassante, le bois est noir & dur, & l'on trouve une moëlle blanche au milieu du tronc. Cet arbre portant une très belle verdure sert beaucoup à l'ornement des promenades, & les planteurs de la Jamaïque en font grand usage.

Les Espagnols ont fait peu de progrès dans cette partie du Pérou; ils en ont été empêchés en grande partie, par les pluies abondantes, & par les bois impraticables qu'on y trouve, & ont été intimidés par la férocité des habitants, qui paroissent d'autant plus difficiles à apprivoiser,

DAMPIER.
Chap. VI.
An. 1684.

Raisons du
peu de pro-
grès des Es-
pagnols dans
ce pays.

DAMPIER.
Chap. VI.

AN 1684.

que leurs rivières & leurs bois les rendent inaccessibles. Ceux qui essayent de remonter ces rivières à la rame, sont exposés à des embuscades de chaque côté, & les Indiens ont de si bons tireurs, qu'en général leurs flèches remplissent leurs intentions. Ils haïssent mortellement les Espagnols, & font leur principale nourriture du plantain & du maïs, dont ils ont de très bonnes plantations.

Les Boucaniers prennent un Chevalier Espagnol.

Malgré ces difficultés, notre Auteur, avec quelques-uns de ses compagnons remonterent à la rame six lieues dans cette rivière. Ils arrivèrent à deux huttes, où ils trouverent quelques oiseaux, du plantain, & un cochon de la même espèce que les nôtres. Ils l'apprêterent & le mangerent avec grand appetit : mais les Indiens, à qui appartenoient ces huttes, aussi-tôt qu'ils les virent approcher, se jetterent dans leurs canots avec leurs femmes, leurs enfants & leurs couvertures, & s'éloignerent avec tant de diligence, qu'il ne fut pas possible de les joindre. Après avoir employé environ un jour à cette excursion, les Anglois retournerent

Herent à leurs vaisseaux, demeurés à l'ancre dans l'Île de Gallo, qui est petite & inhabitée, environ à trois lieues de l'embouchure de la riviere Tomaco. Ils firent la nuit suivante une descente dans un petit village d'Indiens, qui s'appelle aussi Tomaco, éloigné de quatre lieues & demie de l'endroit où ils étoient, & prirent tous les habitants, avec lesquels ils trouverent un Chevalier Espagnol, nommé Dom Diego de Pinna, qui y étoit venu pour charger du bois.

Ils ne trouverent dans la barque qui l'avoit conduit que treize jarres de vin, qu'ils emporterent, & ils laisserent aller la barque au courant de l'eau. Le même jour trois Indiens d'une couleur tannée, tirant sur celle du cuivre, bien proportionnés sans être de haute taille, les cheveux noirs, le visage long, & fort laids de figure, vinrent à bord dans un canot, les prenant pour des Espagnols: ils burent librement du vin qu'on leur donna dans des calebasses, & s'en retournerent ensuite.

Ils sont vintés par des Indiens.

Le 31, deux canots appartenants aux Capitaines Davis & Swan, re-

DAMPIER.

Chap. VI.

An. 1684.

vinrent avec quelques onces d'or, qu'ils avoient trouvées dans une maison à sept ou huit lieues, en remontant la riviere. Cette maison appartenoit à une Dame qui demouroit à Lima, & qui y tenoit quelques domestiques pour trafiquer de l'or avec les Indiens; mais à la vue des canots Anglois, ils avoient pris la fuite dans l'intérieur du pays.

Ils interceptent un paquet de lettres.

An. 1685.

Le premier de Janvier 1685, en allant avec leurs canots & leurs prisonniers de Tomaco vers Gallo, les Anglois s'emparerent d'un paquet de lettres Espagnoles, par lesquelles ils apprirent que la flotte étoit arrivée d'Espagne à Porto-bello, où elle attendoit les Gallions de Lima. C'étoit de cette derniere ville que le Président de Panama envoyoit le paquet, pour que la flotte fit le plus de diligence qu'il seroit possible.

Cette flotte ne va qu'une fois en trois ans aux Indes Occidentales: le premier port où elle aborde est celui de Carthagène; elle y demeure soixante jours, & se rend ensuite à Porto-bello, où elle reste un mois pour y recevoir de Panama le trésor du Roi, qui monte, dit-on, à

vingt-quatre millions de pièces de huit, outre l'argent en bares, & les richesses des Négociants particuliers qui fraudent les Douanes, en les emballant avec des marchandises de différente nature, qu'ils embarquent à la Vera-cruz pour Porto-bello.

DAMPIER

Chap. VI.

An. 1685.

Le trentieme jour après l'arrivée de la flotte dans le port de Porto-bello, l'Amiral se rend à l'embouchure de la riviere, où il demeure ordinairement une semaine pour obliger les marchands; ensuite il retourne à Carthagène pour charger les revenus du Roi, qu'on rassemble sur la côte, avec un grand Gallion Espagnol, qu'ils appellent la Patache.

Quand toutes ces affaires sont terminées, la flotte se rend à la Havane, où elle prend à bord les richesses qu'on y apporte des Isles Philippines par le vaisseau de Manille, ainsi que les trésors du Mexique, qui viennent de la Vera-cruz dans une petite escadre qu'on équipe pour leur transport.

Porto-bello est un endroit très mal sain, & les commerçants de Lima n'y demeurent que le moins qu'il leur est possible: mais Panama est

Mauvais

de Porto-bello.

DAMPIER,
Chap. VI.
An. 1685.

beaucoup meilleur, tant pour l'air, que pour la situation. Les pluies n'y sont pas si abondantes que de l'autre côté de la Baye, & de plus le pays est découvert du côté de terre, ce qui garentit cette ville des brouillards; elle reçoit aussi du raffraîchissement par les vents de mer qui soufflent, durant tout le jour, & par les vents de terre qui s'élevent toutes les nuits.

Description
de Panama.

Les marchands Péruviens, dont le climat naturel est beaucoup plus salubre, coupent leurs cheveux quand ils sont à Porto-bello, pour se garentir des fièvres. Notre Auteur dit que la vue de Panama, prise de la mer, présente un des plus beaux paysages qu'on puisse trouver aux Indes Occidentales. La nouvelle ville, qui est très bien bâtie en brique, environ à quatre lieues des ruines de l'ancien Panama, fut réduite en cendres pour la plus grande partie en 1673, par Sir Henri Morgan. Elle est très bien ornée, tant par la maison du Président, que par plusieurs belles Eglises, par plusieurs Monasteres, & par d'autres édifices publics. Elle est environnée d'un haut mur de

pierre, garni de pièces de canon. Le commerce du nouveau Panama est très étendu, parce que cette ville est l'entrepôt de toutes les marchandises du Pérou & du Chili, & une des stations de la flotte des Gallions, outre son commerce particulier.

DAMPIER,
 Chap. VII.

An. 1685.

CHAPITRE VII.

Les Boucanniers établissent leur croisière aux environs des Isles des Perles : Ils font une prise : Les Singes sauvages ouvrent les huîtres : Description de Lavelia, Pachea & Perico, ainsi que des Isles de Tabaco & de Saint Paul : Les Aventuriers sont près de périr par une trahison près de Tobazillo : Ils sont joints par d'autres Boucanniers : Le Gouverneur du petit Guava leur donne une commission pour agir hostilement : Ils font voile au Golphè de Saint Michel, & sont renforcés par le Capitaine Townly, avec cent quatre-vingt hommes : Ils font provision de chocolat, de poisson, & d'autres denrées : Ils dirigent leur

cours aux Isles des Perles : Description du Sapadillier , du Poirier d'Avogato , du Pommier à étoile , & de plusieurs autres arbres fruitiers : Ils craignent d'attaquer Panama : Combat naval qui se termine par un feu roulant : Timidité des Espagnols.

DAMPIER.
Chap. VII.

An. 1685.

Ils établissent leur croisière vers les Isles des Perles.

LES Boucanniers instruits de ce qui se passoit par l'interception du paquet , changerent le projet qu'ils avoient d'abord formé d'aller à Lavelia , & choisirent pour leur rendez-vous , les Isles des Perles , par où doivent passer tous les vaisseaux qui vont de Lima à Panama. Conformément à cette résolution , ils leverent l'ancre le 7 , & ils prirent le 8 un vaisseau de quatre - vingt - dix tonneaux chargé de farines. Ils firent ensuite voile à l'Isle de Gorgonie , éloignée environ de quatre lieues du Continent , & à vingt-cinq lieues de Gallo. Cette Isle située à 3 degrés de latitude septentrionale , a deux lieues de long , & une de large ; elle est remarquable par deux hauteurs qu'on appelle la Selle. On y trouve abondamment du bois & de l'eau ; elle

est sujette à des pluies fréquentes, & l'on n'y voit d'autres animaux que des lapins, des serpents, & des singes. Les derniers dans le temps de la basse mer ouvrent les huîtres, pour en tirer le poisson: il y en a une grande quantité, & quelques-unes portent des perles médiocres.

Le 13 ils avancerent vers les Isles des Perles, autrement nommées les Isles Royales, qui sont en grand nombre, basses & couvertes de bois, environ à douze lieues de Panama. On nomme Pacheca celle qui est le plus au Nord; & Saint Paul celle qui est le plus au Midi; les autres n'ont point de nom particulier, quoiqu'il y en ait de plus grandes que ces deux premières.

Le 25, la petite escadre composée de deux forts vaisseaux, commandés par les Capitaines Davis & Swan, d'un brûlot de la prise de quatre-vingt-dix tonneaux, & de deux Alléges, entrèrent dans un canal profond, bien renfermé au Nord de l'Isle de Saint Paul, qui étoit un lieu très favorable pour carêner. Les Avanturiers nétoyerent les fonds de leurs vaisseaux & de leurs barques,

Ils font une
prise près de
Panama.

DAMPIER. après quoi ils remirent à la voile,
 Chap. VII. pour croiser dans la rade de Pana-
 ma. Le 31 ils revinrent avec une
 prise chargée à Lavelia de bled d'In-
 de, de bœuf salé, & de volailles.

Ann. 1685.

Lavelia est une grande ville, en-
 viron à sept lieues de la mer, sur les
 bords d'une riviere, qui tombe dans
 la partie septentrionale de la baye
 de Panama. Cette ville, & celle de
 Nata, qui est assés considérable, &
 sur la même riviere, fournissent Pa-
 nama de cochons, de volailles, de
 bœufs & de maiz.

Le 14 de Février, les Anglois étant
 bien munis d'eau, de bois, & de
 provisions, retournerent entre les Is-
 les, & jetterent l'ancre à dix-sept
 brasses de profondeur, n'étant qu'à
 une lieue de Pachea.

Il s vont aux
 environs de
 Tabaco.

Le 20, ils mouillerent à une lieue
 des Isles de Perico; & le 21 ils firent
 une autre prise, chargée de cochons,
 de bœufs, d'oiseaux & de sel, venant
 de Savelia.

Le 24, ils firent voile pour Ta-
 baco, petite Isle de trois milles de
 long, & d'un mille de large, dans
 la baye de Panama, à six lieues au
 Sud de cette ville. Le terroir de Ta-

baco produit beaucoup de mamnets, de plantains, de bananes, de cocos & d'autres fruits. La partie de cette Ile, qui est au Sud-ouest, est couverte d'arbres & de bois propre à brûler; & du côté du Sud il y a un très beau ruisseau d'eau fraîche, qui tombe dans la mer. Il y avoit autrefois une belle Eglise, qui a été détruite par les Corfaires. Au Nord-nord-ouest on trouve une petite ville nommée Tobazilla, près de laquelle les Boucanniers jetterent l'ancre le 25. Il s'en fallut peu que leurs vaisseaux ne fussent détruits par la trahison d'un prétendu marchand, qui feignit de vouloir trafiquer secrètement avec eux: sous ce prétexte il s'approcha des bâtimens dans un brûlot; mais quelques Anglois soupçonnant son dessein, commencerent à tirer sur son vaisseau: alors ceux qui le guidoient se jetterent dans leur chaloupe, & le brûlot sauta en l'air, sans qu'il en arrivât aucun accident aux Boucanniers. En même-temps une espee de radeau qu'ils voyoient venir conduit par un seul homme, & qui étoit vraisemblablement garni de matieres combustibles.

DAMPIER.
Chap. VII.

pour attacher à leur gouvernail, disparut également.

AN. 1685.

Ces machines étoient de l'invention du Capitaine Bond, dont nous avons rapporté la défection, car l'ignorance des Espagnols pour tout ce qui concerne la marine dans les mers du Sud est si grande, qu'ils ne les auroient jamais imaginées.

D'autres
Boucanniers
se joignent
aux premiers.

Le 28, les Anglois furent joints par quatre-vingt autres Boucanniers de leur nation, & par deux cents François qui venoient de la mer du Nord par l'Isthme de Darien, où ils avoient été très bien traités. Les Anglois se partagerent entre Davis & Swan, & les François se mirent à bord de la prise de farine, sous les ordres du Capitaine Gronet, un de leurs compatriotes. Ils avoient des Commissions en blanc du Gouverneur du petit Guava, & ils offrirent d'en faire part aux Capitaines Davis & Swan. Le premier accepta leur offre, mais le second avoit déjà une Commission du Duc d'York.

Commissions
données par
un Gouver-
neur François.

Il étoit alors fort ordinaire que ce Gouverneur donnât des Commissions aux Boucanniers, & qu'il leur en remit d'autres en blanc, pour ceux qui

se joindroient à eux : elles ne contenoient réellement autre chose qu'une permission de pêcher & de chasser, tant à la grosse bête, qu'aux oiseaux dans l'Isle de Saint Domingue, qui appartient en partie aux Espagnols, & en partie aux François : cependant sous la sanction de ces prétendues commissions, les derniers avoient fait de grands ravages en Amérique, tant par mer que par terre.

Avec ce renfort les Boucanniers mirent à la voile le 2 de Mars vers le Golphe de Saint Michel, pour chercher le Capitaine Townley, qu'on disoit qui traversoit l'Isthme avec cent quatre-vingt hommes, & ils le trouverent le lendemain aux Isles des Perles. Il avoit pris deux barques, l'une chargée de farine, & l'autre de sucre, avec des jarres d'eau-de-vie & de vin, dont il partagea volontiers les liqueurs avec les gens de Davis & de Swan, parce qu'il avoit besoin des jarres pour mettre de l'eau. Le temps étoit très sec, & pour en trouver ils touchèrent à la pointe de Garachina, mais il n'y en avoit point ; cependant ils reçurent des rafraîchissements des habitants.

DAMPIER,
Chap. VII.
Ann. 1685.

Il s'joignit
le Capitaine
Townley.

DAMPIER.
Chap. VII.

An. 1685.

qui n'entendoient pas l'Espagnol, ce qui fit juger qu'ils n'avoient aucun commerce avec cette nation.

Ils résolurent de gagner le port de Pines, mais la mer couroit si haute près le rivage, que les chaloupes ne pouvoient aborder la terre : elles retournerent à bord, & l'on regagna la pointe, où ils arriverent le 29. Ce fut encore inutilement qu'ils chercherent de l'eau : mais ils firent une prise chargée de cacao. Alors ils dirigerent leur cours à Tabaco avec le vent Sud-sud-ouest, & trouverent en route un canot chargé de quatre Indiens & d'un Mulâtre. On les reconnut pour ceux qui avoient conduit le brûlot, & ils furent aussitôt pendus pour les punir de cette trahison.

Ils descen-
dent à Tabaco.
80.

Ils trouverent du bois & de l'eau à Tabaco, & pendant que quelques-uns de l'escadre, alors composée de neuf voiles, travaillerent à ramasser ce qui étoit nécessaire pour les différentes compagnies ; d'autres apporterent du sucre des plantations voisines, pour joindre au chocolat qu'ils avoient fait de leur cacao, avec trois chaudrons de cuivre, qui leur fi-

rent très utiles pour accommoder leurs vivres; le nombre de leurs hommes étant beaucoup augmenté.

DAMPIER.
Chap. VII.

An. 1685.

Le 10 ils quitterent Tabaco, & remirent à la voile pour les Isles des Perles, ce qu'ils firent à l'instigation de leur Pilote, qui les assura que les vaisseaux du Roi prenoient toujours cette route.

Le 22 ils arriverent à Chepelio, l'une des Isles les plus agréables de la baye de Panama, quoiqu'elle n'ait qu'un mille de longueur, & un peu moins en largeur. Il y croît une grande quantité de plantains, de sapadilles, d'avogato, de mammets, de mammets sapotas, de pommes à l'étoile, & d'autres fruits délicieux.

Description
du Sapadille

Le sapadille est à peu près de la grosseur d'une bergamotte. Le jus en est d'abord blanc & gluant, mais il s'adoucit ensuite, & devient aussi clair que de l'eau de fontaine, en le laissant reposer deux ou trois jours. Le fruit qui est dur, quand on le cueille devient tendre & doux à manger: on trouve dedans deux ou trois noyaux noirs, qui ressemblent assés à la graine de courge.

L'avogato est de la grosseur d'un

De l'Avogato & de Mammets.

DAMPIER.
Chap. VII.
Ann. 1685.

limon, quand il est parvenu à maturité il devient d'un verd tirant sur le jaune, & est aussi doux que du beurre. Il a naturellement peu de gout, mais on le trouve très bon en le mangeant avec du sucre & du jus de limon, ou avec du plantain grillé & du sel. On prétend qu'il excite à la débauche : il porte un noyau pareil à celui d'une grosse prune. L'intérieur du mammet sapora est d'un rouge foncé, & contient un noyau rude, plat & alongé; ce fruit est très sain, d'un gout agréable, & on le regarde comme un des meilleurs de ceux qu'on trouve aux Indes.

Du Pommier étoile.

Le pommier à étoile vient de la hauteur du coignassier : le fruit en est très gros, & tellement couvert de feuilles, qu'il est difficile de le voir sur l'arbre.

Le 18, les Boucanniers jetterent encore l'ancre à Tabaco, & interrogèrent quelques prisonniers qu'ils avoient faits, pour savoir les forces de Panama, parce que se trouvant alors au nombre de neuf cents hommes déterminés, ils avoient quelque dessein d'attaquer cette place. Cependant ils changerent d'avis quand

ils furent instruits de la quantité de troupes qui y étoient passées de Porto-bello & d'autres endroits pour la défendre, & furent aussi effrayés de la hauteur des murailles, & de la force de cette ville.

Le 25, les Boucanniers qui avoient alors dix vaisseaux grands & petits, montés par neuf cents soixante hommes, étant à l'ancre près de Pacheca, apperçurent une flotte Espagnole, composée de quatorze voiles qui venoit sur eux. Il y avoit entre autres six vaisseaux de guerre, portant depuis dix-huit pièces de canon jusqu'à quarante-huit, avec plus de huit cents hommes, outre deux ou trois cents qui étoient dans des canots. Le Capitaine Gronet, qui commandoit la prise du port de quatre-vingt-dix tonneaux, montée de trois cents huit hommes, étoit à un mille de ses confors quand on vit les ennemis; mais il se tint toujours sur la réserve, & hors de la portée du combat, tant qu'il y eut quelque apparence de danger. En conséquence de cette conduite, les Capitaines de quelques-uns des autres vaisseaux proposerent le lendemain de le pri-

DAMPIER
Chap. VII.

An. 1685.

Poltronerie
d'un Capitàine.

DAMPIER.
Chap. VII.
An. 1685.

ver du commandement ; mais après beaucoup d'altercations, on jugea qu'il étoit plus à propos de le renvoyer lui & ses gens, dont le plus grand nombre étoient des François, & de lui laisser le vaisseau qu'on lui avoit donné, en lui ordonnant de se séparer aussi-tôt des autres, & de ne jamais penser à les rejoindre.

Ils ont une
légere escar-
mouche avec
les Espagnols.

Les deux escadres tomberent l'une sur l'autre, les Boucanniers ayant le dessus du vent, qui leur donnoit un très grand avantage : mais la nuit survint avant qu'elles eussent pu se joindre de bien près, & il n'y eut cette journée que quelques coups de tirés de part & d'autre, avec un homme tué du côté des Boucanniers. Malgré la supériorité du nombre & des forces des ennemis, les Anglois auroient pu les battre, s'ils étoient demeurés dans la même position : mais ils les tromperent par un échange de fanal durant la nuit, gagnèrent le dessus du vent : firent un feu roulant pendant tout le jour, en tournant dans la baye de Panama, & les Boucanniers revinrent à l'ancre à l'Isle de Pacheca. Les Espagnols se contenterent de les observer quelque temps à la distance

de trois lieues, & ensuite ils se retirèrent à Panama. La défection de Gronet fut très nuisible aux Boucaniers, & ils eurent tout lieu de croire que s'il avoit tenu ferme, ils se feroient peut-être rendus maîtres de la flotte & du trésor dont elle étoit chargée. Ils eurent encore un grand désavantage par l'adresse avec laquelle les Espagnols gagnèrent le vent, au moyen des lumieres qui tromperent les Anglois, & si leurs ennemis avoient eu assés de courage pour profiter de cet avantage, les suites en auroient pu être très funestes pour les Boucanniers.



CHAPITRE VIII.

Les Boucanniers mettent à la voile pour l'Isle de Quibo : Ils trouvent le Capitaine Harris : Description de cette Isle, & de quelques-autres du voisinage : De l'arbre nommé Palma-maria : Ils forment le projet d'attaquer Leon, & préparent des canots pour l'exécuter : Ils pillent la ville de Puebla-nova : Ils sont près de périr par un furieux ouragan : Ils s'avancent contre la ville de Leon : Ils chassent la garde d'une redoute : Situation de cette ville : Ordre de leur marche : Ils entrent dans la place, & après un léger combat ils mettent les ennemis en déroute : Intrépidité d'un vieux soldat qui avoit servi sous Cromwell : Il est tué. De faux rapports épouvantent les Espagnols, qui craignent de les attaquer : Les Boucanniers mettent le feu à la ville à cause du retard de la rançon : Ils vont à Ria-lexa, où ils font un butin médiocre, mais qui leur est très utile. Le feu est mis par

hazard à cette ville: Description des fruits nommés Guava & Poire piquante.

LE premier de Juin, toute la flotte mit à la voile de l'Isle de Pacheca pour celle de Quibo, dans le dessein de chercher le Capitaine Harris qu'ils avoient perdu dans le combat, & en effet il s'étoit rendu avant les autres à Quibo, qui étoit le lieu de rendez-vous, où ils se rejoignirent. Dans la traversée, le Capitaine Branly perdit son grand mâ, ce qui l'obligea d'abandonner sa barque, & il fut reçu avec tous ses gens à bord du Capitaine Davis. Ils perdirent en même temps de vue le Capitaine Swan, dont le grand mâ fut aussi cassé, & qui retarda son cours pour en réparer le dommage.

L'Isle de Quibo, autrement nommée Cabaya, a environ sept lieues de long, & près de quatre de large. Elle est située à 7 degrés 14 minutes de latitude septentrionale; le terrain en général est très bas, mais on y trouve de bonne eau, de beaux arbres bien garnis: quelques daims, des guanos, des serpents, & beaucoup de gros

DAMPIER,
Chap. VIII.

An. 1685.

Ils se rassemblent à l'Isle de Quibo.

Description de cette Isle.

DAMPIER.

Chap. VIII.

An. 1685.

singes noirs, dont la chair est très bonne à manger. Il y a plusieurs petites Isles au Sud-ouest & au Nord-est de Quibo, dont une appelée Ranchena est remarquable par la quantité des arbres nommés Palma-maria. Cet arbre est haut & fort droit, avec une petite tête, & n'a que le nom de commun avec le Palmier. Le bois en est dur & plein de nœuds, très propre à faire des mâts, & l'on s'en fert souvent à cet usage.

Ils tiennent conseil sur leurs opérations.

Le 16 de Juin, ils furent joints par le Capitaine Swan, qui avec les autres Capitaines tint un conseil, où l'on examina quelle expédition il convenoit de faire. Après une mure délibération, ils convinrent que la ville de Leon étoit la place le plus à leur convenance pour être attaquée. Ils avoient besoin de canots pour y réussir, parce que cette place est assés avant dans les terres, & ils résolurent d'en faire dans les Isles où ils étoient alors, parce qu'ils y trouvoient en abondance le bois nécessaire à leur construction.

Ils s'emparent de Pucbla-Nova.

Pendant qu'ils faisoient leurs préparatifs, ils envoyerent cent cinquante hommes pour s'emparer de

Puebla-nova, où le Capitaine Saw-
 kins avoit été tué en 1610. La vil-
 le, qui paroiffoit beaucoup plus for-
 te qu'elle n'étoit autrefois, fut prise
 aifément par les Boucanniers, qui ne
 retirèrent que très peu de profit de
 cette expédition, pas même des pro-
 visions. Après avoir fini les canots
 qu'ils jugerent néceffaires pour cha-
 que vaisseau, entre lesquels il y en
 avoit un de trente-fix pieds de long,
 & de cinq ou fix pieds de profon-
 deur, ils mirent à la voile pour Ria-
 lexa, qui est le port de la ville de
 Leon. Le 9 d'Août ils quitterent leurs
 vaisseaux, & monterent sur trente
 & un canots, au nombre de cinq
 cents vingt hommes. Environ à huit
 lieues du rivage ils furent en grand
 danger d'être engloutis par un grain,
 qui fut très violent pendant affés de
 temps, le vent soufflant avec une
 fureur terrible, la mer élevant ses
 vagues jusqu'à la hauteur des mon-
 tagnes, pendant qu'un tonnerre af-
 freux augmentoit encore l'effroi, ce
 qui reprit à plusieurs fois; mais il
 ne leur en arriva aucun accident.

Le 12 au matin ils descendirent
 près d'une redoute, qu'on avoit éle-

Ils débar-
 quent à Ria-
 lexa,

DAMPIER.
Chap. VIII.
An. 1685.

vée pour se garentir des invasions; mais ils s'en rendirent maîtres par surprise; & les Indiens chargés de la défendre, se retirèrent précipitamment vers la ville. Quatre cents soixante & dix Boucanniers les y suivirent avec la plus grande diligence qui leur fut possible, les autres ayant été laissés à la garde des canots. Quoique cette ville soit à vingt milles dans les terres, le chemin qui y conduit est uni, au milieu d'un pays plat & de grands pâturages, entrecoupés par quelques petits bois. A six milles de l'endroit du débarquement est une sucrerie; & à dix milles on trouve une belle riviere d'eau fraîche, qui est guéable; enfin à dix-huit milles est une ville Indienne, qui a aussi de très bonne eau.

Description
de Leon.

La ville de Leon est située dans une plaine: les maisons en sont basses, bâties de pierre, couvertes de tuiles creuses, & accompagnées de grands jardins. Il y a cinq Eglises, outre la Cathédrale, & la situation en est si belle & si douce, que quelques voyageurs l'ont nommée le Paradis des Indes Occidentales. Près de cette ville est un volcan très élevé,

D'où il sort de temps en temps de la fumée & des flammes qu'on voit assés souvent de la mer. Cette place n'est pas d'un grand commerce, mais elle est riche en sucre, en pâturages & en troupeaux. On dit aussi qu'il y a une bonne manufacture de chanvre.

DAMPIER.
Chap. VIII.
AN. 1685.

Les Boucanniers se mirent en marche vers huit heures du matin, le Capitaine Townley conduisant l'avant garde, composée de cent hommes. Le Capitaine Swan le suivoit avec cent autres : après lui venoit le Capitaine Davis à la tête de cent soixante & dix ; & le Capitaine Knight conduisoit l'arriere-garde. En entrant dans la ville, le Capitaine Townley fut attaqué par un parti de deux cents Cavaliers Espagnols, qui prirent la fuite aussi-tôt que deux ou trois de leurs principaux Officiers eurent été démontés. L'Infanterie au nombre de cinq cents hommes étoit rangée en bataille dans une grande place, nommée la Parade, suivant l'usage des villes bâties dans les Indes par les Espagnols, où il y a toujours au moins une de ces places : mais aussi-tôt que les fantassins virent la déroute de leur Cavalerie,

Les Boucanniers entrèrent dans cette ville.

DAMPIER.
Chap. VIII.
An. 1685.

ils prirent également la fuite, & abandonnerent la ville à la merci des ennemis.

Ils y mettent
le feu.

En quatre heures de temps toutes les troupes des Boucanniers y entrèrent, mais il resta quelques hommes fatigués en chemin, inconvenient inévitable dans les grandes marches. De ce nombre fut un vieux foldat âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont les cheveux étoient tous blancs, & qui avoit servi sous Cromwel en Irlande. Il se nommoit Swan, & les Espagnols le tuerent sur la place, parce qu'il refusa absolument de recevoir quartier. Ils en firent quelques autres prisonniers, entre autres un nommé M. Smith, qui avoit demeuré long-temps aux Canaries, & parloit très bon Espagnol. Cet homme fut conduit devant le Gouverneur, qui l'interrogea sur les forces des Boucanniers. Il répondit qu'elles montoient à quinze cents hommes, dont il y en avoit mille dans la ville, & cinq cents dans les canots. Cette tromperie fit un tel effet sur son Excellence, que quoiqu'elle fut à la tête de plus de mille hommes, elle jugea qu'il seroit contre la prudence de molester

molester les ennemis, & envoya un drapeau de trêve pour proposer de racheter la ville par une rançon. Cependant les Boucanniers y mirent le feu le 14, parce que les Espagnols ne remplirent pas assés promptement les propositions qu'ils avoient faites pour la garentir.

M. Smith fut échangé pour une Dame, & les Boucanniers ayant mis en liberté un Gentilhomme, sur la promesse qu'il fit de leur livrer cent cinquante bœufs à Ria-lexa, ils retournerent en bon ordre à leurs canots, & le lendemain se rendirent à ce port, où leurs vaisseaux jetterent l'ancre l'après midi, les Anglois ayant formé la résolution de saccager aussi cette ville, encouragés par le succès qu'ils avoient eu à Leon.

Ils trouverent outes les maisons vuides, à l'exception de cinq cents charges de farine, d'un peu de poix, de gaudron, de quelques cordages, de sucre qu'ils trouverent dans le voisinage, & de cent cinquante bœufs qui leur avoient été promis par le Gentilhomme qu'ils avoient mis en liberté à Leon sur sa parole. Les Boucanniers y demeurèrent une

DAMPIER.
Chap. VIII.

An. 1685.

Ils revien-
nent à Ria-
Lexa.

Ils y metent
aussi le feu.

DAMPIER.
Chap. VIII.

AD. 1685.

semaine, & mirent ensuite le feu à la ville, sans qu'on fut, dit notre Auteur, qui en avoit donné l'ordre; après quoi ils retournerent à leurs vaisseaux, s'embarquant à bord de leurs canots près de la redoute. On y avoit mis cent soldats avant le débarquement des Anglois pour s'opposer à leur descente: mais ils abandonnerent ce poste, & prirent la fuite avec précipitation à la première décharge de deux pièces de canon qu'on tira sur eux. S'ils avoient eu plus de courage, ils étoient postés de façon à pouvoir repousser une armée de cinq milles hommes; cette redoute étant garentie au-dessous par une barricade de grands arbres joints ensemble l'espace de soixante pieds, qui traversoient presque en entier le canal, enforte que les Boucanniers furent plus d'une demi-heure à s'y ouvrir un passage.

Description
de cette ville.

La ville de Ria-lexa est fort grande: il y a trois Eglises, un Hôpital, avec un beau jardin, & plusieurs maisons très grandes & très belles, à quelque distance les unes des autres, ce qui occupe beaucoup de terrain. L'air y est mal sain parce que

les environs en sont marécageux, quoique la ville soit bâtie sur un fonds de sable. Entre les différentes sortes de fruits qui y croissent en abondance ; on remarque particulièrement le guava, la poire piquante, le melon & la pomme de pin.

Le guava est un fruit qui ressemble assés à la poire, avec une écorce dure, & plein de petites graines. Il est assés agréable quand on le mange verd, & a une vertu astringente, mais quand il est mur son effet est contraire sur le corps humain. On le fait cuire au four, où l'on en fait des compôtes : il est aussi très bon en pâte. Il vient sur un arbrisseau, qui n'a rien de joly, & qui porte une écorce blanche & polie, avec de longues branches menues, couvertes de feuilles semblables à celles du noizetier.

La poire piquante est commune dans toutes les Indes : elle se plaît dans les terrains sabloneux & stériles, particulièrement près de la mer, d'où elle tire des particules salines. Elle croît sur un arbrisseau qui s'éleve rarement de plus de quatre pieds, pousse différentes branches,

DAMPIER
Chap. VIII.

An. 1686.

Du fruit
nommé Guava.

De la poire
piquante.

DAMPIER.
Chap. VIII.

An. 1685.

où l'on trouve deux ou trois grosses feuilles rondes & épaisses, garnies de piquants au moins d'un pouce de long, & aussi larges que la paume de la main. Le fruit vient à l'extrémité de cette espece de feuille; il est de la grosseur d'une prune de Sainte Catherine, d'un rouge foncé quand il a atteint sa maturité; plein de petites graines noires, & d'une chair rouge & ferme, très rafraichissante. La trop grande quantité de ce fruit, rend l'urine de couleur de sang. Le melon & la pomme de pin sont trop connus pour en donner la description.



CHAPITRE IX.

Davis & Swan se séparent : Description de l'Indigo , & de la maniere de le préparer. De la Cochenille & du Silvestre : Les Boucanniers sont attaqués de maladies : Le Capitaine Townley cherche inutilement des rafraîchissements : Jet d'eau naturel dans l'Isle de Tangola : On s'empare de deux Indiens , dont un conduit à un de leurs établissemens , où l'on trouve beaucoup de Vinello : Description de cette plante : Quelques Boucanniers tombent dans une embuscade en allant chercher des vivres : Ils sont près de périr tous , & sont secourus très à propos : Description du Snook : Ils font leurs efforts pour se rendre maîtres d'un vaisseau dans la rade d'Acapulco , contre les remontrances du Capitaine Swan , & ne peuvent réussir : Cette entreprise leur est très préjudiciable : Ils se rendent maîtres d'une petite quantité de farine , de fromage & de chocolat. Ils se trouvent

dans un grand embarras, faute de provisions: Ils débarquent près de Sallagua, & deux des plus courageux de leurs gens sont prêts d'être taillés en pièces: Ils croisent à la hauteur du Cap de Corientes pour attaquer le vaisseau de Manille, qui leur échape: Swan & Townley se séparent: Dampier demeure avec le premier.

DAMPIER.

Chap. IX.

An. 1685.

Les Boucaniers se séparent. Dampier reste avec le Capitaine Swan.

LE 25 d'Août Davis & Swan se séparèrent, le premier voulant tenter la fortune sur la côte du Pérou, & les Capitaines Knight & Harris résolurent de demeurer avec lui. Swan forma le projet d'aller plus loin vers le Nord: Dampier préféra de suivre la même route, & le Capitaine Townley avec deux barques prirent le même parti. Ils souffrirent beaucoup quelque temps après des fièvres malignes, qu'on jugea qu'ils avoient gagnées à Ria-lexa, & elles leur emportèrent plusieurs hommes. Le 27 Davis & ses Consors sortirent du port avec un vent frais de terre, le Capitaine Swan les salua de quinze canons, & ils lui répondirent avec onze. Le 3 de Septembre le

Capitaine Swan mit à la voile avec le Capitaine Townley & deux barques, ce qui faisoit en tout quatre bâtimens, montés de trois cents quarante hommes, ils firent voile à l'Ouest, & éprouverent de furieux ouragans sur la côte. Le 14 ils découvrirent le Volcan de Guatimala, qui est sur une haute montagne fourchue, & vomit des flammes & de la fumée immédiatement avant les gros temps. Ce Volcan situé à 12 degrés 50 minutes de latitude, tire son nom d'une ville qui est au pied de la montagne, à huit lieues de la mer du Sud, d'où l'on transporte tous les ans en Europe une grande quantité d'Indigo, d'Anatta, de Silvestre & de cochenille.

L'indigo est une plante qui croît à la hauteur d'un pied & demi, ou de deux pieds, remplie de petites branches couvertes de feuilles semblables à celles du lin, mais plus fortes & plus nourries. Après les avoir coupées, on les jette dans une citerne à moitié pleine d'eau, & on les y laisse tremper jusqu'à ce qu'elles soient en quelque sorte dissoutes. Ce qui reste entier, tenant trop de la

Description
de l'Indigo.

DAMPIER.
Chap. IX.

An. 1685.

DAMPIER.
Chap. IX.
An. 1685.

nature du bois pour se dissoudre, en est retiré quelque temps après: l'eau qu'on a toujours tenue dans une agitation continuelle, devient noire comme de l'encre; on la laisse ensuite reposer: l'indigo tombe au fond comme une lie, on le retire: on le fait sécher au Soleil, où il se durcit, & on le transporte en Europe. Cette plante est très commune à la Jamaïque, où l'on voit des campagnes immenses qui en sont toutes couvertes.

De l'Anatta. L'Anatta ou Otta est la feuille d'une fleur rouge, qui croît sur un arbrisseau de sept à huit pieds de hauteur. Quand elle est cueillie on la jette dans l'eau, où on la laisse tremper comme l'indigo, jusqu'à ce qu'elle soit dissoute: on laisse sécher la substance qui se précipite au fond de l'eau, & l'on en fait des rouleaux qu'on transporte en Europe, où l'on s'en sert dans les teintures rouges. L'Anatta est beaucoup plus cher que l'indigo.

De la Cochenille. La Cochenille est un insecte qu'on trouve sur un arbre nommé Toona, qui ressemble assez à la poire piquante, mais dont le fruit est plus gros; au sommet croît une fleur rouge,

qui se renverse sur le fruit quand il mûrit, & sert à le garantir totalement des pluies & de rosées. Ces fleurs se fannent bientôt à la chaleur du soleil; le fruit s'ouvre aussi large que l'ouverture d'une pinte, & le dedans paroît plein de petits insectes rouges avec des aîles très déliées. Après s'être nourris de la substance du fruit où ils sont nés, ils périroient dans la coque faite de nourriture, si les Indiens ne les faisoient sortir de leur inactivité, en secouant les branches de l'arbre: les insectes fortent & continuent à voltiger autour jusqu'à ce que fatigués par le mouvement & par la chaleur du soleil, ils tombent morts sur un drap blanc qu'on a eu soin d'étendre au dessous de l'arbre, & on les y laisse deux ou trois jours jusqu'à ce qu'ils soient entièrement secs. Ces animaux sont rouges tant qu'ils peuvent voler, ils deviennent noirs quand ils tombent, & blanchissent en séchant; mais ils changent un peu de couleur quelque temps après, & produisent une très belle teinture écarlate.

Le Silvestre est la graine d'un fruit Du Silvestre qui ressemble beaucoup à celui du

DAMPIER.

Chap. IX.

An. 1685.

Toona : on la tire de ce fruit quand il est mûr, & elle produit une belle couleur rouge, mais moins estimée que celle de la cochenille. La fleur du Silvestre est jaune : dix ou onze des fruits ne peuvent produire qu'une once de graine, au lieu qu'on tire une once de cochenille de trois ou quatre fruits.

A huit ou dix lieues de terre aux environs de la montagne de Guatimala, on trouve quantité de bois flottants & des pierres-ponces, emportées vraisemblablement de la montagne par les pluies qui sont fréquentes & très violentes. Le 24, étant à la latitude septentrionale de 14 degrés 30 minutes, le Capitaine Townley descendit à terre, avec neuf canots & cent six hommes : son intention étoit de marcher à une ville nommée Téguatepeque qu'on ne pouvoit douter qu'il ne fût aux environs de cet endroit. Il espéroit y trouver quelque rafraîchissement pour les malades, parce que plus de la moitié des gens d'équipage de ce Capitaine & de ceux de Swan étoient en très mauvais état : mais comme si cette ville eût disparu

par quelque enchantement, il ne fut pas possible au Capitaine Townley de la trouver; & il retourna à bord en plus mauvais état qu'il n'en étoit sorti. Le 2 d'Octobre il avoit été jetté sur des bas fonds, où tous ses canots avoient été renversés. Il y périt un de ses hommes; il mouilla sa poudre; perdit une partie de ses armes à feu, & fut ensuite attaqué par un corps de deux cents Indiens & Espagnols, qu'il eut beaucoup de peine à repousser.

Townley ayant rejoint le Capitaine Swan, ils mirent à la voile avec un bon vent d'Est-Nord-Est, & dirigerent leur cours à l'Ouest. Après avoir fait environ vingt lieues, ils trouverent l'isle de Tangola, où l'ancre est très bon, & où le bois & l'eau sont en abondance. Ils suivirent ensuite la côte jusqu'à Guatulco, qui est à 15 degrés 20 minutes, & l'un des meilleurs ports du Mexique.

Il s mouillent
à l'isle de
Tangola.

Il y a une petite Isle, environ à un mille à l'Est du port; mais la partie occidentale de ce port est la plus sûre pour les vaisseaux, parce qu'ils y sont à couvert des vents de Sud-Ouest, qui y soufflent souvent

Jer d'eau
naturel.

DAMPIER.

Chap. IX.

An. 1685.

avec violence. L'eau de la mer entre fortement sous un rocher, qui a par dessus une petite ouverture d'où elle sort en formant un jet, même dans le temps le plus calme. Ce jet d'eau est une marque sûre pour reconnoître le port qui court au Nord-Est, a trois mille de profondeur & un mille de large. On trouve au fond un beau ruisseau d'eau fraîche, près duquel étoit autrefois une ville qui fut ravagée par François Drake; & il n'en reste présentement d'autres vestiges qu'une vieille chapelle ruinée, près d'un groupe d'arbres. Le terrain, couvert de différents arbres, s'éleve comme un amphitéatre depuis le rivage, & forme le coup d'œil le plus agréable.

Ils s'emparèrent de deux Indiens.

Le Capitaine Swan, dont la santé étoit très mauvaise, descendit à terre avec tous les malades, & un chirurgien pour en prendre soin: mais Townley à la tête d'un détachement, marcha vers l'Est pour chercher quelque ville & des habitants. Environ à une lieue de Guatulco, il trouva une rivière nommée Capulita, très rapide & très profonde: cependant quelques-uns de ses gens la traver-

ferent à la nage, & se faifirent de deux Indiens, qu'ils crurent être des sentinelles posées pour examiner leur conduite; mais ils n'avoient aucune liaison avec les Espagnols.

DAMPIER

Chap. IX.

An. 1685.

L'un des deux fut amené à bord, & l'autre servit de guide pour conduire les Anglois à un des établissemens du pays, où ils trouverent une grande quantité de vanille, parfum qu'on vend très cher en plusieurs endroits des Indes occidentales, & qu'on fait infuser pour mettre avec le chocolat ou avec le tabac, ce qui lui donne une odeur délicate. C'est une gouffe de quatre pouces de long, remplie d'une graine noire, qui vient d'une fleur jaune, produite par une espece de vigne, qui s'attache comme le lierre aux arbres qu'elle rencontre.

Le 10 d'Octobre, ils envoyerent quatre canots du côté de l'Ouest, dans l'espérance de faire des prisonniers qui leur donnassent des connoissances du pays; & on leur ordonna d'attendre les vaisseaux au port d'Angels. Le 12 l'escadre mit à la voile du port de Guatulco, après que ses gens se furent bien munis de bois &

ils envoient
plusieurs ca-
nots à la dé-
couverte.

DAMPIER.
Chap. IX.

AN. 1685.

d'eau, ainsi que d'une grande quantité de petites tortues, dont ils tuèrent trois ou quatre par jour; ce qui servit beaucoup à les rafraîchir, parce qu'ils n'avoient pas mangé de viande depuis long-temps. Le 22, deux des canots ayant été séparés des autres revinrent à bord, après avoir essayé de débarquer à un endroit où ils avoient vu beaucoup de bêtes à corne dans un pâturage; mais la mer y étoit si haute, que leurs canots avoient été renversés, qu'ils avoient eu un homme de noyé, avoient perdu quatre fusils, & avoient eu le reste de leurs armes gâtées par l'eau de la mer.

Deux de ces
canots sont en
grand dan-
ger.

Ils n'eurent point de nouvelles des deux autres canots jusqu'au 31, que le Capitaine Townley, étant à portée du rivage entendit tirer quelques coups de fusil. Il monta dans un canot, & gagna la terre, où il vit au milieu d'un lac d'eau salée, un peu éloigné de la mer, les deux canots sur leurs rames. Jugeant par leur disposition qu'ils étoient investis des deux côtés, il mit aussi-tôt ses hommes à terre; mais à leur approche, quelques Espagnols, qui sous le cou-

vert des rochers empêchoient le retour des canots avec leurs armes à feu, prirent aussi-tôt la fuite, & leur laisserent le passage ouvert. Si le Capitaine Townley ne les eût secourus aussi à propos, ils auroient été affamés, ou seroient devenus les victimes de la cruauté de leurs ennemis. Ce lac est situé à 16 degrés 40 minutes de latitude septentrionale.

DAMPIER.

Chap. IX.

An. 1683.

Après avoir ainsi recouvré leurs canots, les aventuriers continuerent leur cours à l'Ouest, jusqu'à une grande riviere deux lieues à l'Ouest du roc des Algatross. Les Espagnols avoient élevé une redoute sur le rivage pour empêcher aucuns ennemis de pouvoir y descendre, ou y faire de l'eau; & quoique cet ouvrage fut alors défendu au moins par deux cents hommes, ils quitterent la place quand ils virent les Boucanniers disposés à descendre, & ils se contenterent d'avoir tiré vingt ou trente coups sans aucun effet. Les Anglois y trouverent une grande quantité de sel, destiné à préparer le Snook, qui est un poisson gros & rond, d'environ un pied de longueur, qu'on trouve en abon-

Ils font une
entreprise in-
fructueuse.

DAMPIER.

Chap. IX.

An. 1685.

dance dans ces lacs d'eau salée. Ils furent informés qu'un vaisseau richement chargé étoit arrivé depuis peu de Lima à Acapulco, & Townley propofa de l'enlever dans le port. Le Capitaine Swan lui repréfenta la difficulté de l'entreprise, & la néceffité de fe pourvoir de maiz & d'autres provifions qu'ils trouvoient en abondance dans l'endroit où ils étoient, mais l'opiniâtreté de Townley l'emporta, & l'on prépara auffi-tôt les canots pour cette expédition. Ils étoient à peine en mer qu'ils furent près d'être fubmergés par un furieux ouragan, qui leur caufa beaucoup de dommage. Ils ne fauverent leurs vies qu'avec les plus grandes difficultés, & furent obligés de refter un jour au Port-marquis, havre très sûr à une lieue Est d'Acapulco, pour faire fécher leurs armes & leurs habits. La nuit fuivante ils entrèrent fans bruit dans le port d'Acapulco; mais ils trouverent le vaisseau fi bien gardé, qu'ils furent forcés de renoncer à cette entreprise, & de fe retirer en très mauvais état.

Ils s'emparèrent de quelques provifions.

Ils débarquerent enfuite au Nord-Oueft de la montagne de Pataplan à

la latitude de 17 degrés 30 minutes. Ils ne trouverent qu'un misérable village Indien, sans aucun rafraîchissement, & entierement abandonné des habitants, à l'exception d'une femme mulâtre, & de quelques enfants, qu'ils emmenerent. Cette femme les conduisit sur le passage d'un homme qui menoit des mulets, & ils s'emparerent de quarante charges de farine, de chocolat & de fromages; après quoi ils trouverent une assez grande quantité de bêtes à corne. Quand ils se furent chargés d'autant de provisions qu'ils en pouvoient mettre à bord de leurs vaisseaux, ils renvoyerent la femme & ses enfants, avec un présent de quelques vieilles hardes & d'autres bagatelles, pour lesquelles elle leur fit de grands remerciements. Le Capitaine Swan, malgré ses pleurs & ses instances retint un des garçons, âgé d'environ huit ans, qui lui parut avoir de l'esprit, & qui devint par la suite très intelligent, aussi ne pouvoit-il avoir de meilleur maître que ce Capitaine.

Ils trouverent sur cette côte une grande quantité de tortues, & le poisson qu'on nomme Juif, sans doute

Du poisson

Juif.

DAMPIER.
Chap. IX.

An. 1685.

parce qu'il est le plus estimé des gens de cette nation. Il a la forme du merlus, est fort gras & d'un goût très doux; porte une grosse tête, avec des nageoires & des écailles proportionnées: il pèse quelquefois plus de quatre cents livres.

Le 21, ils quitterent cet ancrage, & continuerent leur cours avec un bon vent de terre venant du Nord, dans l'espérance de trouver une ville qu'ils croyoient située à 18 degrés & quelques minutes; mais ils n'en rencontrèrent aucune, pas même la ville de Colima, qu'on leur avoit dit très riche, & un peu avancée dans les terres. Pour en faire la recherche ils suivirent la côte à la rame dans leurs canots l'espace de vingt lieues, sans qu'il fût possible de descendre d'un côté ni de l'autre; ils ne virent aucune marque d'habitants, quoiqu'ils passassent devant la fertile vallée de Maguella. Enfin ils apperçurent un cavalier qu'ils poursuivirent, après avoir gagné la terre avec assez de difficulté, dans l'intention de le prendre prisonnier: mais il trompa leur attente, & ils le perdirent bientôt de vue dans les bois, où ils ne purent suivre ses traces.

Le 28, ils retournerent aux vaisseaux demi-morts de fatigue, & totalement découragés : cependant le lendemain, les deux Capitaines se mirent encore dans les canots avec deux cents hommes, dans la résolution de chercher une ville nommée Sallagua. Pendant qu'ils ramoient, en suivant le rivage, ils virent deux cavaliers sur la côte, dont l'un par dérision but à leur santé d'une bouteille qu'il tira de sa poche. Ils répondirent à sa politesse par un coup de fusil, qui tua son cheval : l'autre cavalier prit aussi-tôt la fuite ; & deux des Boucanniers s'étant dépouillés, gagnèrent le bord à la nage, dans le dessein de se rendre maîtres de celui qui étoit démonté. Ils ne purent y réussir, parce qu'ils étoient sans armes, & qu'il les tint éloignés avec un long couteau qu'il avoit à la main. Le 30, ils retournerent à bord de leurs vaisseaux sans avoir pu trouver d'endroit commode pour débarquer, parce qu'ils avoient vu toujours la mer très haute.

Le premier de Décembre, ils arriverent au port de Sallagua, situé à 18 degrés 22 minutes de latitude, où

Il s'arrivent
au port de
Sallagua.

DAMPIER.
Chap. IX.

An. 1689.

les vaisseaux ont un bon abri. Ils y virent une grande maison de chaume qui paroissoit neuve, & plusieurs Espagnols à pied & à cheval, qui faisoient une parade militaire, tambours battants & enseignes déployées. Quelques-uns se détachèrent pour parler aux Boucanniers, qui étoient descendus au nombre de deux cents. Deux des aventuriers se rendirent maîtres de deux chevaux, après en avoir renversé les cavaliers, les monterent aussi-tôt, & poursuivirent les fuyards, jusqu'à ce qu'ils en fussent environnés. Alors ils reçurent plusieurs blessures, & auroient certainement été tués, si quelques-uns des plus actifs de leurs camarades ne fussent venus à temps à leur secours, lorsqu'ils étoient déjà démontés, & avoient leurs pistolets déchargés.

Quand les Espagnols eurent pris la fuite, les Boucanniers suivirent un grand chemin pierreux avec de petits bois d'espace en espace, qui conduisoit dans le pays. Ils firent deux mulâtres prisonniers, & apprirent d'eux que cette route menoit à une grande ville nommée Oarrha, éloignée de la mer de deux grandes

Journées de cheval, & qu'il n'y avoit presque aucuns habitans dans tout cet espace.

DAMPIER.
Chap. IX.

An. 1685.

Etant retournés à leurs vaisseaux, ils leverent l'ancre le 6 d'Octobre, dans l'intention de croiser à la hauteur du Cap Corrientes, & de guêter un bâtiment très riche des Isles Philippines, qu'on attendoit dans la mer du Mexique. Aux environs de ce Cap, la terre est peu élevée, inégale, & avec assez de bois; mais les arbres n'y sont pas gros. Notre Auteur, & quelques-uns de ses compagnons y furent attaqués d'hydroisie, & chercherent un Alligator, parce qu'on prétend que les testicules de cet animal mises en poudre, sont un remede souverain contre cette maladie; mais ils ne purent en trouver quoiqu'ils soient très communs sur la côte du Mexique. Ils n'en eurent pas besoin, & leur maladie ne fut pas de longue durée.

Les Boucanniers ayant établi leur croisiere à la hauteur du Cap, demeurèrent à attendre le vaisseau de Manille, se tenant à une lieue de distance les uns des autres, pour être plus sûrs de ne le pas manquer, depuis

Remede
contre l'hy-
dropisie.

Ils ont une
escarmouche
avec les Es-
pagnols.

DAMPIER.
Chap. IX.
An. 1685.

le Cap jusqu'au Capitaine Swan, qui demeura à dix lieues de terre. Le 24, quatre canots qu'on avoit envoyés peu de jours avant chercher des provisions à la Vallée des Pavillons, autrement dite Vallée Valderas, revinrent à bord, après avoir eu assez peu de succès. Cette vallée est située dans une baie profonde entre le Cap Corientes, & la pointe de Pontique : elle a environ trois lieues de large, & forme peu à peu une pente douce en s'éloignant du bord de la mer, où la descente est aisée ; la vue se termine sur une colline verte très agréable. On y trouve quelques riches pâturages remplis de bêtes à corne & de chevaux, & entrecoupés de bouquets de bois, garnis de belles oranges, de limons, de guavas & d'autres fruits, comme si la nature avoit destiné ce terrain pour en faire un jardin. Les canots y descendirent trente-sept hommes, qui après avoir marché environ trois mille sans trouver aucunes maisons, tombèrent dans un corps de cent cinquante Espagnols, infanterie & cavalerie. Les Boucaniers pour éviter d'être renversés par les chevaux, se retirèrent en bon

ordre dans un bois ferré, où ils soutinrent avec beaucoup de bravoure l'attaque de leurs ennemis; tuèrent le chef avec dix-sept cavaliers, & mirent le reste en fuite.

DAMPIER
Chap. IX.

An. 1685.

Dans cette escarmouche, les aventuriers eurent quatre hommes tués & deux blessés, qu'ils emportèrent sur des chevaux à leurs canots. Ils mangèrent un de ces chevaux, & n'osèrent retourner dans le pâturage, quoiqu'il y eût beaucoup de gros bétail, crainte d'y trouver un plus grand nombre d'ennemis.

Le 25, jour de Noel, ils célébrèrent la fête avec beaucoup de décence, & se régalerent de quelques gros poissons juis que prirent leurs Moskittes. Le 28, le Capitaine Townley retourna à bord après une semaine d'absence avec quarante boisseaux de maiz qu'il apporta d'un village Indien, situé à l'Est du Cap Corientes, environ à cinq lieues dans les terres. Les habitants avoient pris la fuite à son approche, après avoir mis le feu à deux maisons pleines de maiz. Le premier de Janvier 1686, leurs provisions étant épuisées, ils furent obligés de s'arrêter à la vallée

Difficultés
pour les provisions.

An. 1686.

DAMPIER.

Chap. IX.

An. 1686.

de Valderas pour en avoir de nouvelles, & ils jetterent l'ancre environ à un mille du rivage à soixante brasses de profondeur.

Ils manquent
le vaisseau
de Manille.

Ils y demeurèrent sept à huit jours à chasser & à saler des provisions, dont ils ramassèrent environ pour deux mois; & ils en auroient pu avoir davantage s'ils avoient eu assez de sel. Pendant qu'ils furent à terre, les Espagnols parurent souvent en grosses troupes sur les hauteurs; mais ils n'osèrent attaquer les Boucaniers, parce que les Capitaines Swan & Taylor descendirent tous les jours à terre, ayant presque toujours avec eux deux cents quarante hommes. Pendant qu'ils étoient dans ces occupations nécessaires, le vaisseau de Manille passa à l'Est, comme ils l'apprirent peu de temps après par quelques prisonniers qu'ils firent.

Ce fut une grande perte pour eux d'avoir manqué ce vaisseau, qui est chargé ordinairement de la plus grande partie des richesses que les Indes ont produites pendant l'année. Nous en parlerons plus amplement, ainsi que de la situation & du commerce d'Acapulco, d'où ce vaisseau prend

souvent

souvent le nom, lorsque nous rapporterons l'expédition de l'Amiral Anson.

DAMPIER.
Chap. IX.

An. 1656.

L'attente de ce vaisseau étoit le seul objet qui avoit engagé le Capitaine Townley à croiser dans ces mers; & cette attente ayant été trompée, Townley & Swan se séparèrent. Le premier retourna à la côte du Pérou, & Swan prit son cours à l'Ouest, pensant qu'il pourroit enfin trouver quelque ville riche, ou quelque mine d'or ou d'argent sur la côte. Il fut trompé dans ses espérances: ce pays n'est habité que dans l'intérieur, & ne fait point de commerce, ou au moins très peu avec la mer du Sud; tout celui de l'Europe étant porté à la Vera-cruz, qui est situé du côté de l'Est.

Townley
& Swan se
séparèrent.

Le Capitaine Townley avoit pris avec lui trois ou quatre des habitants de l'Isthme, qui s'étoient attachés aux Boucanniers, & avoient marqué leur désir de se joindre à eux: mais ennuyés de ce genre de vie, ils lui demanderent à retourner dans leur pays natal; Townley promit de les mettre à terre, & il tint exactement sa parole.

DAMPIER.
Chap. X.

An. 1686.

CHAPITRE X.

*Description du fruit nommé Pengouin :
Le Capitaine Swan cherche la riviere
de Callacan : Il fait un prisonnier,
qui le conduit à une ville nommée
Santa-Pecaque , où il trouve des
provisions en abondance : Cinquan-
te de ses gens sont tués par leur
mauvaise conduite : Il met à la voile
pour la Californie : Remede singu-
lier de Dampier pour l'hydropisie :
Le Capitaine Swan persuade à ses
gens avec assez de difficulté de faire
un voyage aux Indes orientales :
Il est en danger d'être mangé par
eux , faute d'autre nourriture : Ils
arrivent à la vue des côtes des In-
des orientales.*

Us arrivent
aux Isles
Chametley.

LE sept de Janvier, les Boucanniers
mirent à la voile de cette baye
avec un bon vent de Nord-est ; & le
20, ils jetterent l'ancre dans la partie
orientale des Isles Chametley à la
latitude de 23 degrés 11 minutes.
Ces Isles sont au nombre de six, peu

élevées, couvertes de quelques arbrisseaux, mais sans bois, avec un terrain de roc vers la mer, excepté dans la partie septentrionale, où l'on trouve deux bayes dont le fonds est de sable. Le fruit nommé Pengouin y croît en abondance: il y en a de deux especes, le rouge & le jaune.

DAMPIER.
Chap. X.

l'An. 1686.

Le rouge n'a point de tige, & il naît immédiatement de terre: on en voit jusqu'à soixante & soixante & dix sortir d'une même racine, qui croissent serrés les uns près des autres. Il a la forme d'une quille, & la grosseur d'un petit oignon sec. Il est environné de feuilles piquantes d'un pied & demi ou deux pieds de long.

Description
des Pen-
gouins.

Les jaunes viennent dix-huit ou vingt rassemblés sur une tige verte, d'environ un pied de hauteur. Ils sont aussi environnés de feuilles piquantes d'un demi pied de longueur & d'un pouce de largeur. Le fruit est de la grosseur d'un œuf de poule, couvert d'une écorce épaisse & rempli de petites graines noires. Le goût des pengouins de l'une & l'autre espece est le même: il est piquant & agréable sans jamais nuire à l'estomach, mais il cause des démangeai-

DAMPIER,
Chap. X.

An. 1686.

sons à l'anus. Ces fruits sont très communs dans la baye de Campêche, & les feuilles en embarrassent souvent les chemins. On trouve dans les Isles de Chametley quelques Guanoes, & des Veaux-marins en petite quantité. C'est le seul endroit au nord de l'Equateur à l'exception des Isles-Marie, où notre Auteur rapporte avoir vu de ces Veaux.

Suite des
expéditions
du Capitaine
Swan.

Le Capitaine Swan prit cent hommes avec lui dans les canots, & s'avança vers le Nord, pour chercher la riviere Callacan, qui paroît être la même que celle nommée Pasla. On pense qu'elle est dans la Province de Callacan, à 24 degrés de latitude septentrionale, & qu'elle a une ville très riche sur ses bords. Ils firent trente lieues sans voir aucune marque de riviere; mais quoique la terre fût très basse, ils n'osèrent y aborder, à cause de la force des Houles. Cependant ils descendirent ensuite vers la partie occidentale d'un lac d'eau salée, à sept lieues Nord-nord-ouest des Isles de Chametley. Ils y trouverent une maison, où ils prirent sept ou huit boisseaux de maiz, & furent informés par un

prisonnier qu'il y avoit ordinairement une grande quantité de gros bétail en cet endroit, mais que les Espagnols l'en avoient chassé. On leur dit aussi qu'ils pourroient trouver des provisions dans une ville Indienne, éloignée d'environ cinq lieues, & ils se mirent aussi-tôt en marche pour y aller. Ils trouverent à l'entrée de cette ville un gros corps d'Espagnols & d'Indiens qui s'opposèrent à leur passage; mais ils les mirent bien-tôt en fuite, & après ce combat, ils ramassèrent tout le maiz qu'ils purent trouver, & le conduisirent à bord.

Le 2 de Février, quatre-vingt hommes eurent ordre de marcher à une ville nommée Rosario, située sur une riviere de même nom. Ils y enleverent environ quatre-vingt-dix boisseaux de maiz, qui leur étoit plus précieux dans les circonstances où ils se trouvoient que toutes les richesses des Indes. Comme ils manquoient de vivres, ils ne furent pas même tentés de visiter des mines d'or qu'on leur dit être à deux lieues de la ville. De Rosario, les vaisseaux firent voile à la riviere de Saint-Jago,

DAMPIER.

Chap. X.

An. 1686.

Il remon-
tent la riviere
de Saint-Ja-
go.

DAMPIER.
Chap. X.

An. 1686.

l'une des plus considérables de cette côte. Ils croyoient trouver sur cette riviere une ville considerable ; & soixante & dix hommes furent envoyés pour la remonter dans des canots , pendant que les vaisseaux jetterent l'ancre à l'embouchure. Ceux des canots trouverent un grand champ de maiz ; & firent prisonnier un Indien , qui promet de les conduire à une ville de sa nation , nommée Santa-Pecaque : On envoya pour cette expédition huit canots avec cent cinquante hommes.

Description
de Santa-Pe-
caque,

La ville de Santa-Pecaque , auprès de laquelle on trouve quelques mines d'argent , n'est pas grande ; mais elle est bâtie proprement , dans une plaine agréable près d'un bois ; & l'on trouve aux environs beaucoup de bled & de bestiaux. Un esprit de mutinerie s'étant mis alors entre les hommes , ils refuserent de marcher en ordre , arriverent au maiz , & en chargerent cinquante-quatre chevaux pour les conduire aux canots. Ce convoi , conduit par cinquante hommes , tomba dans une embuscade , d'où il ne s'en sauva pas un seul , & ils furent tous taillés en pièces.

Après cette perte, les autres devinrent plus traitables, & se retirèrent à leurs canots, sous le commandement de leur Capitaine, avec la discipline convenable.

Le lendemain de ce fatal événement, le Capitaine Swan donna ses ordres pour faire de l'eau & pour mettre à la voile, & ils partirent le 21 pour la Californie, avec un vent de Nord-ouest & d'Ouest-nord-ouest.

Le 7 de Février, ils jetterent l'ancre dans la partie orientale de l'Isle du milieu des Isles des trois Maries. Elles sont situées à 21 degrés 40 minutes de latitude, & contiennent environ quatorze lieues d'étendue Sud-ouest & Nord-est. Le terroir en est sec & pierreux, couvert de bois plein de broussailles si épaisses qu'il est très difficile de passer au travers. Ils y trouverent une racine qui porte une feuille épaisse & pointue comme celle du Pengouin, & les Indiens de Californie la regardent comme une bonne nourriture quand elle est cuite au four. Le goût en ressemble assés à celui de la plante nommée Bardane ou Glouteron; on trouve aussi quelques cédres épars dans cette Isle.

DAMPIER.
Chap. X.

An. 1686.

Il s'abandonne
aux Isles de:
Trois-Maries.

DAMPIER.

Chap. X.

An. 1685.

Notre Auteur remarque que les Guanos, les lapins & les Racons (espece de gros rats) sont très communs dans ces Isles, ainsi que les pigeons, les tourterelles, les tortues & les veaux-marins. Swan donna le nom d'Isle du Prince George à celle du milieu, où il jetta l'ancre.

En cet endroit, M. Dampier qui se sentoit très incommodé de son hydropisie, fut enterré environ une demi-heure jusqu'au col dans du sable chaud, qui lui occasionna une transpiration très abondante; ensuite il fut enveloppé bien chaudement, & mis au lit dans une tente, opération dont il fut très soulagé.

Les Boucanniers prennent la route des Indes orientales.

Les Boucanniers suivirent la côte, en passant entre les Isles & le Cap Corientes: ils firent de l'eau à quatre lieues au nord de ce Cap dans un petit ruisseau qui vient du Continent, & le 31 de Mars, ils dirigerent leur cours aux Indes orientales. Le Capitaine Swan avoit trouvé beaucoup de ses gens opposés à ce voyage, parce qu'ils doutoient qu'il fût possible; mais le plus grand nombre le désiroit dans l'espérance d'y trouver un fort plus heureux, d'autant que

dans la partie où ils étoient, ils n'a-
voient pas eu de grands avantages,
& qu'ils n'avoient pas lieu d'y atten-
dre plus de succès.

DAMPIER.

Chap. X.

An. 1686.

Le 20 de Mai, vers quatre heures
du matin, faisant cours à l'ouest, ils
découvrirent la terre à huit lieues
de distance; ce qui leur causa d'au-
tant plus de joie qu'il ne leur restoit
que pour trois jours de provisions,
& que les hommes murmuroient for-
tement contre Swan qui les condui-
soit sans pouvoir leur dire où ils al-
loient. Dans tout ce voyage, ils ne
virent ni poissons ni oiseaux, ex-
cepté une compagnie de Boobies qu'ils
jugerent venir de quelques rochers
voisins, étant alors, suivant le calcul
de M. Dampier à cinq mille neuf
cents soixante & quinze milles à
l'ouest du Cap Orientes dans le
Royaume du Mexique.

Ils arriverent en cet endroit fort
à propos pour le Capitaine & pour
quelques autres; car les hommes qui
s'étoient d'abord opposés à ce voya-
ge, avoient formé entre eux la réso-
lution de tuer le Capitaine Swan,
aussi-tôt que leurs provisions seroient
consommées, afin de le manger,

Danger que
court le Ca-
pitaine Damp-
pier.

DAMPIER.
Chap. X.

An. 1686.

ainsi que Dampier, & les autres qui leur avoient fait prendre cette route. Le Capitaine étoit fort gras, & ils s'en feroient très bien regalés; mais notre Auteur étoit trop maigre pour leur faire un bon repas, à moins que leur faim n'eût été excessive.

Fin du Tome septième.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Septieme Volume.

A

ALEXIS Michaelowitz, Czar, est trompé par son premier Ministre 203.

Il découvre cette supercherie, 205. Son portrait, 243. Sa sobriété, 245. Ses établissemens, 246. Description de son camp, 247. Il tue un Officier. Son repentir, *ibid.* Sa passion pour la chasse, 248.

Amapalla, isle de la mer du Sud. Sa description, 327.

Ambre-gris; on contrefait aisément cette substance, 300.

Anatta, arbrisseau de l'Amérique. Sa description, 392.

Aves, (isle d') dans la mer du Sud. Sa description, 290. Oiseaux qu'on y trouve, 291.

Avogato, fruit de l'Amérique, sa description, 273.

B

BASILOWITZ (Jean) Czar de Russie. Sa bisarrierie, 235. Sa cruauté envers un Ambassadeur, 236. Fermeté d'un Anglois, 237. Présent que le Czar reçoit d'un cordonnier, 238. Un voleur lui donne un soufflet, 240.

Beluga. Description de ce poisson commun en Sibérie, 264.

Berghen, ville de Norvege, sa description, 67.

Boaris Jwanowitz, Ministre du Czar. Ruse dont il se sert pour lui faire prendre une femme de son choix, 203. Il épou-

- se la sœur de la Czarine ,
204. Il est banni , 250.
& rappelé , 251. Sa
mort , *ibid.*
- Boobi* ou oiseau niais , sa
description , 290.
- Borandie.* Mœurs des habi-
tants de ce pays , 118.
Leurs habitations , 119.
Leurs usages , 122.
- Boschouwer* (Marcellus de)
sous-facteur Hollandois,
traite avec le Roi de
Ceylan , 4. Ce Monarque
le fait Prince de Migon-
ne , 6. Il est nommé ad-
ministrateur du Royau-
me , 14. Il fait punir les
auteurs d'une conspira-
tion , 16. Il remporte
une victoire sur les Por-
tugais , 18. Il revient en
Hollande avec le titre
d'Ambassadeur , 19. Il se
retire en Dannemarck :
sa mort , 20.
- C
- CACAO.* Description de
l'arbre qui porte ce fruit ,
292.
- Caracas* , côte sur la mer
du Sud : Sa description ,
292. & 294.
- Catharina* (Donna) Rei-
ne de Ceylan : mesures
qu'elle prend pour con-
server le trône à ses en-
fants , 2. Elle refuse l'al-
liance des Portugais , 3.
elle épouse Cenuwieraat ,
4. Mort & funérailles de
son fils , 9. Mort de cette
Princesse , 14.
- Caviaires* , mets fait d'œufs
d'esturgeon. Maniere de
les apprêter , 265.
- Cenuwieraat* , Prince de
Ceylan forme une con-
fédération avec les Por-
tugais , 2. Il assassine le
Prince d'Ouve , 3. Il
monte sur le trône , 4.
Il se prépare à faire la
guerre aux Portugais , 6.
Il abdique la couronne ,
14.
- Ceylan* , continuation de
l'histoire de cette Isle ,
2. & *suiv.*
- Chou* (arbre à) sa descrip-
tion , 358.
- Cingaleses* de Ceylan trom-
pent les Portugais , 22.
- Circassie* , Mœurs des ha-
bitants de cette Provin-
ce , 233. Les femmes y
sont adonnées à l'ivro-
gnerie , 234.
- Cochenille* , insecte de l'A-
mérique , sa description ,
392.
- Coton* : Description de l'ar-
bre qui le produit , 357.
- Czar* , nom de l'Empereur
des Russes : Etendue de

ses Etats, 190. Procès-
 sion où il porte la bride
 du cheval du Patriarche,
 212. Origine du nom de
 Czar, 255. Titres qu'il
 prend, 256. Ses reve-
 nus, 259. Commerce
 que fait ce Prince, 260.
Czarowitz, nom qu'on
 donne au Prince royal
 de Russie, 205.

D

DAMPIER (William)
 fameux voyageur; ses
 commencements, 278.
 Il se fait Pilote, 279. Il se
 joint à des Boucanniers,
 280. Leurs premières
 expéditions, 282. Ils se
 séparent. Dampier tra-
 verse l'Isthme de Darien,
 283. Il se joint à des
 François, 285. Il passe
 à la Virginie, 286. il se
 joint au Capitaine Coo-
 ke, 298. On refuse de
 les recevoir à l'isle de
 Mayo, 301. Ils abordent
 à Saint-Jago, 302. Ils
 passent le détroit de Le-
 maire, 304. Ils arrivent
 à l'isle de Juan Fernan-
 dez, 305. Ils délivrent
 un Moskitte, 308. Ils
 se joignent au Capitaine
 Eaton, 312. Ils vont à

Lobos de la mer, 313.
 Ils prennent trois vais-
 seaux Espagnols, 314.
 Ils mouillent aux isles
 de Gallapagos, 315.
 Mort du Capitaine Coo-
 ke: Davis lui succede,
 321. Dangers où sont
 exposés une partie de
 leurs gens, 324. Ils ar-
 rivent à Ria-Léxa, 326.
 Ils abordent à Amapalla,
 328. Trouble qui y ar-
 rive, 331. Le Capitaine
 Eaton les quitte, 335.
 Les Capitaines Swan &
 Harris se joignent à eux,
 339. Ils pillent & brû-
 lent Payta, 341. Ils re-
 viennent à Lobos de la
 mer, 348. Ils manquent
 leur projet sur Guiaquil,
 354. Ils prennent mille
 nègres, 355. Ils entrent
 dans la riviere de Saint-
 Jago, 357. Ils prennent
 un Chevalier Espagnol,
 361. Ils croisent aux isles
 des Perles, 366. Ils font
 plusieurs prises, 367. Ils
 sont joints par d'autres
 Boucanniers, 370. & par
 le Capitaine Townley,
 371. Ils descendent à Ta-
 baco, 372. Ils vont à
 l'isle de Quibo, 379.
 Ils prennent Puebla-Nuo-
 va, 380. Ils s'emparent

de Léon, & y mettent le feu, 383. Ils brûlent Ria-Léxa, 385. Ils se séparent: Dampier reste avec Swan & Townley, 390. Ils vont à Tangola, & à Guatulco, 395. Ils arrivent au port de Salagua, 403. Ils manquent le vaisseau de Manille, 408. Le Capit. Townley les quitte, 409. Ils perdent cinquante hommes à Santa-Pecaque, 414. Ils abordent aux isles des trois Maries, 415. Ils prennent la route des Indes Orientales, 416. Swan & Dampier sont en grand danger, 418.

E

ÉLAN, chasse de cet animal, 64. Maladie à laquelle il est sujet, 65.

F

FERNANDEZ (isle de Juan) sa description, 305.
Flamand ou *Flamingo*: Description de cet oiseau, 299.

G

GALLAPAGOS, isles dans la mer du Sud: leur des-

cription, 3152
Guava, fruit d'Amérique, sa description, 387.
Guiaquil: Description de cette ville, 350. Son commerce, 353.

H

HÉCLA, montagne d'Islande, 177. Sa description, 178.
Hollandois (les) font un Traité avec le Roi de Ceylan, 5. Ils forment une confédération contre les Portugais, 26. Ils les battent sur mer, 27. Ils font un nouveau Traité 30. Ils s'emparent de Pontegale, 31. Ils se rendent maîtres de Callature, 32. Ils entreprennent le siege de Columbo, 33. Ils s'en rendent maîtres, 42. Le Roi de Ceylan leur devient contraire, 45. Ils lui déclarent la guerre, 47. Ils s'emparent de l'isle de Ma naar, 48. Ils se rendent maîtres de Jafnapatnam, 53. Ils prennent tous les établissemens des Portugais, 57.

I

JAGO (Saint) riviere: sa

- description, 357. Animaux de ce pays, *ibid.*
Indigo, plante d'Amérique : sa description & maniere de le préparer, 391.
Islande: Fontaine singuliere qu'on trouve dans cette isle, 180. Bruits affreux causés par les glaces, 182. Sentiment ridicule des habitants sur ce bruit, *ibid.* Climat de cette isle, 183. Description des habitants, & de leur religion, 184.
Juif, poisson de la mer du Sud: sa description, 401.

K

- KOLA*, ville de Laponie : sa description, 101. Estime qu'on y fait du tabac, 102.

L

- LAPONIE*: Description de ce pays, 85. Mœurs des Lapons: leurs superstitions, 86. Leurs habillemens, 87. Leurs funérailles, 104. Leur dévotion à Saint Nicolas, 105. Leur jalousie, 106. Leur éloignement pour la guerre, 109. Disposition des femmes à la débauche, 110.

- Léon*, ville d'Amérique : sa description, 382. Les Boucanniers s'en rendent maîtres, 384.
Licorne: Réveries au sujet de ce prétendu animal, 188.
Lions marins: leur description, 308.

M

- MAMMET*, fruit d'Amérique : sa description, 374.
Manaa (isle de) sa description, 49.
Manta, village Indien : sa description, 338.
Marie, femme du Czar Aléxis : comment elle parvient au trône, 203.
Martres: Description de ces animaux, & de la maniere dont on en fait la chasse, 264.
Michael, Czar de Moscovie, est empoisonné, 241.

N

- NASHOKIN*, Ministre de Russie: son portrait, 252. Son administration prudente, 253.
Nicolas (isle de Saint) sa description, 301.

Norvège: Mœurs des habitants de ce Royaume, 63.

O

OUVE, Prince de l'isle de Ceylan, forme une conspiration avec les Portugais, 2. Il est assassiné par Cenuwieraat, 3.

P

PALMETTO, arbre d'Amérique: sa description, 352.

Panama: Description de cette ville, 364.

Panua (le Roi de) a la tête tranchée à Ceylan, 8.

Papinowgorod, ville de Sibérie, 148. Politesse du Gouverneur, *ibid.* Description de la ville, 150.

Payne, Capitaine Anglois: ruse dont il se sert pour échapper aux ennemis, 289.

Payta: Description de cette ville, 341.

Penguin: Description de cet oiseau, 167.

Penguouin, fruit d'Amérique: sa description, 411.

Périvoskicks, animaux de Sibérie, 271.

Perles (isles des) description de ces isles, & de leurs habitants, 286.

Pézora, pays & villes de Russie: description des habitants, 129.

Piara, ville d'Amérique: sa description, 343.

Plica, maladie des Polonois, 231. Haute opinion qu'ils ont de cette infirmité, 232.

Poire piquante: description de ce fruit, 387.

Polonois: leur grossièreté, 229. Leur penchant à l'ivrognerie, 230.

Pommier à étoile, fruit d'Amérique: sa description, 374.

Porto-bello: particularités sur la flotte des gallions de cette ville, 362. Description de la ville, 363.

Portugais. On se prépare à leur faire la guerre à Ceylan, 7. Désavantages qu'ils ont en mer, 13. Ils forment une conspiration, qui est découverte, 15. Ils sont défaits dans une bataille, 18. Ils élevent de nouveaux forts, 22. Ils sont trompés par les Cingalèses, 23. Ils sont taillés en pieces, *ibid.* Belle défense qu'ils font à Co-

- lumbo , 24. Ils font battus sur mer par les Hollandois , 27. Ils le font sur terre par Raja-Singa , 28. Ils perdent le fort de Batecalo , 29. Pontégale leur est enlevé par les Hollandois , 31. Ils perdent aussi Callature , 32. Les Hollandois leur prennent Columbo , 42. Ils font un Traité avec le Roi de Ceylan , 45. Les Hollandois leur enlèvent l'isle de Manaar , 49. Ils perdent Jasnapatnam , 53. Ils sont dépouillés de toutes leurs possessions , 57.
- Puna* , isle de la mer du Sud : sa description , 351.

Q

- QUIBO* , isle de la mer du Sud : sa description , 379.

R

- REMORE* : Description de ce poisson , 295. Il retarde le mouvement des vaisseaux , *ibid.*
- Rennes* , usage qu'on fait de ces animaux , 92. Leur description , 94. Conjurations pour les faire marcher , 97.
- Ria-Léxa* , ville de l'Amérique : sa description , 386.
- Rock-fish* , poisson de la mer du Sud : sa description , 307.
- Russie*. Situation de ce pays 190. Ses productions , 192. Méfiance & ignorance des Russes , 194. Leur religion & leurs Eglises , 195. Leurs prières , 196. Des Papas ou Pretres , 197. Leur mariages , 199. Dureté des Russes pour leurs femmes , 201. Puniton de celles qui tuent leurs maris , 202. Pourquoi ils tiennent leurs enfans cachés , 206. On les marie sans leur consentement , 207. Jeûnes fréquents dans ce pays , 208. Champignons de Russie , 209. Utilité des jeûnes des Russes , 210. Erektion du Patriarchat de Moscow , 211. Solemnité du Dimanche des Rameaux , 212. Ornaments des Patriarches , 213. Réjouissances que les Russes font à Pâques , 215. Ivrognerie commune , même chez les Dames 216. Funérailles des Russes , 217. Suites

funestes de l'ivresse, 218.
 Des images ou statues,
 nommées Sts. Nicolas,
 219. Des Moines & des
 Religieuses, 221. Musi-
 que ridicule des Russes,
 222. Gouvernement ci-
 vil, 223. Punitions des
 criminels, 225. Leur
 dévotion superstitieuse
 envers Saint Nicolas,
 228. Leur langue, 229.
 Dépopulation de la Rus-
 sie, 248. Grand usage
 qu'on y fait des bains,
 260.

S

SAMOÏEDES, peuples
 dépendants de l'Empire
 des Russes, 154. Leur
 religion & leurs mœurs,
 155. Ils adorent le soleil,
 156. Leur façon de vivre,
 266. Leur prétendue
 science dans la magie,
 267. Productions de leur
 pays, 268. Leur jalousie,
 269.

Santa-Pécaque, ville d'A-
 mérique: sa description,
 414.

Sapadille, fruit d'Améri-
 que: sa description, 373.

Sel (isle de) sa descrip-
 tion, 299.

Sybérie. Commerce de
 peaux qu'on fait dans ce

pays, 125. Défenses ri-
 goureuses d'y vendre des
 peaux de martres, 126.
 Forme des barques de
 Sybérie, 127. Misere de
 ceux qui y sont exilés,
 138. Leurs logements,
 140. stérilité du pays,
 146. Mœurs des habi-
 tants, 152. Loix exce-
 lentes de Sybérie, 153.
 En quel temps ce pays
 fut soumis aux Russes,
 235. Etendue de cette
 Province, 262. Nour-
 riture des habitants, 263.
 Des chasses qu'on fait en
 Sybérie, 264.

Silvestre, fruit d'Améri-
 que: sa description, 393.

Singa (Raja) monte sur le
 trône de Ceylan, 26.

Il se retire dans les mon-
 tagnes, 28. Il défait l'ar-
 mée des Portugais, 29.

Il donne audience au Gé-
 néral Hollandois Hulst,

45. Sa politique, 46.

Les Hollandois lui dé-
 clarent la guerre, 47.

Snapper, poisson de la mer
 du Sud: sa description,
 306.

Sorciers, qui prétendent
 vendre le vent, 77. Con-
 jectures sur cette four-
 berie, 81.

T

- TARTARES** de Crimée :
description de ces peuples , 273. Leur nourriture , 275.
Tortues de terre & de mer :
leur description , 317.
Trombes. Description de ce phœnomene , 185.

V

- VANILLE**, arbrisseau de l'Amérique méridionale :
sa description , 397.
Veau marin. Description de cet animal , 307.
Vitorza, ville de Sybérie :
sa description , 128.
Voyage au Nord. L'Auteur se fait Chirurgien de vaisseau , 59. Il part de Copenhague , 60. Il relâche à Shalot , 61. Il arrive à Christiana ou Obslo , 62. Il va à la chasse de l'élan , 65. Il combat un préjugé sur cet animal , 66. Il arrive à Børghen , 67. Il passe à Drontheim , 69. Il fait un voyage aux mines , 70. Il en donne la description , 71. Travail des mineurs , 73. Il retourne à Drontheim , 75.

Il est chargé d'acheter le vent d'un prétendu magicien , 77. Ils éprouvent une violente tempête , 80. Il aborde en Laponie . 83. Il fait un voyage dans l'intérieur du pays , 89. Il échange du tabac pour des fourures , 91. Ils se mettent sur des traîneaux , 92. Il entre dans la Laponie Moscovite , 99. Il arrive à Kola , 101. Il revient au vaisseau , 108. Ils vont au Spitzberg , 112. Il fait un voyage par terre , 115. Il part pour la Sybérie , 120. Il arrive à Vitorza , 125. Il y fait un commerce avantageux 131. Il entre en Syberie , 133. Il rencontre des exilés , 135. Il se rend à Papinowgorod , 148. Il passe par le pays des Samoïedes , 154. Il part pour la Zemble , 157. Il tombe malade & se guérit , 159. Il va au détroit de weygatz , 161. Ils sont très incommodés des ours , 163. Ils reviennent au Groenland , 174. Il aborde en Islande , 176. Il va au mont Hécla , 178. Il est près d'y périr , 179.

428 TABLE DES MATIERES.

- Il revient en Danne-
marck, 186.
- W
- WARDHUS**, capitale de
la Laponie : sa descrip-
tion, 84.
- Weygats** (Déroit de) pê-
che qu'on y fait des che-
vaux marins, 162. Ori-
gine du nom de ce dé-
troit, 164. Prodigieuse
quantité d'ours, 165.
- Z
- ZEMBLE**, pays du Nord,
157. Les habitants ado-
rent le soleil, *ibid.* Ido-
les de ce pays, 158. Légé-
reté des habitants, 169.
Leur portrait, 170. For-
me de leurs canots, *ibid.*
Leurs habits de plumes,
172. On en amene deux
en Dannemarck, 187.
- Zourick**, animal de la
Samoëdie, 270. Une
troupe de ces animaux
fait fuir un régiment de
cavalerie, *ibid.*

Fin de la Table du septieme Volume.

E R R A T A.

- P** Age 19, ligne 19, qu'un, lisez où un.
- Pag. 156, lig. 2 à fine, tous, lisez tout.
- Pag. 199, lig. 16, nature, lisez nation.
- Pag. 227, lig. 20, derruire, lisez détruire.
- Pag. 324, lign. 2, habitant lisez habitants.

